

Tabitha Lasley

Mer agitée



Dalva



Mer agitée

Tabitha Lasley

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR VALENTINE LEÏS

Au large de l'Écosse, disséminées sur la mer du Nord, les plateformes pétrolières sont un monde d'hommes. Là-bas, ils restent plusieurs mois sans toucher terre, éprouvent leur endurance, risquent leur vie et amassent un joli pécule. Tabitha Lasley décide d'enquêter sur cet univers qui lui est interdit et part à Aberdeen rencontrer ceux qui reviennent de ces séjours en mer. La jeune journaliste veut savoir comment sont les hommes quand ils ne vivent qu'entre eux.

Mais son sujet se dérobe. Au fil de ses entretiens où les hommes racontent leur mythologie virile, Tabitha endosse malgré elle le rôle de celle restée à terre qui attend, la douce présence qui écoute, l'icône idéalisée dont on rêve. Et la voici bientôt en train de rejouer l'éternelle histoire de la femme qui scrute le large en attendant l'homme parti en mer... Quand l'amour s'en mêle, l'enquête journalistique devient beaucoup plus aventureuse.

*Les éditions Dalva mettent
à l'honneur des autrices
contemporaines. À travers
leurs textes elles nous disent
leur vie de femme, leur relation
à la nature ou à notre société.
Elles écrivent pour changer le
monde, pour le comprendre,
pour nous faire rêver.*

Tabitha Lasley

Mer agitée

Récit

traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Valentine Leÿs

Dalva

Titre original:

Sea State

Copyright © Tabitha Lasley, 2020

© Éditions Dalva 2023 pour l'édition française

ISBN 978-2-494466-11-1

Illustration de couverture: Rémy Tricot

Conception graphique: Rémy Tricot

À Maman, avec amour et gratitude.

Les journalistes qui ne sont ni trop bêtes
ni trop égocentriques pour regarder les
choses en face le savent bien : leur travail
est moralement indéfendable.

Janet Malcolm,
Le Journaliste et l'Assassin

Ne soupirez plus, mesdames, ne soupirez plus,
Les hommes furent toujours des trompeurs,
Un pied dans la mer, l'autre sur le rivage,
Jamais constants à une seule chose.

William Shakespeare,
Beaucoup de bruit pour rien (trad. Guizot)

Ce livre est tiré d'une série d'entretiens menés sur une période de six mois. Les noms propres, les noms des employeurs et toute autre information pouvant permettre d'identifier les individus ont été modifiés afin de protéger leur vie privée. Certaines séquences sont composées d'un assemblage d'entretiens avec différentes personnes, condensés pour plus de clarté et d'anonymat. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé est purement fortuite.

Une fois, une fille est venue sur notre plateforme. Elle avait dans les dix-neuf ans. Un soir, elle jouait au billard dans la salle de repos. Elle était en mini-short. Ça s'est su et la salle a commencé à se remplir, à se remplir, à se remplir. Au bout d'un moment, c'était comme si tous les hommes de la plateforme étaient dans la pièce, assis là, à la regarder jouer au billard. Comme elle avait rien fait de mal, elle a pas été rappelée à l'ordre, mais son supérieur, par contre, oui. Ils lui ont dit : « Vous auriez dû la prévenir. Lui dire qu'elle peut pas faire ça ici. C'était votre boulot de la prévenir, et vous l'avez pas fait. » Et la fille, elle est plus jamais revenue. C'était la première fois qu'elle montait sur une plateforme. Et aussi la dernière.

1

T-Block

— C'est où, chez toi ?

En posant la question, je regardais sa bouche. Je n'avais jamais entendu un accent comme le sien. Il ressemblait un peu au mien : le *k* corrosif de Liverpool, la manière d'étirer certaines voyelles, mais avec ce mélisme propre au nord-est de l'Angleterre qui fait que *module* se prononce *mod-you-al*, que *sure* devient *shower*.

Ses lèvres étaient fines mais donnaient l'impression d'être charnues. Elles semblaient douces et malléables. Sa bouche était encadrée de deux profonds sillons qui couraient des côtés de son nez jusqu'à son menton et disparaissaient quand il souriait. J'ai résisté à l'envie d'introduire un doigt dans une des commissures et de la pousser vers le haut pour voir le sillon disparaître. Quand ses lèvres se sont ouvertes pour parler, j'ai vu le léger intervalle entre ses incisives.

— Stockton, a-t-il répondu.

*

Sur la route où vit ma mère se trouve un point aveugle où des gens meurent parfois. On appelle ce lieu « les tournants ».

La zone est semi-rurale, avec des barres de HLM interrompues par des plages de vert, mais aussi des marqueurs de campagne véritable : routes à une seule voie, chemins de terre, intersections cachées par des haies. Les routes nationales sont larges, avec une courbure paresseuse qui invite à la vitesse. Une nuit, en revenant d'une soirée à Kinetic, nous sommes passés par les tournants et nous avons eu un accident. C'était en novembre et il pleuvait. Mon copain conduisait une petite berline bon marché avec des pneus étroits et quand il a pris un virage trop vite, les roues ont cessé d'adhérer à la surface de la route. La voiture a glissé en travers du bitume comme une lame sur la glace et fait plusieurs tonneaux, fracassant un portail de métal, une clôture et une haie cousue de barbelés. En voyant la haie foncer vers nous dans la lumière des phares, je me suis dit que, cette fois, j'allais mourir.

Nous avions déjà eu deux accidents et, dans le tourbillon de ces secondes dilatées, j'ai eu la nette certitude que j'avais épuisé les chances dont je disposais. Les garçons à l'arrière m'ont raconté plus tard qu'ils m'avaient crue morte. Ils avaient vu ma tête, coiffée de mon bob Fila bleu, cogner trois fois contre le toit et retomber sur mon sternum, la tige de mon cou pliée à un angle de mauvais augure. Mais lorsque la voiture s'est immobilisée dans un fossé et que mon copain a hurlé aux passagers «Sortez de là, sortez de là, bordel !», parce que le moteur sous le capot s'était mis à fumer, je me suis redressée en position assise et j'ai serré les dents. J'ai senti quelque chose qui crissait entre mes molaires. Du verre pulvérisé, réduit en fine poussière. J'ai tenté d'ouvrir la portière mais quand la voiture avait dévalé la pente en tonneaux le barbelé s'était enroulé autour d'elle comme du fil autour d'une bobine. J'ai secoué la poignée, sentant la panique se déployer dans ma poitrine, et j'ai compris que j'étais toute seule.

Le temps que je me hisse par la portière du côté conducteur, mon copain était déjà presque arrivé aux tournants. La

voiture ne ressemblait plus à une voiture mais à une citrouille. Le toit était enfoncé, le châssis écartelé. Il ne restait plus une seule vitre ni aux fenêtres, ni au pare-brise. Au moment de l'impact, l'acier s'était tout simplement écrabouillé. Je l'ai contemplée, trop choquée pour pleurer. Comment avions-nous pu en sortir indemnes tous les cinq ? Une intervention divine. Je ne voyais pas d'autre explication.

Sauf que nous n'étions pas vraiment indemnes. La substance de l'accident a continué de me coller à la peau. Pendant longtemps, je l'ai revu chaque fois que je fermais les yeux : le tournoiement des phares, le point lumineux de la haie qui approchait beaucoup trop vite. L'image était toujours présente juste au-dessous de la surface et parfois, quand je conduisais, je la voyais se déplier devant moi. La voiture qui dérapait et échappait à mon contrôle. Le hurlement futile des freins. Une spirale de gravier, d'herbe, d'oiseaux, de ciel, de terre. Le noir. Le craquement final. Des os contre le béton, une flaque de sang qui se répand lentement.

Les accidents se produisent lorsque plusieurs facteurs sont réunis, par une intersection de conditions malencontreuses. Le mauvais temps. Une route sinueuse. Un jeune conducteur. Une vieille voiture. La musique n'arrangeait rien : à plein volume, suffisamment propulsive pour inciter mon copain à appuyer sur l'accélérateur. C'était un vieux morceau de house (déjà vieux à l'époque, il y a vingt ans de cela) mais ses couplets avaient la cadence d'une comptine ou d'une prière enfantine.

*When I go to bed at night, I think of you with all my might.
I love you. Fool.
Remember ? Relate¹.*

1. «Le soir quand je vais me coucher / Tu habites mes pensées / Je t'aime. Imbécile / Tu te souviens ? Comprends-moi.» (Frankie Knuckles, *Baby Wants to Ride*)

Par certains côtés, ce garçon avait été le plus instructif de tous mes amants. Il avait deux ans de plus que moi, ce qui à notre âge représentait un écart considérable. Il m'apprenait des choses. Ses enseignements, qui me laissaient entrevoir un monde simple et austère dont je ne connaissais presque rien, sont restés avec moi pour toujours. J'en ai même transmis certains à mon tour. Il m'a appris à lacer mes baskets de manière que les nœuds restent invisibles. À serrer le cordon à la taille d'un coupe-vent Berghaus pour lui donner une allure féminine. Il m'a appris – je ne sais toujours pas d'où il tenait cette information – à coller mes plantes de pieds l'une contre l'autre quand je jouis pour intensifier le plaisir. Il m'a fait découvrir la techno hardcore avant qu'elle n'évolue en happy hardcore, et m'a expliqué que cette musique se caractérisait par ses rythmes *breakbeat* et son angoisse existentielle.

Il a tenté, avec un succès tout relatif, de m'apprendre à me battre et à donner un coup de poing. Il m'a dit que tous les hommes doivent se résigner à se faire casser la gueule au moins une fois dans leur vie. Il avait lui-même administré plusieurs cassages de gueule mais il en avait aussi subi un, un jour où une troupe de garçons inconnus l'avaient soulevé et porté en travers de leurs épaules dans la gare, comme une équipe de football porte en triomphe son capitaine autour du terrain. Une fois à l'intérieur, ils l'avaient laissé tomber sur le quai, avaient sauté sur ses côtes et lui avaient roué la tête de coups de pied. C'était une attaque non provoquée, un débordement de furie tribale qu'il avait accepté sans honte, sans chercher de raisons ni attendre de récompense. Les raisons, il les connaissait. Son tour était venu de payer l'addition cosmique. Un impôt sur sa masculinité.

I love you. Fool.

En vieillissant, il était devenu un de ces rares hommes qui trouvent un plaisir sincère dans la confrontation physique. Tomber par hasard sur une bagarre inespérée lui faisait le même effet que de trouver un billet de dix livres dans le caniveau. Un petit coup de chance qui pouvait changer le cours de sa journée, la propulsant sur une trajectoire joyeuse et ascendante.

Un matin, un mois environ après l'accident, je l'ai envoyé à l'épicerie acheter des Rizla et une bouteille d'Um Bongo. Il est revenu vingt minutes plus tard avec les joues empourprées et l'air euphorique de quelqu'un qui vient de faire un jogging. Son survêtement Ellesse blanc était trempé de sang. « Mais qu'est-ce que tu as fait ? » lui ai-je demandé, comme s'il était même nécessaire de poser la question. Le sang n'était pas le sien, m'a-t-il expliqué, il appartenait à quelqu'un d'autre. À tout moment, il avait toujours un compte à régler avec quelqu'un. Il avait aperçu un type avec lequel il avait une dispute en cours, debout à côté d'un traîneau de Noël du Rotary Club. Il avait ramassé une bouteille dans une poubelle, s'était approché tout doucement de l'homme et lui avait fracassé la bouteille sur la tête. « C'était mortel, m'a-t-il raconté. Tout le monde regardait ! Le père Noël était au premier rang ! » Il a fini à la prison d'Altcourse où il s'est épanoui, tel un arbuste verdoyant transplanté dans son sol natal.

Remember ? Relate.

Quant à la mienne, de sentence, elle a duré plus longtemps. Chaque jour, je me souvenais. J'étais convaincue que c'était ma prière silencieuse (un appel muet à la miséricorde, prononcé dans une couche souterraine de mon cerveau) qui nous avait sauvés. Pendant très longtemps, j'ai refusé d'apprendre à conduire. Je détestais monter en voiture avec quelqu'un, même avec ma mère qui se déplaçait en toute occasion à la vitesse

pondérée de quarante-cinq kilomètres/heure. Cette nuit-là, j'ai découvert que la peur était le plus puissant des élixirs. Quels que soient les produits synthétiques qui circulent dans vos veines, les substances qui ont pris le contrôle de votre système limbique, ils seront neutralisés. Quand je suis montée dans cette voiture, j'étais sous l'emprise de la drogue. Quand j'en suis ressortie, j'étais sobre. Et je n'ai jamais oublié ce moment de glissement transitoire, cette rapidité terrifiante avec laquelle les conditions extérieures peuvent changer. Un instant, on a ses quatre roues fermement campées sur le bitume. Celui d'après, on est en train de décrire des sauts périlleux dans les airs.

*

Cet endroit avec ses points aveugles, ses recoins obscurs, ses routes étroites et ses collisions désastreuses, je le considérais toujours comme chez moi, même si je n'y vivais plus depuis des années. Avant de dormir, je me représentais sans le vouloir tous ces lieux, les chemins de terre, les champs, les rangées de maisons jumelles en brique couleur de beurre, les venelles banlieusardes bordées de thuyas et de palissades de bois humide. Ces images m'apparaissaient indépendamment de ma volonté, comme la mire sur les écrans de télévision d'autrefois. Je tirais un certain réconfort de leur immobilité, de leur fadeur, de leur nature immuable. J'avais depuis peu perdu mon chez-moi. Enfin, non, pas perdu. Ce mot donne l'impression d'un incident involontaire, comme si mon appartement avait été saisi par la banque parce que j'étais en retard sur mes traites. J'avais depuis peu quitté mon chez-moi, et m'étais par la même occasion séparée tout ce qu'il contenait.

Quelques semaines après Noël, un cambrioleur entré par effraction dans l'appartement où je vivais avec mon petit ami avait volé mon ordinateur portable. L'homme (je présume

qu'il s'agissait d'un homme, comme semblait l'indiquer l'empreinte de semelle laissée sur le panneau de la porte : il était, comme moi, un adepte de la Nike Air Max One) avait aussi pris mon ancien portable qui me servait de disque dur externe. Je n'avais pas d'autre sauvegarde, ce qui fait que tout mon travail avait disparu avec l'ordinateur, y compris un livre que j'écrivais par intermittence depuis quatre ans.

Je suis entrée dans l'appartement sans remarquer qu'il manquait un panneau à la porte. Adam avait horreur du gaspillage sous toutes ses formes. Il n'était pas du genre à partir en laissant les lumières allumées. En revanche, il était tout à fait du genre à laisser l'appartement dans un état donnant l'impression (il n'y a pas d'autre mot) qu'il avait été cambriolé. Les tiroirs de mon bureau étaient retournés et leur contenu renversé sur le sol. J'ai d'abord pensé qu'il avait dû partir en retard et chercher quelque chose dans le bureau. Ma seconde pensée, qui a tout juste eu le temps de se former avant que je ne comprenne ce qui s'était réellement produit, a été qu'Adam avait dû fouiller mes affaires à la recherche de preuves que je le trompais. Il était sujet à des crises de jalousie aussi ponctuelles que minutieuses, et parcourait régulièrement le contenu de mon téléphone. Je n'avais pas de journal intime mais j'avais des carnets, et même s'il était entendu qu'il ne devait pas les lire, il ne s'en privait pas pour autant.

Je suis entrée dans la chambre et j'ai vu ce qui s'était passé. Le matelas avait été retourné, les draps chambardés, et mes culottes gisaient sur le lit en un nœud confus. Un porte-monnaie que ma sœur m'avait offert, sur une face duquel était brodé un teckel, avait été vidé, retourné et abandonné là. Elle m'avait demandé plusieurs fois si le porte-monnaie me plaisait parce qu'elle ne m'avait jamais vue l'utiliser. Je suis allée à l'armoire pour vérifier que mes chaussures les plus chères et mon seul bon manteau étaient toujours là. Le voleur avait beau être un amateur d'Air Max, il était incapable de reconnaître des

vêtements de prix. Ou bien peut-être qu'il n'aurait pas su quoi en faire.

J'ai regardé autour de moi et remarqué à quel point nos maigres effets avaient l'air tristes, répandus partout dans la chambre. La somme de toute notre vie commune reposait là, éparpillée sur le sol. Nous vivions dans une de ces constructions improbables, rénovées par opportunisme, que l'on ne rencontre qu'à Londres: le genre de maison qui n'existerait pas hors de la capitale. Notre appartement était une ancienne loge de concierge greffée sur l'arrière d'une grande résidence de l'époque victorienne et qui avait conservé, malgré tous ses aménagements modernes, quelque chose d'ancillaire. Je suis sortie et, pour une raison qui m'échappe, je me suis arrêtée pour refermer la porte à clé derrière moi, même si la moitié du panneau se trouvait maintenant sur le sol de la cuisine. J'ai appelé Adam.

— Retourne à l'intérieur, m'a-t-il ordonné aussitôt quand j'ai enfin réussi à le joindre. Rentre chercher ma beuh.

— Je ne veux pas rentrer, ai-je répondu.

J'étais debout dans l'allée face à notre immeuble, secouée de brefs frissons. Les objets qui étaient dans l'appartement, tout comme l'appartement lui-même, me semblaient souillés – une impression que j'ai attribuée sur le moment à cette présence qui s'était déplacée d'une pièce à l'autre, invisible sur ses cousins d'air. Adam a répété lentement, comme s'il s'adressait à quelqu'un qui parlait mal l'anglais :

— La police va arriver et je ne veux pas qu'ils trouvent ma beuh. Est-ce que, s'il te plaît, tu veux bien rentrer la chercher ?

— Ils viennent pour enquêter sur le cambriolage, ai-je répondu. S'ils la trouvent, ils croiront juste que ça appartenait au voleur.

La police a déclaré l'enquête close au bout de quelques jours. Nous étions dans le sud-est de Londres, et ils avaient d'autres

affaires plus pressantes à régler que le vol d'un ordinateur portable. Pendant un temps, j'ai espéré qu'on me glisserait une clé USB dans la boîte aux lettres: le genre de chose qu'aurait fait un voleur éthique, en Suède par exemple. En cherchant dans mes e-mails, j'ai retrouvé douze pages de mon livre. Tout le reste avait disparu.

Pendant une semaine, en rentrant à l'appartement, je m'enfermais dans la salle de bains pour pleurer. Le soir, Adam sortait patrouiller le jardin de la résidence, armé de son club de golf. Parfois, il entrait dans la salle de bains pour se laver les mains ou se brosser les dents et il m'enjambait, l'air légèrement désorienté, comme s'il tentait de se souvenir d'où il connaissait cette personne qui pleurait sur son carrelage et d'établir les raisons de sa présence chez lui.

Fin janvier, j'ai pris des vacances. Je voulais partir dans le Nord: chez moi pour l'anniversaire de ma mère, puis une semaine à Aberdeen. J'allais recommencer mon livre. Sauf que cette fois-ci, je m'y prendrais correctement. Quand je lui ai parlé de mes projets, ma rédactrice en chef m'a répondu d'un air dubitatif:

- Il fait froid, à Aberdeen.
- Oui, mais c'est à côté des plateformes offshore.
- Pourquoi tu veux écrire sur les plateformes ?
- Je veux voir à quoi ressemblent les hommes quand ils ne sont pas entourés de femmes.
- Oui mais toi, tu seras là.

Chez moi, j'avais des amis qui travaillaient sur des plateformes offshore. Quand nous sortions ensemble, ils se comportaient comme des célébrités, dépensaient sans compter et se déplaçaient assidûment pour donner à tout le monde une chance de les voir. Leurs apparitions étaient passionnantes parce qu'elles ne se produisaient que rarement, comme une lune rousse ou une éclipse partielle. La plupart du temps, ils

étaient en voyage pour leur travail ou bien en vacances au ski dans des coins luxueux.

Dans ce pays, le pétrole est l'une des dernières sources d'opportunités à la portée des cols-bleus : un des rares secteurs accessibles aux hommes d'origine populaire (en dehors du sport) qui permettent encore de gagner bien sa vie. Les travailleurs du pétrole que je connaissais s'empressaient de corriger cette anomalie en dilapidant leur salaire sitôt reçu. Ils achetaient des grosses voitures à crédit, des vêtements coûteux, des chaussures de marque, de la cocaïne puissante. Ils travaillaient le développé-couché à la salle de sport et se couvraient de tatouages (une pratique culturelle qu'un lien mystérieux semblait attacher à cette profession, de même que les mineurs dans le sud du Pays de Galles se réunissaient autrefois pour chanter dans les chapelles). Ils restaient célibataires bien plus longtemps que la plupart des hommes de province et même leurs mariages semblaient avoir un caractère provisoire, comme s'ils étaient susceptibles d'être dissous à n'importe quel moment. Ils étaient intéressants. Le genre de personnes qu'on a envie de croiser dans une soirée, du moment que la soirée n'a pas lieu chez vous.

— Le cambriolage était un signe, ai-je dit. Le livre ne marchait pas. J'ai besoin de tout déchirer et de repartir de zéro.

En disant cela, je ne pensais pas à Adam mais à son meilleur ami, qui avait nourri une brève période d'obsession pour la musique new wave et qui passait en boucle cette chanson d'Orange Juice l'été où nous nous étions rencontrés : *Rip it up and start again...*

— Ce n'est peut-être pas un signe, a dit ma rédactrice en chef. On est en janvier, votre appartement est facile d'accès, et Adam a décidé d'éteindre toutes les lumières avant de sortir.

— Mais moi, je prends ça comme un signe.

Elle a posé sa main sur la mienne.

— J'ai souvent pensé que ça devait être dur pour toi. De voir ta petite sœur se marier, alors que toi tu es dans une relation tellement instable...

— Le mariage ne m'intéresse pas.

— Elle a acheté une maison, et toi tu n'arrêtes pas de déménager.

— C'est parce qu'elle n'habite pas à Londres.

— Et maintenant, elle va avoir un bébé...

— Tu ne veux pas qu'on arrête de passer en revue tout ce qui va super bien pour ma sœur ?

Je considérais ma rédactrice en chef comme quelqu'un de maternel, même si elle ne devait pas être beaucoup plus vieille que moi. Peut-être parce qu'elle avait le même type physique que ma mère : une brune fragile aux yeux pâles qui pleurerait pour un rien. Elle ressemblait un peu aux rédactrices en chef de magazines dans les comédies romantiques, le genre de personnages dont on dit qu'ils ne sont pas réalistes : elle était profondément investie dans ma vie personnelle et ne m'en voulait jamais si je lui rendais un papier en retard. J'ai eu l'impression qu'elle était sur le point de fondre en larmes, certainement parce que je l'étais moi aussi. Je détestais pleurer au travail, chose qui ne se remarquait pas forcément au premier abord. Elle a serré ma main.

— Un jour, tu rencontreras un homme qui sera tellement gentil avec toi que tu auras du mal à le croire. Ça m'est arrivé quand j'ai rencontré mon mari. Et je sais que ça t'arrivera à toi aussi.

*

Il faut deux révélations pour quitter quelqu'un qu'on a aimé. Il y a le moment où vous vous rendez compte que vous ne l'aimez plus, puis celui où vous vous rendez compte que vous ne pouvez plus faire semblant. L'intervalle entre ces deux

moments peut varier en fonction de vos facultés de dissimulation et de votre tolérance au mensonge. La veille de mon départ pour Aberdeen, Adam m'a appelée chez ma mère. Il avait reçu un trop-perçu des impôts et se trouvait ainsi plus riche de quatre mille livres. Je me suis demandé s'il valait la peine que je lui demande ce qu'il allait faire de cet argent, car je connaissais déjà la réponse.

Les couples malheureux savent toujours comment vont tourner certaines discussions. Il allait me dire qu'il comptait dépenser cet argent – l'intégralité de la somme, jusqu'au dernier sou – pour lui-même. J'allais lui rappeler que, moins de deux semaines plus tôt, j'avais perdu mon bien le plus précieux. J'allais lui dire que pour quelqu'un qui écrit, la perte d'un livre entier produit un peu le même effet qu'une fausse couche. Alors il gronderait: «Je sais, moi aussi j'écris.» Je répondrais: «Tu parles.» (Il m'agaçait à toujours se présenter comme quelqu'un qui écrit, alors qu'il était rédacteur dans une agence de presse qui s'occupait de la gestion de crise pour un fournisseur d'énergie.) Alors il dirait quelque chose du genre: «Tu sais que tu es casse-couilles?» En effet, dans la symphonie de notre discorde, l'écart entre ses compromis éthiques et l'intégrité de mon art était un thème que j'aimais à revisiter.

C'était sûrement vrai que je démarrais plus de disputes qu'Adam, mais il était plus fort que moi pour y mettre fin. Parfois, il levait l'index et le posait sur mes lèvres pour me signifier que le moment était venu de me taire. Si je cherchais à répondre quand même, il se mettait à chantonner: «Chut. Chut. Maintenant, tu fermes ta gueule.»

– Qu'est-ce que tu vas faire de l'argent? lui ai-je demandé.

– M'acheter un nouvel iPad et rembourser ma carte de crédit. Et mettre le reste sur un compte épargne.

J'ai changé de position. J'étais assise par terre et les barres du radiateur commençaient à me brûler à travers le tissu de mon T-shirt. Nous étions ensemble depuis cinq ans, période

au cours de laquelle je l'avais déjà quitté deux fois. Notre histoire d'amour ressemblait à un conte de fées : il fallait que j'échoue par deux fois avant de réussir l'épreuve. Et il allait maintenant falloir que j'apprenne à survivre dans l'adversité.

— Ne m'appelle plus, ai-je dit. Efface mon numéro de ton téléphone. Et moi, j'en ferai autant.

— Quoi ?

J'ai entendu le souffle de la chaudière, puis le cliquetis de l'allume-gaz. Il ne m'écoutait pas. Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. Ce n'était pas la première fois, ni même la dixième, que je lui disais tout cela.

— Efface mon numéro. Je ne veux plus jamais te parler.

— C'est à cause de l'argent ?

Le ton de sa voix semblait blessé, incrédule. Une fois de plus, sa petite amie était en train de quémander. Une fois de plus, elle venait vers lui la main tendue. Elle était comme une orpheline dickensienne, une parente nécessiteuse. Une bouche à nourrir.

— Oui, c'est à cause de l'argent, entre autres. Mais il y a beaucoup d'autres raisons. On est malheureux, Adam. Tu n'es pas d'accord ? Reconnais-le, je t'en supplie.

Je me suis auscultée au moment où je prononçais ces mots. Si j'étais prisonnière de son appartement, c'était à cause de mon besoin qu'il admette que nous n'étions pas heureux. J'étais déterminée à prouver que j'avais raison et lui, il ne l'admettrait jamais. Même si le prix qu'il devait payer pour cela était une vie incomplète et morose aux côtés d'une femme qu'il méprisait.

— Mais j'allais le partager avec toi, ce fric. Si seulement tu m'avais laissé le temps.

Depuis des mois, je restais éveillée la nuit près de lui tandis que mes nerfs crépitaient et que mon esprit échafaudait frénétiquement des manœuvres de fuite. Mais maintenant, je me sentais calme. La certitude de ne plus avoir le choix apporte

un genre de paix bien particulier. J'allais le quitter, ai-je décidé. J'allais le quitter et, ce faisant, quitter l'argent de ses parents, ainsi que la captivité rassurante que m'imposait notre aisance relative. J'allais le quitter aujourd'hui. Et une fois que ce serait fait, quelles que soient les privations qui m'attendaient de l'autre côté, je n'aurais plus jamais à le refaire. Je n'aurais plus jamais à écouter ses mensonges. Je n'aurais plus à le regarder, avec ses grands yeux innocents comme les filles des mangas pornos, me jurer sur sa tête qu'il n'avait pas vraiment dit ce qu'il venait de me dire, qu'il n'avait pas vraiment fait ce qu'il venait de faire, que tout cela n'était que le fruit enfiévré de mon imagination féminine.

— Non, Adam, tu n'allais pas le partager avec moi. Et ce n'est pas grave. C'est ton argent, tu peux en faire ce que tu veux. Par contre, je ne veux plus jamais que tu m'appelles. Alors efface mon numéro.

Je suis restée assise par terre à regarder par la fenêtre. Puis je suis montée et j'ai commencé à faire ma valise.

*

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien.

J'étais en train de lire une liste sur mon téléphone. Je l'avais composée pendant mon voyage jusqu'à Aberdeen : les plus graves infractions commises par Adam. Étant donné que cette activité réunissait deux de mes passe-temps favoris (faire des listes et méditer sur les nombreux torts de mon partenaire), j'aurais espéré en tirer plus de plaisir. Pourtant, sa lecture s'avérait particulièrement ennuyeuse. Arrivée à la moitié, j'avais déjà perdu tout intérêt :

Barbecue en famille (sa MÈRE !!!)

La fois où il m'a fait escalader Scafell Pike dans le brouillard !!!

Engueulade sur le prêt immobilier

Site de rencontres

Le mariage de Carla !!!

L'enterrement de vie de jeune fille de Soraya !!!!!!!

- Tu reveux quelque chose à boire ?
- C'est ma tournée. Qu'est-ce que tu prends ?
- Non, c'est pas ta tournée.
- Pourquoi ?
- T'es une fille. Je peux pas te laisser payer.

Il a incliné la tête pour attirer l'attention de son ami qui se levait pour aller au bar.

- Une Peroni pour elle.

Il a prononcé *Pir-own-ii*. Six hommes étaient assis autour de la table. Tous parlaient avec les mêmes modulations chantantes. Plus douces, plus musicales que les accents de mon côté du pays.

- Alors, on commence ?
- D'accord.

– Il faut que je t'enregistre, parce que je ne suis pas très forte en prise de notes. Et aussi, il faut que je te prévienne que tu es enregistré. Sinon, c'est illégal. Ça te va ? Je crois que ce n'est pas recevable devant un tribunal si tu ne sais pas que tu es enregistré. Bref.

- Je dois dire quoi ?
- Tout ce que tu veux.

J'ai posé mon téléphone sur la table. Il lui a jeté un regard méfiant, comme si c'était une bombe désamorcée.

- Tu vois, maintenant je vais plus oser dire des gros mots.
- Ce n'est pas grave, tu as le droit. Il n'y a que mon téléphone qui t'entendra.

Je l'ai regardé pendant qu'il parlait. Quelques taches de rousseur pâles étaient éparpillées en travers de l'arête de son nez. J'avais un faible pour les taches de rousseur. Je m'en

dessinai sur le visage avec un crayon à sourcils : deux ailes pointillées sur le haut des pommettes qui le plus souvent fondaient en traînées brunes avant la fin de la journée, me donnant l'air de quelqu'un qui gagne sa vie en ramonant des cheminées. Il se plaignait d'un homme avec lequel il avait travaillé sur la Brae Bravo. Alors qu'il avait reçu carte blanche pour aborder n'importe quel sujet de son choix, il avait décidé de parler d'un collègue qu'il détestait. Sa réponse me l'a rendu sympathique : à sa place, j'en aurais fait autant.

« Alors il est monté en haut du module quatorze ou quinze, il a pris les pinces de serrage et il a commencé à les balancer jusqu'en bas depuis le toit. Il les a laissées tomber, comme ça ! Ce gars, il était insupportable. C'était le pire Français du monde. Je l'aimais pas, et il m'aimait pas non plus. Il disait que je faisais le mariole. Je vois pas pourquoi. Pendant une semaine, il était responsable de l'équipe. Un jour, il pleuvait des cordes et il est arrivé devant moi et un autre gars. "Vous deux, vous sortez." Alors j'ai fait : "Moi, je sors pas dehors. Fait trop humide." C'était juste pour rigoler. Et lui, il est rentré, il a appelé le bureau, et... »

Il a poursuivi son inventaire des iniquités commises par le Français, par exemple coller sur le thermostat de sa chambre une étiquette sur laquelle était écrit « Ne pas toucher », ou encore démonter la trappe d'une grue sans autorisation. La plupart de ces incidents avaient une signification qui m'échappait, mais j'aimais écouter sa voix où j'entendais des échos intermittents de ma région natale. Chaque fois que je le regardais, il souriait. Il laissait d'abord s'écouler un léger délai, le temps de tourner ses yeux vers moi. Puis il souriait dans un élan furtif et coupable, comme si j'étais son contremaître et que son travail était de me sourire.

Je l'avais trouvé à l'aéroport, dans le hall des arrivées. Il gîtait sous le poids de son sac de sport et il était petit, pas plus grand que moi. Son corps était compact et soigneusement

proportionné comme celui d'un jockey. Il avait aussi un visage de jockey: malléable et très pâle.

— Je cherche des hommes comme toi, lui ai-je dit. J'écris un livre sur l'offshore.

— C'est pour dire du mal ?

— Comment t'appelles-tu ? ai-je demandé.

Il a semblé sur le point de refuser de répondre. Puis il a dit:

— Caden.

— Alors, Caden, est-ce que tu veux bien me donner ton numéro ?

— J'oserais jamais faire ça, a-t-il dit. Je suis marié.

Il a demandé à son ami Tyler de me téléphoner. Tyler m'a dit de les rejoindre à leur hôtel où ils buvaient un coup avec d'autres hommes. Les travailleurs des plateformes offshore déferlent sur Aberdeen avec la régularité des marées. Parfois, ils restent coincés là. L'été, le brouillard qui descend sur la côte est peut rester suspendu comme une gaze grise pendant une semaine. À l'automne, la météo prend un tour brutal. Les Super Puma ont la mauvaise habitude de tomber du ciel, et si la mer est trop rude pour permettre aux bateaux des secours de sortir, les hélicoptères ne décollent pas. La ville est riche et ennuyeuse. Les hivers sont d'un froid implacable. Il n'y a pas grand-chose à faire à part boire, et c'est ce que font les hommes des plateformes quand ils sont coincés à Aberdeen. Ils boivent comme si c'était leur travail: ils commencent dès l'instant où ils apprennent que leur vol est annulé, et s'y appliquent consciencieusement pendant les huit heures qui suivent. Ils sont motivés en partie par l'ennui (dû au manque d'activités offertes en journée pour des groupes d'hommes adultes), et en partie par le fait que, à bord de leur plateforme, ils n'ont plus le droit de boire une goutte d'alcool.

Quand je suis entrée dans le bar, les hommes ont tourné la tête vers moi, une faible lueur d'espoir dans le regard. Caden,

assis dans un coin, examinait une liste des partants du tiercé sur son téléphone.

« Aide-moi à choisir », a-t-il dit en me regardant à peine. Je ne m'y connaissais pas suffisamment en courses pour m'appuyer sur d'autres critères que les noms des chevaux. « Celui-ci », ai-je ordonné en indiquant Anonymous John. « Prends celui-ci. »

Ils étaient en transit vers le T-Block mais ils ne voulaient pas – ou ne pouvaient pas – m'en dire plus. Ils n'auraient probablement pas su situer leur plateforme par rapport aux autres. Les cartes ne sont pas d'un grand secours car les compagnies pétrolières, de même que les chaînes de vidéo à la demande, ne prennent pas en compte l'activité de leurs concurrents. Tout le monde parlait du prix du Brent et de sa récente dégringolade. Le cours du pétrole est volatil : il fluctue en fonction de la géopolitique et de la croissance économique, mais aussi de l'offre (invariable par nature) et de la demande (qui évolue par cycles). Depuis l'arrivée à terre des premiers barils de brut de la mer du Nord dans les années soixante-dix, son prix suit des cycles qui font alterner constamment expansion et récession, même si la dernière baisse des prix avait semblé plus sérieuse que la précédente. Pendant cette période, le marché était plus ou moins saturé. Comme le balai enchanté de l'apprenti sorcier, les machines conçues pour mener les enchères à notre place s'étaient emballées. Elles n'en finissaient pas d'inonder le marché de produits à bas prix – l'Iran Heavy, l'Arab Light, le Dubai Crude, le Qatar Marine – alors même que les cours étaient en train de s'effondrer.

En route pour l'hôtel, mon chauffeur de taxi m'avait parlé en long et en large des habitudes dépensières d'Aberdeen, de la dépendance imprudente de la ville vis-à-vis d'une unique source de revenus. Les gens mettaient tous leurs œufs dans le même panier, ils vivaient au-dessus de leurs moyens. On les voyait, tous, avec leurs Range Rover achetées à crédit et leurs grosses villas sur Morningfield Road. Comme s'ils avaient les

moyens ! C'était un mythe de dire que les travailleurs des plateformes pétrolières gagnaient des fortunes : de la propagande qui circulait depuis les années quatre-vingt, entretenue par les travailleurs eux-mêmes, mais seulement quand ça les arrangeait. C'est vrai que pendant un temps ça avait plutôt bien payé mais, depuis, l'industrie avait été négligée : loin des yeux, loin du cœur. Il y avait déjà eu des récessions, bien sûr : en 1999, le prix du baril était descendu à neuf dollars. Mais cette fois-ci, c'était différent. C'était le secteur qui se préparait pour l'avenir. Avec son sermon moralisateur, le chauffeur semblait satisfait de lui. Il avait été lui aussi employé sur des plateformes mais il avait laissé tomber au temps où ça payait encore. Comme tous les taxis d'Aberdeen, il avait déjà travaillé dans l'offshore.

J'ai poussé mon téléphone vers un autre homme assis en face de moi.

Il a débarrassé toutes sortes de griefs : le coût du vol en avion postal pour revenir dans le Teesside, les compagnies pétrolières qui attendaient de leurs contractuels qu'ils plaquent tout du jour au lendemain pour faire cinq cents kilomètres sur un préavis de quelques heures, les hiérarchies sociales sur les plateformes. Il était le plus âgé des hommes assis à la table, et de loin le plus beau. Ses yeux étaient noirs, ses pommettes hautes et obliques. Il devait être métis, bien qu'il m'ait fallu un peu de temps pour le remarquer. Ce type de visage, banal et sans mystère à Londres, devenait à Aberdeen trouble et indéfinissable.

— Il y a plus de mille hommes au chômage en ce moment. Les gars répondent à une annonce et on leur renvoie leur CV, ou bien on leur répond un truc du genre : « Désolé mais vous êtes six cents candidats sur ce poste. »

— Quand est-ce que les prix vont remonter ?

— Ils disent que ça devrait aller mieux le mois prochain. D'ici fin mars, tout sera revenu à la normale.

La voix de Tyler planait au-dessus du ronron du groupe. Il se plaignait des femmes. Un gars de la Tern était passé à la télévision dans l'émission de rencontres *Take Me Out*. Avant même qu'il arrive sur le plateau, les filles avaient déjà toutes éteint leurs lumières pour le disqualifier. J'ai noté le plaisir que j'éprouvais à être entourée d'hommes qui regardaient *Take Me Out*. Adam n'aimait pas quand je regardais ITV, qu'il avait baptisée «la chaîne des ploucs du Nord».

L'après-midi s'est écoulé et le ciel s'est assombri. Nous avons échangé des histoires. Je leur ai résumé le mois que je venais de passer. Les hommes ont hoché la tête, compatissants.

— Ça parlait de quoi, ton livre ? a demandé l'homme assis à ma droite.

Il avait un long visage lugubre sous une lame de cheveux gris.

— De tout ça, ai-je dit en regardant Tyler. De ce que ça fait à une relation d'avoir un homme qui est parti la moitié du temps. De comment les femmes s'en sortent à la maison.

— C'est dur, a-t-il répondu. Il faut jamais rien prévoir pour la semaine du retour. On finit toujours par tout rater. Il y a un gars qui est resté coincé sur la Central, il a raté son propre mariage.

— On dirait la chute d'une histoire drôle.

— Sa gonzesse, en tout cas, elle a pas trouvé ça drôle.

L'homme aux cheveux gris devait se marier cet été-là. Il m'a montré une photo : une blonde délicate, plus jeune que lui, qui faisait sauter un bébé sur ses genoux. Le téléphone a circulé autour de la table, donnant lieu à des félicitations unanimes. À côté de moi, Caden a murmuré quelque chose.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Les mariages. C'est pourri.

— Moi, je trouve ça amusant, les mariages.

C'était un de ces mensonges inexplicables, même au moment où je l'ai prononcé. Je ne trouvais pas les mariages amusants

du tout. Recevoir une invitation à des noces de printemps dans une campagne reculée pouvait provoquer chez moi le genre de mauvaise humeur que l'on attendrait plutôt de quelqu'un qui a été exclu de la liste des invités.

— Se marier, ça sert à rien. C'est de l'argent foutu en l'air.

Je me suis étonnée que l'idée de gaspiller de l'argent lui pose un problème. Son portefeuille était plein à craquer et, chaque fois qu'il se levait pour payer sa tournée, des billets de vingt froissés s'en échappaient et planaient doucement jusqu'au sol.

— Pas quand on est une femme, ai-je répliqué. D'un point de vue économique, c'est très sensé. Quand on se sépare, on n'a aucun droit sur les biens de son partenaire, même si on a des enfants ensemble. Les gens croient toujours que si, mais ils se trompent.

— Je vais te dire une chose, d'accord ? Un homme, ça veut jamais se marier. C'est toujours pour faire plaisir à la fille.

J'ai tiré sur mon collier. C'était un tic nerveux : faire coulisser le crucifix d'avant en arrière pour éprouver la résistance de la chaîne. Le collier était fin et je savais que, si je continuais, il allait casser. Mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Et toi, tu ne voulais pas te marier avec ta femme ? ai-je demandé.

Autour de nous, le bruit enflait par vagues. Son regard a dérivé jusqu'au bar avant de revenir sur moi. Son téléphone s'est allumé et il l'a pris dans sa main.

— Il est troisième. On l'a joué placé. On récupère vingt livres sur la mise.

La neige s'est mise à tomber. Mon téléphone qui gisait sur la table, oublié, enregistrait les courants contraires de la conversation. Il allait me falloir des heures pour tout retranscrire. Six voix différentes, aux accents trop semblables pour être distinguées entre elles, et qui parlaient toutes en même temps.

— Hier soir, sa gonzesse l'a pisté jusqu'à un club de strip-tease, dit Caden, les lèvres tout près du repli de mon oreille.

Nous regardions tous les deux Tyler, dont le beau visage s'assombrissait quand il rougissait. Il avait plus de dents que le commun des mortels. Il avait l'air d'un homme qui a du succès avec les femmes mais qui est tout de même disposé à payer. Il racontait une histoire sur son dernier séjour chez lui. Il s'était fait déposer à Édimbourg trop tard pour se trouver une chambre d'hôtel et avait passé un marché avec un SDF. Le contenu de l'histoire était ennuyeux mais son récit était dramatique et bien rythmé. Les hommes posaient leur verre pour l'écouter.

— Vous ne devriez pas aller dans des clubs de strip-tease, ai-je dit. C'est dégradant. Tant qu'il y aura des clubs de strip-tease, il y aura des hommes qui croient que le corps des femmes est à vendre.

— Moi, je paie jamais pour une danse privée, a dit Caden. Je vois pas l'intérêt. Je vais là juste pour boire un coup. J'ai jamais payé pour ce genre de trucs.

— Non, ai-je dit en arrêtant mon regard sur son visage. J'imagine que tu n'as pas besoin de ça.

Il a baissé les yeux sur la table. La couleur est montée à ses joues, illuminant ses taches de rousseur de l'intérieur.

— La gonzesse de Tyler lui a installé une appli pour localiser son iPhone. Dès qu'il est entré dans le club, elle lui a envoyé un texto qui disait: «Je sais où tu es.»

— Ah bon ?

— Véridique.

— Mais... c'est dingue !

— C'est comme ça que ça se passe, chez moi.

— C'est où, chez toi ?

En posant la question, je regardais sa bouche. Le rose de ses lèvres tranchait sur sa pâleur. Ses yeux étaient d'un bleu très pâle, comme s'il n'avait jamais été effleuré par la pensée du moindre péché.

— Stockton, a-t-il répondu.

Il m'a parlé de sa ville natale. Un endroit où les maris doivent être capturés et parqués comme des chevaux de Camargue, et continuent de tirer sur la bride même après le mariage. Où tous les hommes travaillent au large, où les nuits sont égayées par des actes de violence programmée et des accès de banditisme en jupons. Les villages sont d'autant plus susceptibles de progrès qu'ils se trouvent à portée de l'influence civilisatrice d'une ville. Mais Stockton-on-Tees n'est à portée de rien : c'est un arrière-pays vide et ingouverné.

— J'ai une théorie sur les femmes de chez toi, ai-je dit. C'est des dures. Je me souviens d'être allée voir une copine à Nottingham. Il y avait des femmes dans la rue qui se battaient avec leurs mecs. Et c'étaient elles qui gagnaient !

Cette théorie ne reposait pas sur grand-chose si ce n'est quelques fragments d'anecdotes, mais il a hoché la tête comme s'il s'agissait d'un fait établi.

— Ma cousine, c'est une barbare. Elle sort et elle se bat. Mais seulement quand elle a pas le choix. C'est la seule femme que je connais qui me fait peur physiquement. Quand j'avais quinze ans, elle m'a explosé contre une porte. J'ai encore la cicatrice.

— Où ça ?

— Juste là.

Il y avait une indentation irrégulière à la racine de ses cheveux. J'ai tendu la main et l'ai suivie du bout des doigts. Il a sursauté comme s'il venait de recevoir une petite décharge électrique. Ses cheveux se dressaient au-dessus de son front comme une crête. J'ai passé la main sur l'épi pour l'aplatir contre son front. La mèche légèrement crantée résistait un peu à la pression. J'ai continué de la lisser bien après qu'elle était revenue en place, subjuguée par le mouvement et par la proximité de sa peau. Il m'a laissée faire, immobile. Une veine battait à sa tempe. Je l'ai touchée et la pulsation s'est accélérée.

– Tu es mal coiffé, ai-je fini par dire. Tu devrais investir dans un peigne.

*

– Toi, t'es une pute.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– T'es une pute. Une femme facile.

J'ai regardé l'homme qui venait de parler. Il était grand, avec un gros crâne carré. Des colonnes de tatouages dépassaient de son col.

– Je ne peux pas être les deux à la fois, ai-je répondu. Une pute, par définition, ce n'est pas une femme facile. Il faut la payer. Alors, je suis quoi ? Une pute ou une femme facile ?

Le grand homme vacillait, une expression contrariée au visage. Il avait l'air mécontent de devoir choisir entre les deux.

– T'es une femme facile, a-t-il fini par répondre.

– Et toi, t'es un malpoli.

Caden a posé une main sur mon bras. Sa paume était tellement chaude. Son thermostat interne devait fonctionner à une température légèrement supérieure à la mienne.

– Doucement, a-t-il murmuré.

Il caressait ma main comme on caresse un molosse qui est sur le point de se jeter sur un invité. Et il y avait bien quelque chose de canin dans la manière dont je frémisais à son contact. Quand j'avais bu, j'étais toujours partagée entre deux instincts : me battre et baiser. Mon surmoi était forcé de s'interposer entre ces deux directives contradictoires.

J'ai interpellé l'homme.

– Ça va pas la tête ? Fais-moi des excuses.

L'homme était assis de profil. Il regardait droit devant lui, comme un visage sculpté dans une falaise. Sérieux, méditatif, aucunement inquiet de la tournure qu'avait prise la

conversation. Et pourquoi l'aurait-il été ? Après tout, c'est lui qui l'avait conduite sur ce terrain accidenté.

— Si tu veux, je te paie un verre. Mais je vais pas m'excuser.

— Je peux très bien m'en payer un toute seule. Je ne veux pas un verre. Je veux des excuses.

— T'en auras pas, a-t-il répondu, très digne. T'es une femme facile. Voilà. Je l'ai dit. Parce que je l'ai vu.

Caden a glissé ses doigts sous l'ourlet de ma manche et les a passés sur l'intérieur de mon poignet. Son geste était étrangement intime, même s'il ne faisait qu'effleurer la peau.

— Faut que tu laisses tomber, a-t-il dit. Mais tu vas pas y arriver, c'est ça ? Ça se voit.

— Non, je ne vais pas y arriver.

L'homme était ivre. De toute évidence, il en avait après les femmes en général. Malgré cela, je me sentais personnellement mise en cause par ses paroles. Il regardait dans le vide avec la lucidité tranquille d'un voyant. Son attaque ne partait pas d'un mauvais sentiment. Peut-être qu'en effet il l'avait vu. Peut-être qu'il savait de moi quelque chose que je ne savais pas. J'ai arraché ma main à celle de Caden, renversant mon verre au passage, et je me suis levée d'un coup, ce qui a eu pour effet de faire basculer le tabouret derrière moi qui a oscillé et est tombé. J'ai reculé d'un pas pour examiner la bulle de chaos que j'avais créée. Caden a tamponné de sa manche le liquide renversé.

— Il va falloir que tu te blindes si tu veux écrire sur l'offshore, a-t-il remarqué. Là-bas, les règles sont pas les mêmes. C'est comme ça qu'ils parlent, les gars.

Alors je suis partie, j'ai remonté l'escalier en colimaçon et je suis sortie dans la nuit. Caden s'est levé et m'a suivie, exactement comme je m'y attendais.

Nous sommes restés dehors à claquer des dents de concert. Le sol était gelé. J'étais échevelée, vêtue de plusieurs épaisseurs de laine et d'une grosse parka (achetée le matin même, quand j'avais compris en sortant de l'hôtel que le manteau qui m'avait permis de passer l'hiver à Londres ne serait pas suffisant). Il portait un petit coupe-vent qui lui donnait l'air d'un remplaçant de football mais ne le protégeait nullement du froid. Ses cheveux étaient parsemés de flocons de neige.

— Tu vas où ? a-t-il demandé.

— Je ne sais pas.

J'ai passé mon poids d'un pied sur l'autre. Le bar était en sous-sol et le bas de nos jambes restait visible par le soupirail.

— Il est encore tôt.

— Moi, j'ai l'impression qu'il est tard. Je crois que je vais rentrer me coucher à mon hôtel.

Il aurait pu être n'importe quelle heure entre cinq et neuf heures. J'étais désorientée par la tombée brutale de la nuit et par le fait d'avoir commencé à boire si tôt.

— Ce gars. Je sais que c'est pas une excuse, mais il vient du quartier le plus chaud de Stockton. Je crois pas qu'il...

Il a regardé autour de lui comme s'il allait lui trouver par terre des circonstances atténuantes. Son visage était à la hauteur du mien. Il avait l'air à la fois plus jeune et plus âgé que moi : une ossature juvénile et une peau fatiguée. À une autre époque, on aurait dit de lui qu'il avait une gueule d'amour, même si ce n'était pas tout à fait exact.

— Merci de m'avoir invitée à sortir avec vous, ai-je dit. Désolée que ça ait un peu mal tourné.

— Ça me fait bizarre que tu t'en ailles. Je te connais depuis plus longtemps que lui.

C'était le genre de chose qu'aurait pu dire un enfant, ou bien une personne ayant la même perception déformée du temps. Nous avons fait quelques pas dans la rue et nous nous sommes

arrêtés devant une grille en fer forgé. Il nous restait encore plusieurs options même si, à mesure que nous avançons, il devenait de plus en plus difficile de croire qu'il n'était sorti du bar que pour s'assurer que j'allais bien après avoir subi l'agression de ce vilain monsieur. La neige s'était mise à tomber plus fort. Elle s'enroulait autour de nous en spirales tourbillonnantes fouettées par le vent. Les rues étaient désertes car toute la ville était restée à l'intérieur pour s'abriter du froid. Camouflés dans l'obscurité, nous pouvions aisément croire que nous étions invisibles, et que nous pouvions le rester aussi longtemps que nous le désirions.

— Il faut que j'y aille, ai-je dit.

La vérité, comme il devait le savoir, c'était que je n'avais nulle part où aller. Quand on dépouille une personne de toutes ses routines, il est dangereux de s'attendre ensuite à ce qu'elle dispose de son temps d'une manière sensée. Au-dessus du cornet de son col, son visage était blanc et vulnérable. Il avait l'air frigorifié. Je me suis approchée pour l'embrasser sur la joue et, au moment où je me suis penchée afin d'abolir l'espace qui nous séparait encore l'un de l'autre, il a tourné la tête pour que sa bouche se trouve contre la mienne. À cet instant précis, je savais que le cours de la soirée pouvait encore être rectifié. Je pouvais encore serrer les lèvres pour que le baiser reste étanche et relativement chaste. Pas tout à fait le genre de baiser qu'on donnerait à sa mère, mais peut-être un de ceux qu'on échangerait avec des amis. Il resterait un écart entre ce qui s'était passé et ce que nous ferions semblant d'avoir vécu, mais nous pourrions toujours considérer la chose comme un dérapage. Un incident mineur dont on se remet facilement. Sauf que ce n'était pas ce que je voulais. Absolument pas. Ce que je voulais, c'était être seule avec lui. Ce que je voulais, c'était son attention tout entière concentrée sur moi. Ses mains sur moi. Sa bouche sur moi. Je sentais l'odeur de sa peau. J'avais oublié ce que cela faisait. Ce besoin total. Être si

imprégnée de la présence de l'autre que tout cède comme sous l'effet d'une crue. Je suis restée ainsi un instant, submergée. Puis j'ai passé mes bras autour de lui, j'ai attiré sa tête vers moi et je lui ai rendu son baiser.

Il s'est écarté le premier, un peu essoufflé.

— Viens par là, a-t-il dit.

Il a saisi mon crucifix, qui avait migré sur le côté et reposait maintenant juste en dessous de ma clavicule. L'espace d'un instant, j'ai cru qu'il allait casser la chaîne, mais il s'est contenté de faire coulisser le pendentif.

— Désolé. J'ai envie de faire ça depuis cet après-midi.

Notre haleine fumait devant nous. Le froid marbrait mes mains de blanc, de violet et de rouge. J'ai sorti mes gants de ma poche, les ai enfilés et l'ai regardé faire de même. Je n'avais jamais été dans une ville où tous les hommes portaient des gants.

— Viens avec moi, ai-je dit. Si tu as envie.

J'ai tendu la main vers lui. Il l'a prise dans la sienne. Je m'attendais à ce qu'il hésite et fasse mine d'être partagé, et j'ai admiré le fait qu'il ne s'embarrasse pas de ce genre de manifestations. Nous nous sommes mis en route et nous avons marché sans nous retourner dans les rues silencieuses balayées par le vent.

*

Cette nuit-là, j'ai appris plusieurs choses. Que sa bouche était aussi malléable qu'elle le paraissait. Que ses baisers étaient choses de peu de poids. Que sa femme ne lui faisait pas confiance un seul instant car son téléphone sonnait constamment et, même s'il s'éloignait chaque fois qu'il décrochait, je devinais à la fréquence des appels et au tempo saccadé de leurs échanges qu'ils étaient en train de se disputer. Je ne comprends rien aux mariages de province, me suis-je dit quand il

s'est levé pour la quatrième fois et s'est éloigné, téléphone à l'oreille. J'ai vécu trop longtemps ailleurs.

Nous nous sommes arrêtés dans un bar sur Belmont Street. On avait tenté de le décorer dans un style scandinave : bancs, bois clair et congélateur rempli de différents parfums de vodka. Sur un écran au-dessus de la terrasse, Aaliyah roucoulait sa chanson à un faucon perché sur son poignet. J'avais déjà gaspillé trop d'énergie à pester contre l'appropriation d'Aaliyah par les hipsters («Moi, je l'aimais avant qu'elle soit morte», étais-je toujours tentée de proclamer, tel Piggy avec sa conque dans *Sa Majesté des mouches*). Découvrir que la culture de sa jeunesse a été absorbée et recrachée vingt ans plus tard par le cycle de la mode, c'est aussi se voir forcée d'admettre qu'on a passé l'âge d'être dehors à une heure pareille.

Il est entré. Sa veste était humide et ses cheveux hérissés en une houpette luisante de neige. Je les ai lissés pour les remettre en place.

— On dirait que tu as à peu près douze ans, ai-je dit.

Il a souri à pleines dents. Son sourire était attentif, plein d'un désir de plaire que je n'avais pas remarqué jusque-là. Il s'est penché vers moi. Son haleine était sucrée.

— C'est ça, j'ai à peu près douze ans. Les flics vont pas tarder à arriver.

J'ai enroulé mes jambes autour de lui et j'ai pressé mon nez contre la base de son cou. Le bar était plus ou moins vide, mais peut-être pas suffisamment pour autoriser ce genre de comportement. Je ne me rappelais plus à quand remontait la dernière fois qu'on m'avait embrassée avec un tel appétit. Ni même la dernière fois qu'on m'avait embrassée tout court. Adam et moi n'avions jamais cessé de faire l'amour, jamais atteint cet état de fusion amicale où un couple est si proche qu'il en devient fraternel, mais pour sauvegarder cette étincelle, il nous avait fallu renoncer à certaines choses. Je savais

désormais pourquoi les prostituées refusaient d’embrasser leurs clients.

J’ai agrippé une poignée de ses cheveux et j’ai fait basculer sa tête en arrière. Il avait une peau douce au grain finement calibré. Comestible, me suis-je dit en posant ma bouche contre sa gorge. Il s’est tortillé pour échapper à mon étreinte. Une marque de dents à l’ovale parfait était imprimée sur son cou. Il y a posé précipitamment la main.

— C’est ce que je crois ?

— Ça dépend de ce que tu crois.

Il s’est levé pour nous chercher à boire. Pendant qu’il faisait la queue au bar, son téléphone s’est mis à vibrer. J’ai vu le nom qui s’affichait en éclairs urgents : *Rachel*. Les épouses ont toujours des noms trochaïques à deux syllabes, tandis que les maîtresses et les strip-teaseuses ont des noms iambiques : Natasha, Sofia, Saskia. Assia. Que se passerait-il si je décrochais et que je disais à sa femme où il était ? Je me représentais la scène, aspirée par une sorte d’appel du vide, de la même manière que, en rentrant le soir du travail, je m’imaginai parfois traverser la ligne jaune, glisser, tomber sur les rails et passer sous le métro.

Il m’a souri en se rasseyant. Il avait un sourire que je qualifierais de latéral, et qui s’étirait en largeur plutôt qu’en hauteur, au-delà de la voûte de son palais.

— Comme tu as de grands yeux, a-t-il dit.

— Tu parles comme le petit chaperon rouge.

— Comme tu as de belles dents.

Une de mes incisives était tordue. Par réflexe, j’ai passé ma langue dessus. À l’école, j’avais porté un appareil. S’il n’avait jamais tout à fait corrigé ma dent rebelle, il avait cependant eu une autre utilité : celle de m’enseigner la leçon qu’apprennent tous les adolescents aux dents bicornues. Si l’on déploie son sourire avec parcimonie, les gens feront plus d’efforts pour le voir.

— Tu parles encore comme le petit chaperon rouge.

J'ai soulevé ma lèvre, découvrant mes dents, et j'ai envoyé un coup de canine dans sa direction. Il a attrapé mes poignets en riant. Puis il les a serrés plus fort et son expression a changé.

— T'aimes bien qu'on te bouscule, hein ?

— Des fois, oui.

— Emmène-moi à ton hôtel. Ici, je peux pas te choper comme je voudrais.

— Je pense que c'est une mauvaise idée.

— Pourquoi ?

— Tu es marié, tu es à des kilomètres de chez toi et tu es libre de tes mouvements. Ne gaspille pas cette opportunité avec une femme qui ne va pas baiser avec toi.

— Pourquoi tu vas pas baiser avec moi ?

Parce que mes jambes et mes aisselles étaient revêtues de leur pelisse hivernale, que mon maillot n'avait pas été défriché depuis Noël, que mes ongles de pieds sans vernis étaient hérissés comme des griffes et que ma culotte était une de celles qu'on ne porte que le premier jour de ses règles. Par ailleurs, j'avais l'impression de sentir mauvais. J'avais pris une douche le matin, mais il était déjà tard et je portais un legging en cuir. Il avait besoin d'être lavé mais son nettoyage nécessitait l'intervention d'un spécialiste, du genre qui exige que je m'en sépare pendant trois semaines. Le matin, en examinant mon legging, j'avais imaginé le nid de bactéries qui était en train de proliférer à l'entrejambe, et je m'étais dit que je ne pouvais ni ne devais le porter un jour de plus. Puis j'avais regardé par la fenêtre, constaté le froid et les options vestimentaires limitées que m'offrait ma valise et, promettant tout bas à mon vagin que c'était la dernière fois, j'avais enfilé le legging.

— Je ne suis pas au mieux de ma forme, ai-je répondu.

— Et alors ?

— Alors je ne peux pas me déshabiller devant un inconnu.

Il m'a fait un sourire qui voulait dire que c'était tout vu.

— Mais je suis plus un inconnu, si ?

*

— Luke était dégoûté parce que sa copine était moche.

Nous buvions des bières, assis sur le lit de ma chambre d'hôtel. Luke était un des hommes avec qui nous étions dans le bar. C'était le plus jeune du groupe, et le seul qui venait d'Aberdeen. Sa petite amie était passée le retrouver et, au lieu de la faire descendre dans le bar, il était resté fumer dehors avec elle. Nous étions passés devant eux en sortant.

— Je ne suis pas d'accord, ai-je dit. Je crois plutôt qu'il voulait lui éviter d'avoir affaire à tes sympathiques collègues et à leurs opinions si évoluées.

— Il était dégoûté. Regarde : si elle avait été jolie, il serait descendu avec elle. Mais elle était moche. Alors il est resté dehors.

— Elle n'était pas moche. Elle avait juste des lunettes.

Était-elle jolie, ou simplement jeune ? Avec le passage des années, j'avais de plus en plus de mal à faire la différence entre les deux. Quoi qu'il en soit, j'ai été déçue. Je ne sais pas pourquoi, mais je croyais que les hommes qui travaillaient dans des conditions extrêmes étaient au-dessus de ce genre de considérations, qu'ils évaluaient leurs fiancées et leurs épouses suivant des critères plus méritants (leur force ? leur caractère ? leur aptitude à porter des enfants qui pourraient à leur tour descendre à la mine ?).

— Je peux te demander quelque chose ? a-t-il dit.

J'ai pris une gorgée de bière et je me suis allongée près de lui. Il avait enlevé la plupart de ses vêtements. Il émanait de son cou une odeur de linge propre qui me parvenait par vagues intenses. Habillé, il semblait un peu chétif et mal nourri. Mais sans vêtements, son corps était une merveille de perfection en miniature. Ses muscles étaient durs et convexes. La peau sous ses côtes était plus douce que la mienne. J'ai passé la main sur sa poitrine, en m'interrogeant sur la dose de

suffisance sur la vanité effrénée que nécessitait l'entretien d'une telle condition physique passé l'âge de vingt-quatre ans.

— Oui, tu peux.

— Qu'est-ce que tu as pensé de moi, la première fois que tu m'as vu ?

— C'est une question de fille. Avant, je demandais toujours ça aux hommes.

— Dis-moi.

— J'ai pensé que tu étais petit. Et j'ai vu que tu avais « Wood Group » écrit sur ton sac, alors je me suis dit que tu devais travailler dans l'offshore.

— C'est tout ?

— Oui, ai-je dit en déposant un baiser sur sa tempe. C'est tout.

Il a froncé les sourcils. Il était mécontent de ma réponse. Je l'aurais été aussi, si j'avais été à sa place.

— Et moi, tu ne veux pas savoir ce que j'ai pensé de toi ?

— Pas vraiment.

— Pourquoi ?

— Parce que ça ne m'intéresse pas.

— J'ai pensé que t'avais un faible pour Tyler.

— Ah oui ?

— J'ai pensé que tu le draguais.

— Je ne m'y prends pas comme ça quand je drague.

Je me suis assise sur lui, les cuisses de chaque côté de son torse. Sa bouche semblait meurtrie et succulente. Je l'ai embrassée, puis j'ai embrassé la tache indigo que j'avais laissée sur sa peau. Je m'en voulais maintenant de lui avoir laissé une marque à cet endroit, non pas parce que cela risquait de lui causer des ennuis mais parce que j'avais gâché la blancheur parfaite de sa gorge.

— Et donc ?

Je me suis interrompue, les lèvres encore pressées contre son cou.

- Et donc quoi ?
- Il te plaisait, Tyler ?

Je me suis redressée.

- Si Tyler me plaisait, je serais ici avec Tyler.

Il a levé la tête de quelques degrés au-dessus de l'oreiller.

- Pourquoi tu es toujours habillée ? Putain, t'as même pas enlevé tes Air Max !

Mes vêtements sont tombés par petites étapes réticentes. Il était limité dans ses actions car je refusais d'enlever ma culotte. Cela me rappelait les soirées passées dans ma chambre d'adolescente : les mains des garçons qui tentaient de brèves incursions sous ma jupe d'uniforme, mon consentement sans enthousiasme signifié par l'inertie et l'absence de lutte.

Il se frottait contre moi. Son corps était chaud et anxieux. Je sentais son érection contre ma cuisse. Il était plus dur que les autres hommes. Je savais que ce n'était qu'un hasard de la chimie mais, malgré cela, je me sentais désirée d'autant plus féroce.

- Tu sais ce que t'es ? a-t-il dit. Une allumeuse.

Cette formule m'a ramenée elle aussi à l'époque du lycée.

- Ça se dit encore, ça ?

– Ouais, ça se dit. Quand tu te fais allumer par quelqu'un.

– Ça n'existe pas, allumer. C'est juste pour dire qu'une femme ne se plie pas immédiatement à tes désirs.

Mes doigts sont entrés en contact avec la surface soyeuse au-dessous de sa cage thoracique. Je me suis tournée pour me coller à lui et inspirer l'odeur de son cou. J'ai pris sa main et l'ai guidée sous l'élastique de ma culotte (laide, à taille haute, usée jusqu'à la trame) et entre les lèvres de ma chatte. Je lui ai permis de rester là une seconde avant de me tortiller pour lui échapper, afin qu'il puisse constater l'effet qu'il me faisait.

– Toi, tu rentres pas là-dedans, ai-je dit en tentant une imitation raisonnablement convaincante de son accent. Fait trop humide !

Depuis plus de cinq ans, je ne m'étais déshabillée devant personne à part Adam. Cet homme-ci lui était dissemblable en tous points (plus petit et plus mince, mais plus fort; plus avide et persévérant dans sa poursuite de l'acte sexuel, mais aussi plus attentif et presque maladivement soucieux de plaire) et pourtant, c'était lui qui me semblait familier. Assise face à lui, en le regardant parler, en voyant son petit visage se plisser quand il riait, j'ai senti un élan possessif, comme si j'avais retrouvé dans la bibliothèque d'un ami un livre que j'avais aimé et prêté: «Hé, mais il est à moi, celui-ci. Qu'est-ce qu'il fait là?»

Il a posé sa main en travers de ma bouche. J'ai senti le goût métallique de son alliance qui se fondait sur ses doigts avec le mouillé de mon corps.

— Tu sais qu'après ça, je pourrai plus te revoir? m'a-t-il avertie.

J'ai essayé de faire oui de la tête. Sous sa paume, j'étais clouée au lit.

— Si on baise pas maintenant, on pourra plus jamais le faire. Ça te va?

J'ai répondu d'un grognement assourdi par sa main. Il a relâché son emprise.

— Oui, ça me va.

— Tu es sûre?

Il a abaissé mon soutien-gorge et poussé mon sein jusqu'à sa bouche. J'ai caressé ses cheveux, laissant ma main descendre jusqu'à l'arrière de sa tête. Il a pris ce geste comme un signal l'invitant à sucer plus fort. J'ai fait la grimace en sentant mes tétons durcir sous sa langue, ses dents attaquer ma peau. J'allais avoir un bleu le lendemain.

— Oui, je lui ai dit, je suis sûre. *Shower.*

Une fois, j'ai partagé une chambre avec un gréeur qui était sur la Piper Alpha au moment de la catastrophe. Il m'a raconté ça : il était en haut sur l'héliplateforme, ses cheveux commençaient à brûler à cause de la chaleur, mais il avait peur de sauter. Il y avait un autre gars plus vieux qui essayait de l'encourager, mais il voulait pas y aller. Alors le vieux a fini par le prendre avec lui et sauter. Quand ils sont tombés à l'eau, le gilet de sauvetage du vieux est remonté d'un coup et ça lui a fait le coup du lapin. Il est mort. Quand le gars m'a raconté l'histoire, ça faisait à peu près une semaine qu'on partageait la même cabine. Il avait l'air très marqué par tout ça. Il parlait pas beaucoup, il se mélangeait pas avec les autres, il sortait pas vraiment de la cabine. Il restait juste là, à lire.

Foum Assaka

— Tu es au courant qu'il ne va pas se transformer en John Updike ?

J'avais acheté à Caden un exemplaire de *Villages*. Tom a tapoté le dos du livre.

— Même s'il le lit, il ne saura toujours pas la différence entre *ses* et *c'est*.

Tom était mon secrétaire de rédaction. Nous rendions visite à sa tante, qui vivait dans un village en périphérie d'Aberdeen. Elle avait un fils qui travaillait sur un navire de forage ancré au large de la côte marocaine, et elle pensait qu'il pourrait m'être utile.

— On ne sait jamais, ai-je répondu en fourrant le livre dans mon sac. Les bons écrivains ont souvent commencé en étant des bons lecteurs.

La maison avait une configuration inhabituelle. Les chambres étaient au rez-de-chaussée tandis que la cuisine au premier étage ouvrait sur les branches des mélèzes. La pièce donnait l'impression que nous étions assis dans une cabane dans un arbre. J'espérais que Tom changerait de sujet avant le retour de son cousin, mais je n'arrivais pas à trouver un moyen de le

dire sans avoir l'air d'accorder trop d'importance à son opinion.

Tom a pianoté sur son téléphone.

— Écoute ça: «Le premier souffle de l'adultère est le plus libre. Ensuite se développent des contraintes qui ressemblent au mariage.»

Je lui ai mis une tape sur l'épaule.

— Ça, c'est dans un autre livre.

La vérité, c'est que je me sentais en effet limitée par des contraintes dans lesquelles je m'étais moi-même enfermée. Je n'étais jamais sûre à quel point l'attrait de Caden ne tenait pas simplement à l'irrésistible succession d'absences et de retards qu'il m'imposait. La seule chose dont j'étais sûre, c'est que ses apparitions passagères dans ma vie (telle une célébrité payée pour se montrer dans une boîte de nuit, il repartait aussitôt arrivé, me laissant avec une addition salée et la désagréable sensation de m'être fait arnaquer) ne me suffisaient pas.

La dernière fois que je l'avais vu, l'hélicoptère venu le chercher était arrivé en retard sur la plateforme et il avait manqué son avion pour Londres. Il m'avait donc payé un vol pour Aberdeen, et j'avais quitté Heathrow à vingt heures. «Ta femme ne va pas s'en apercevoir?» lui avais-je demandé en imaginant le trou inexplicable dans leur compte en banque. «Non, non, m'avait-il rassurée. C'est le compte pro. Elle sait pas qu'il existe.»

Au moment où mon avion approchait d'Aberdeen, il avait été dévié sur Édimbourg à cause du brouillard. J'étais restée une heure sur la piste d'atterrissage où on nous avait passé l'intégrale des hits de Donna Summer sur le système de haut-parleurs – «(If It) Hurts Just A Little», «This Time I Know It's For Real» – sans nous donner aucune information. Puis on avait guidé notre troupeau jusqu'à des taxis qui nous avaient conduits vers le nord, le long de l'épine dorsale du pays. Quand je l'ai retrouvé, il était deux heures du matin. Le

temps que nous arrivions à l'hôtel, j'étais trop épuisée pour parler. Il m'a enlevé ma robe et je suis restée assise en sous-vêtements, les jambes enroulées autour de sa taille, pendant qu'il parlait à Virgin et leur expliquait pourquoi je ne prendrais pas le premier avion le lendemain.

« C'est pour ma copine », répétait-il à la personne à l'autre bout du fil. « Il faut que je change le billet de ma copine. »

Le lendemain, il est reparti chez lui à sept heures du matin. Nous avons au total dépensé neuf cents livres, ce qui nous avait permis d'acheter cinq heures ensemble. « Tu es comme une prostituée très chère », ai-je dit en le regardant se rhabiller, même si la comparaison était généreuse. Je ne pouvais pas en toute honnêteté qualifier ce que nous avions fait de rapport sexuel, pas plus que je n'aurais qualifié un spéculum de sextoxy. Si ce rapport avait été monnayé, j'aurais exigé d'être remboursée. Pourtant, quand il a été parti, j'ai ressenti la même chose qu'avant de le retrouver : comme si quelqu'un avait enfilé un bras au fond de ma gorge et m'avait arraché un organe vital. Je lui ai envoyé un SMS pendant qu'il attendait son embarquement : *Mon cœur a mal*. Et c'était la vérité : une douleur qui poussait vers le dedans et à laquelle je n'avais pas de remède. *Le mien aussi*, a-t-il répondu. *Il veut être avec toi*. Je lui ai écrit qu'il ne fallait pas qu'il me dise des choses pareilles, même s'il les pensait. Je souffrais de tiraillements épisodiques de mauvaise conscience. En l'espace d'une journée, ma sympathie s'alignait avec lui, puis avec sa femme, puis revenait sur lui, comme le soleil qui passe derrière un nuage avant de réapparaître.

— Tu sais ce que c'est, le problème avec ces histoires ? m'a dit Tom. Elles se terminent toujours de la même manière.

— Qu'est-ce qui se termine toujours de la même manière ?

C'était Callum, le cousin de Tom, qui revenait avec une bouteille de vin.

— Les histoires de ta grand-mère, ai-je répondu. Tom dit qu'elles ressemblent à des romans gothiques.

Callum a fait une grimace perplexe. Les traits de son visage étaient assez différents de ceux de Tom mais entretenaient entre eux le même rapport spatial, ce qui fait qu'au premier abord les deux cousins se ressemblaient. Je reconnaissais parfois sur lui une expression de Tom, ce qui était le cas en ce moment.

— Je n'avais jamais entendu son histoire sur Mme Hamilton, a-t-il dit.

La veille, leur grand-mère nous avait parlé du temps où elle était infirmière. Mme Hamilton était une patiente à elle. La femme qui, disait-elle, était simple d'esprit, avait été internée à vie. Elle était née aveugle et complètement chauve, avec un bourrelet de chair boursouflée qui courait sur toute la longueur de son crâne comme la crête d'un coq. Elle avait l'oreille absolue et une voix aussi pure qu'une clochette de cristal. Elle chantait des arias dans la salle de jour, de son soprano limpide qui faisait dresser les cheveux sur la nuque des aides-soignantes et frissonner en résonance les cordes du piano.

— Je pense que si elle t'avait déjà raconté ça, tu t'en serais souvenu.

Le cousin de Tom a posé un plat de lasagnes sur la table et nous a fait signe de nous servir. Il m'a versé à boire.

— De quoi parlait ton livre ? a-t-il demandé.

— Ça parlait d'un plongeur. Sa femme découvre qu'il la trompe, alors elle part avec ses enfants et elle va s'installer dans l'arrière-pays.

— Pendant un moment, j'ai pensé à devenir plongeur, jusqu'à ce que je rencontre des gars qui faisaient ce métier. Ils ont tous ce regard fixe, comme quelqu'un qui a vu la mort de trop près.

Les pionniers de la plongée avaient été sacrifiés aux confins de ce nouveau monde. Ils avaient fini handicapés à cinquante

ans et morts à soixante, conduits au tombeau par une litanie de problèmes de santé. Dans les années quatre-vingt, on les envoyait plonger trop profond. Descendre à plus de cent quatre-vingts mètres est dangereux, mais à l'époque on ne le savait pas.

— On m'a dit qu'ils ne font jamais de procès, parce que la plupart des hommes viennent de la Marine, ai-je dit.

— Ils n'ont pas la culture de l'indemnisation, a confirmé Callum.

— J'étais au lycée avec une fille dont le père était plongeur. Il a fini par se suicider. D'après sa famille, il a eu trop d'accidents de décompression. Ça l'a rendu fou. C'est à elle que je pensais quand j'ai commencé le livre.

— Je ne sais pas si c'est le boulot en soi, ou plutôt le fait de savoir qu'on n'a pas d'autres perspectives. Mais ça finit par monter à la tête des gens. Sur la Brent Delta, il y a un homme qui s'est rempli les poches d'outils et qui s'est jeté par-dessus bord.

— Pourquoi ?

— Va savoir. Les gens passent directement du lycée à l'offshore, ou bien du lycée à l'armée puis à l'offshore. On fait tout pour eux à leur place. Ils sont habitués à être pris en charge par les institutions.

— C'est ton cas ?

Il a passé la main derrière sa tête pour se masser la nuque, les sourcils froncés. Ce geste m'était familier car Tom le faisait tout le temps.

— Pour moi, c'est différent, a-t-il répondu. Moi, j'ai mis du temps avant de travailler dans l'offshore.

Il a parlé brièvement de l'Afrique du Nord où il était ancré, même si j'avais l'impression qu'il aurait pu s'agir de n'importe quelle région du monde. Le pétrole est un pays à part entière, une nation aux contours mouvants. Ses frontières sont repoussées toujours plus loin dans des territoires hostiles. L'époque

des acquisitions faciles est révolue. Chaque nouveau gisement comporte ses problèmes, chaque aubaine son lot de difficultés. Cela peut tenir au climat, à la géologie, à la situation géographique ou au régime en place. Au manque d'infrastructures, aux conflits interethniques ou encore aux querelles politiques sur le contrôle des oléoducs. Il y a les prises d'otages en Libye, les pirates en Afrique occidentale, les soulèvements en Irak, les floes de glace en Russie arctique.

En mer du Nord, le climat est rude en hiver et les fonds marins sont composés d'un mélange impénétrable de schiste et d'argile. Au Brésil, le pétrole est prisonnier sous d'épaisses couches de sel. Quant à l'Asie centrale, elle parvient à cumuler les pires travers de tous les autres pétro-États : les émanations de sulfure d'hydrogène ; les guerres civiles ; le pétrole enfoui en profondeur sous haute pression ; les mers gelées en hiver, les déserts torrides en été et les intrigues des gouvernements à long-ueur d'année. Dans les pays politiquement stables, si l'accès aux plateformes représente un risque calculé, les dangers professionnels restent pour la majorité circonscrits à la plateforme elle-même : éruptions, incendies, condensats de gaz, brûlures chimiques, machinerie lourde, charges pesantes en mouvement. Mais dans les régions plus instables, le personnel doit en plus de tout cela composer avec la menace d'enlèvements, d'émeutes et d'actes terroristes, avant même de parvenir sur le lieu de travail.

L'extraction pétrolière est un travail périlleux et salissant. L'ingéniosité humaine y livre une bataille rangée avec un milieu hostile et un matériau hautement combustible. Ces dangers sont aggravés par l'isolement des sites. Les plateformes stockent à leur bord de grands volumes de pétrole et de gaz, si bien que les risques d'explosion sont toujours présents. Les plateformes peuvent chavirer et cela se produit parfois, comme en 1982 lorsque l'Ocean Ranger a fait naufrage dans les eaux canadiennes, ou en 2001 lorsque la Petrobras 36, alors la plus

grande plateforme semi-submersible au monde, a coulé au large de la côte brésilienne. En 2010, la catastrophe du Deepwater Horizon a coûté la vie à onze employés, provoquant la plus grosse marée noire de l'histoire. Les catastrophes de cette échelle, bien que rares, nous rappellent en permanence à quel point notre contrôle est précaire. Après le naufrage de cette plateforme, le pétrole s'est déversé pendant trois mois dans le golfe du Mexique. Quand le forage n° 37 à Tengiz a explosé, le puits a brûlé pendant une année. Il a fallu trois semaines au pompier volant Red Adair pour maîtriser l'incendie de la Piper Alpha.

De toute l'histoire de l'exploitation offshore, le naufrage de la Piper Alpha est la plus sombre des paraboles. Surnommée «le Monstre», cette plateforme a été pendant un temps le plus gros puits de pétrole au monde. En 1988, ses jours fastes étaient déjà derrière elle. La Piper Alpha avait acquis dans toute la mer du Nord la réputation d'être un lieu propice aux accidents. L'année précédente, un gréeur y avait trouvé la mort. Le 6 juillet, des travaux d'entretien essentiels étaient en cours. La compagnie propriétaire, Occidental, avait envisagé de stopper la production pendant la durée des travaux, avant de décider qu'une interruption serait trop coûteuse.

La suite des événements est un enchaînement en cascade d'incidents dus à un mélange de laxisme et de conditions adverses. On appelle ce type de causalité le modèle du fromage suisse. Une organisation peut mettre en œuvre différentes couches de mesures de sécurité mais chacune d'elles présentera un point faible, comme les trous dans une tranche de gruyère. C'est lorsque ces trous se trouvent superposés que les catastrophes se produisent.

Ce jour-là, une soupape de compresseur est démontée sur un pipeline transportant du condensat de gaz naturel et remplacée temporairement par une plaque de scellement. Le système de communication d'Occidental n'est pas au point,

et les contractants n'ont pas été formés correctement. Lorsque l'équipe de nuit remet en service l'un des deux pipelines, ils n'ont pas été avertis que la soupape a été démontée. La plaque de scellement cède et la fuite de gaz déclenche une explosion. La plateforme a été initialement construite pour stocker du pétrole et non du gaz : ses murs sont conçus pour résister au feu mais s'effondrent dès la première déflagration. La pompe du dispositif automatique anti-incendie a été commutée en mode manuel parce que des plongeurs sont en train de travailler à côté des arrivées d'eau et risqueraient d'être aspirés par les tuyaux. Du pétrole affluant de la Tartan et de la Claymore, deux plateformes voisines, remonte alors par le pipeline, continuant d'alimenter le brasier au moment où les hommes abandonnent la Piper Alpha. Aucune personne ayant autorité pour interrompre la production n'est présente.

La Piper Alpha est bientôt engloutie par des flammes visibles à soixante-dix kilomètres de distance. Cent soixante-sept hommes sont tués cette nuit-là. Certains suivent la procédure d'alerte et se retranchent dans les quartiers d'habitation. Ils se retrouvent prisonniers lorsque la plateforme s'écroule et que le module glisse dans la mer. D'autres montent sur l'héli-plateforme et attendent les secours. Quand ils comprennent que personne ne viendra (dès la minute suivant la première explosion, la plateforme est envahie d'une fumée qui empêche les hélicoptères d'approcher), ils sont contraints de se sauver eux-mêmes et de sauter à la mer depuis une hauteur de cinquante mètres. Ceux qui ne se brisent pas le cou en plongeant se trouvent face à un choix : plonger sous l'eau dans le noir et se noyer, ou bien nager à la surface et être brûlés vifs. C'est la peur sous sa forme la plus élémentaire. Un brasier déchaîné. Une mer en feu. Des survivants mus par l'instinct le plus primitif : pouvoir poser à nouveau le pied sur la terre ferme.

Pour les soixante et un rescapés, l'horreur ne s'est pas arrêtée là. Certains se sont mis à boire. Plus d'un s'est suicidé. Beaucoup ont souffert du syndrome de stress post-traumatique, qu'on connaissait à peine à l'époque. Dans le nord-est de l'Écosse, les hommes n'allaient pas voir de psychothérapeute. Lorsqu'ils sont parvenus à obtenir des dédommagements, ceux qui étaient capables de formuler leur souffrance ont reçu plus que ceux qui étaient trop traumatisés pour parler. La culpabilité des survivants s'est aussi manifestée sous d'autres formes plus inattendues. Une femme a trouvé en rentrant chez elle son mari debout au fond d'un trou d'un mètre quatre-vingts de profondeur, qu'il avait creusé dans leur jardin sans bien savoir pourquoi. Cet homme, Bill Barron, a par la suite posé pour Sue Jane Taylor, l'artiste qui a sculpté le monument à la mémoire de la Piper Alpha érigé dans Hazlehead Park à Aberdeen. La sculpture représente trois personnages tournés vers l'est, l'ouest et le nord, qui représentent respectivement la jeunesse, les éléments physiques et le pétrole. J'ai rencontré la sculptrice qui m'a fait visiter le jardin du monument et m'a montré les rosiers choisis par les familles des victimes, ainsi que les longues colonnes de noms gravées dans le socle de la statue.

Plus tard, nous nous sommes installées dans un salon de thé et nous avons regardé la pluie couler sur les fenêtres jusqu'à ce que les contours du jardin aient quasiment disparu et que l'on ne distingue plus que les traînées rouges et roses des plates-bandes de la roseraie. Elle m'a dit qu'elle avait travaillé sur ce monument avec une énergie furieuse, sans être jamais sûre jusqu'à la toute fin d'avoir suffisamment d'argent pour le terminer. Au total, le jardin du souvenir et la sculpture ont coûté cent mille livres. Sur cette somme, la compagnie pétrolière a apporté une contribution de onze mille livres. Occidental ne voulait pas de ce mémorial. Ils considéraient que les familles pouvaient se contenter d'un registre de condoléances. Dans les jours qui ont suivi la catastrophe, le directeur des relations

presse d'Occidental a rendu visite à Taylor et a tenté de lui racheter tous ses dessins, toutes ses photographies et tous les négatifs des images qu'elle possédait de la plateforme. Il lui a dit que son prix serait le leur. Elle a refusé. Il y a des artistes qu'on ne peut pas acheter.

Occidental a revendu ses puits en mer du Nord et s'est préparé pour l'enquête. La compagnie a fini par déboursier cent millions de dollars en indemnités. Si le rapport Cullen a mis en évidence des déficiences dans les procédures de sécurité – ce qui a eu pour effet de transformer la culture du secteur de l'offshore –, aucun individu n'a été reconnu responsable. Les normes en mer du Nord sont aujourd'hui les plus strictes au monde, même s'il reste impossible d'écartier entièrement toute erreur humaine. Quand on demande à des gens de travailler par quarts de douze heures pendant vingt et un jours d'affilée, il est inévitable qu'ils se fatiguent et commettent des erreurs. Des accidents continuent de se produire, même si beaucoup ne sont pas rendus publics. Ils existent dans une sphère quasi métaphysique : si les médias n'ont pas entendu parler d'un accident, est-ce qu'il a vraiment eu lieu ?

Il y a quelques années de cela, les travailleurs de la plateforme Magnus ont remarqué une odeur étrange provenant des douches. Une enquête plus approfondie a révélé que l'approvisionnement en eau avait été contaminé par du diesel. BP a alors fait circuler des instructions. Le personnel a reçu l'ordre d'utiliser de l'eau en bouteilles pour boire et se laver les dents, mais de continuer à se servir des douches. Ils remarqueraient peut-être une légère odeur de gasoil « sans danger », mais il leur suffisait de ne pas y prêter attention. On notera que BP avait auparavant déclaré que le Corexit, l'agent dispersant pulvérisé dans le golfe du Mexique après le naufrage du Deepwater Horizon, était lui aussi « sans danger », alors même que les agents de nettoyage se plaignaient de pertes de mémoire, de spasmes musculaires et de problèmes cutanés, un assortiment

de symptômes déjà observé chez les soldats de la guerre du Golfe.

Les procédures sont conçues pour établir une chaîne de responsabilité de manière qu'il soit possible, lorsqu'un incident se produit, de remonter jusqu'à un individu. Mais en réalité, les accidents sont rarement le fait d'une seule personne. Si les films comme *Deepwater* mettent en scène des dirigeants machiavéliques, c'est justement parce qu'il est difficile de mettre en récit la complaisance des entreprises et leurs défaillances systémiques. La catastrophe de la Piper Alpha s'est produite à l'époque de Tchernobyl, de l'explosion de Challenger et du naufrage du navire *Herald of Free Enterprise*, dont le nom célébrait de manière prémonitoire la liberté d'entreprendre sans entraves. Par certains aspects, c'était un autre temps, une ère différente marquée par la dérégulation et par des erreurs de jugement catastrophiques. Mais d'autres événements plus récents nous montrent que les enseignements du passé sont oubliés aussitôt appris.

Ainsi, vingt-cinq ans après la catastrophe de la Piper Alpha, un train sans conducteur qui transportait du brut de Bakken s'est emballé et a déraillé dans la petite ville de Lac-Mégantic au Québec, y déversant six millions de litres de pétrole. Quand sa cargaison a commencé à s'écouler dans un collecteur d'eau pluviale, des jets de flammes ont explosé dans les canalisations et les égouts, déclenchant un violent incendie dans le centre-ville. Quarante-sept personnes ont été tuées, et quarante immeubles détruits. La compagnie a tenté de faire porter la responsabilité de l'accident sur trois travailleurs ferroviaires. Cependant, l'enquête menée par le Bureau de la sécurité des transports du Canada a mis en évidence une société préoccupée avant tout de réduire ses coûts et qui ne formait pas la main-d'œuvre, profitant de ce que le gouvernement fermait les yeux sur ses négligences. On savait que les wagons-citernes étaient vétustes et inadaptés. De plus, quiconque a déjà vu du

brut de Bakken sortir du sol sait que ce pétrole est « pétillant ». Doté d'un haut contenu gazeux, il est plus inflammable que le pétrole brut lourd. Le transport ferroviaire peut exacerber cette caractéristique : quand le pétrole est agité, les gaz les plus légers remontent à la surface. Pourtant, ces trains de pétrole traversaient des petites villes à travers tout le Canada et les États-Unis, sans que personne ne se soucie d'avertir les habitants de la nature des convois.

La sécurité apparaît souvent comme un détail parmi beaucoup d'autres, dont les compagnies pétrolières s'empressent de se décharger sur le personnel. Sur les plateformes offshore, les travailleurs sont encouragés à utiliser des « cartes STOP » pour signaler tout manquement ou toute infraction aux règles de sécurité dont ils pourraient être témoins. Ce dispositif vise à encourager les employés à prendre la parole. Mais le plus souvent, il ouvre le champ aux ragots mesquins, aux plaintes sans fondement, aux opinions de chacun sur la mauvaise posture de ses collègues ou leur tendance à boire leur café sans refermer le couvercle de leur gobelet. Les compagnies sont paraît-il tellement à cheval sur des consignes de sécurité en apparence insignifiantes – comme l'obligation de tenir la rampe quand on monte et qu'on descend un escalier – que les employés continuent même de les observer lorsqu'ils sont chez eux. Callum m'a raconté que lorsqu'il était dans un magasin, il se surprenait parfois à se cramponner à la rampe de l'escalator.

Avant même de partir en mer, les employés doivent suivre un stage de formation à la survie élémentaire, le BOSIET. Ce certificat doit être renouvelé tous les quatre ans, et la plupart des débutants le paient de leur poche. Il a pour principale fonction de tranquilliser les assureurs. Quand on est à bord d'un hélicoptère qui s'écrase en mer du Nord, on n'a que peu de chances d'en sortir en vie. La probabilité de survie, déjà mince en été, est réduite à presque rien en hiver. Le BOSIET est tout aussi efficace pour se préparer à une telle éventualité

que le discours de l'hôtesse de l'air en cas de crash aérien. Il est impossible de reproduire les conditions réelles, même si le test avait à l'origine lieu en mer. Il est désormais effectué en intérieur, sur l'insistance des compagnies d'assurances.

Les participants sont habillés en combinaison de survie, du même orange criard que les uniformes des prisonniers américains, et attachés par une ceinture de sécurité dans un simulateur suspendu au-dessus d'une piscine. On immerge le simulateur et on le fait tourner sous l'eau. Quand la rotation s'arrête, les participants doivent décrocher leur ceinture de sécurité, faire sauter à coups de pied la fenêtre en plastique hors de ses joints, et remonter à la surface.

Cette procédure paraît simple. Et elle l'est, en théorie. Sauf que dans la pratique il est difficile de contrôler son corps lorsqu'il passe en état de fuite et de faire abstraction de l'appel strident de la panique. Quand on décroche trop vite sa ceinture, on est catapulté vers le haut comme un astronaute en apesanteur. De plus, la machine est construite pour les hommes : les femmes, qui constituent environ trois pour cent de la main-d'œuvre du secteur offshore, sont donc confrontées à des difficultés supplémentaires. Une femme de petite taille aura du mal à serrer suffisamment sa ceinture et, si celle-ci est trop lâche, elle risque de se tortiller jusqu'à ce que la boucle se retrouve tournée vers l'intérieur. Dans des circonstances ordinaires, il est assez simple de remettre à l'endroit sa ceinture de sécurité. Mais quand on est ligotée à son siège, sous l'eau et la tête en bas, ce n'est pas si facile.

La survie en hélicoptère est le morceau de résistance de la formation BOSIET, la partie que tout le monde redoute, mais ce n'est pas la seule simulation effectuée lors du stage. Les participants doivent aussi évoluer dans un simulacre d'immeuble en feu. On utilisait autrefois de la vraie fumée, mais les assureurs ont décidé une fois de plus que c'était trop dangereux. Il s'agit de parcourir le plus vite possible un couloir rempli de

fumée synthétique et de trouver son chemin en tâtonnant avec le dos de la main. En effet, en cas d'explosion, lorsque des cloisons ont été soufflées et que les fils électriques sont dénudés, il ne faut jamais promener sa main le long d'un mur. Si la paume touche un fil, la main se referme dessus par réflexe et se cramponne compulsivement jusqu'à ce qu'on meure d'électrocution.

*

Après le dîner, Callum nous a déposés à la gare. Nous avons attendu sur le quai tandis que nos haleines dessinaient dans l'air des panaches de fumée, et le train est arrivé en cliquetant. La soirée était froide et claire ; il faisait aussi jour qu'à Londres à l'heure du déjeuner.

— Tu rentres quand ? a demandé Tom.

— Vendredi.

Les portes de sa voiture se sont ouvertes et refermées dans un soupir pneumatique. Il a posé son sac et m'a prise dans ses bras.

— Il ne va pas quitter sa femme, tu sais. Ça n'arrive jamais.

— Dans le livre, la première femme du héros meurt. Sa voiture dérape sur une plaque de feuilles mortes alors qu'elle est en route pour aller voir son avocat. C'est hyper triste.

Sur la carte, mon hôtel semblait être à une distance raisonnable de la ville, mais c'était compter sans les longues files de voitures et la lenteur accablante avec laquelle elles se traînaient d'une rive à l'autre du fleuve. Caden et moi nous étions une fois de plus disputés pour savoir où nous allions dormir. Les couples, d'où qu'ils viennent, inventent leurs propres coutumes, et celle-ci faisait partie des nôtres. Il proposait généralement un hôtel à l'aéroport qu'il pouvait faire payer par sa compagnie. Je réclamaï quelque chose de mieux, arguant que les hôtels budget donnaient à notre histoire une

tonalité minable. Puis celui ou celle qui tenait la carte de crédit remportait la dispute.

Pour cette fois, c'était moi qui avais gagné, mais c'était maintenant mon tour de me sentir pareille à une compagnie pétrolière qui dilapide son budget en frais de transport. Pendant que mon taxi était coincé dans un embouteillage, le chauffeur s'est plaint du manque de clients. La première question innocente que pose une passagère typique en s'installant sur la banquette arrière (« Les affaires marchent bien, en ce moment ? ») a déclenché chez lui un torrent de plaintes. Non, les affaires ne marchaient pas bien en ce moment. Pas depuis que les prix du pétrole avaient chuté et que les compagnies avaient passé leurs employés en rotations de trois semaines. L'aéroport était vide. Les hommes qui avaient réussi à s'accrocher à leur boulot prenaient le bus. Les hôtels et les bars étaient déserts, les strip-teaseuses en proie au sous-emploi chronique. La plupart d'entre elles passaient leurs soirées à fumer à la porte des clubs, tout en essayant de racoler des clients de passage.

J'ai ajouté ma contribution à ce tableau poignant de la détresse socio-économique.

— *Mon copain* pense qu'il va bientôt passer en trois-trois. *Mon copain* dit que sa boîte a réduit tous les salaires de dix pour cent. *Mon copain* dit qu'ils ne peuvent rien y faire, mais enfin il n'est pas très politisé. *Mon copain* dit que sa plateforme est à moitié vide à cause de tous les postes qu'ils ont supprimés.

— Il est sur quelle plateforme, votre gars ?

— Forties Echo, ai-je menti.

— J'y ai déjà bossé, moi aussi. Je croyais qu'Apache était déjà passé en trois-trois ?

— Euh, oui..., ai-je hésité en faisant semblant de chercher mon porte-monnaie au fond de mon sac à main. Mais c'était seulement pour l'équipage de base. Lui, c'est un contractuel.

— Qu'est-ce qu'il fait, déjà ?

Quand j'ai levé les yeux vers le rétroviseur, j'ai vu qu'il me regardait, les sourcils froncés. Je lui ai adressé un sourire innocent sans découvrir mes dents.

— *Mon copain* est tuyauteur.

Avant son arrivée, j'ai essayé quatre tenues différentes. Avec le bon éclairage, ma robe pupute rose clair (ainsi baptisée parce qu'elle était faite d'un tissu fin, bon marché et très moulant) avait une allure sportive et juvénile. Mais sous les ampoules fluorescentes de la salle de bains, elle était pathétique. Depuis mes trente ans, j'étais aux prises avec des crises épisodiques de confiance en moi, dues principalement au fait que mon visage n'était plus raccord avec le reste de mon corps. La deuxième option après la robe pupute était une minirobe rayée que j'avais volée à ma sœur. Sauf que ma sœur enceinte l'avait récemment récupérée pour la porter à une fête prénatale, et l'avait déformée jusqu'à la rendre méconnaissable. Je l'ai enfilée. Elle pendouillait tristement à la taille. Les rayures blanches étaient d'un gris terne. Je l'ai enlevée et jetée par terre. Ma tenue préférée était une combinaison de crêpe noir avec un col montant et un pantalon coupe carotte. Je la portais généralement avec mes Converse. Comme elle était fraîchement lavée, elle me collait au corps, ce qui compensait le col trop sage et les chaussures plates. La tenue était sexy mais sans me donner l'air d'en faire trop. Seulement, je l'avais déjà portée la dernière fois que j'avais vu Caden, et c'était trop récent pour que le choix de la porter à nouveau puisse passer pour un geste romantique. Il croirait juste que je n'avais rien d'autre à me mettre. J'ai fini par remettre le legging en cuir que j'avais porté toute la journée. Il m'avait coûté cher mais chaque fois que je le mettais, je pouvais constater que son coût était justifié. Même après une journée sur moi, il avait plus d'allure que tous les autres vêtements dans ma valise. J'ai enfilé par-dessus un vieux T-shirt gris chiné qui aurait mieux convenu à une personne vivant dans une poubelle. Ce T-shirt n'était

déjà pas neuf quand je l'avais volé neuf ans auparavant à une colocataire que je n'aimais pas. Les manches étaient déchirées et l'encolure pleine de trous, mais il avait acquis avec l'usure une douceur lustrée qui en faisait le vêtement le plus confortable en ma possession.

Je me suis brossé les cheveux, je les ai attachés en queue-de-cheval et j'ai examiné mon reflet. Plus je vieillissais, moins je pouvais compter sur la manière dont mon image allait se comporter. À mesure que la journée avançait, mon visage passait par une série de fluctuations, si bien que je ne savais jamais trop qui j'allais trouver dans la glace. Comme les héroïnes de Jean Rhys, je divisais les miroirs en deux catégories : ceux où j'étais jolie et ceux où je ne l'étais pas. La première catégorie perdait inexorablement du terrain. J'ai commandé un whisky au service d'étage et j'ai pris un livre. Après avoir relu plusieurs fois le même paragraphe, j'ai posé le livre et j'ai tracé d'une main tremblante le contour de mes lèvres au crayon. J'ai dessiné quelques taches de rousseur supplémentaires sur mon nez. J'ai appliqué sur mes cils une quatrième couche de mascara. Un coup violent a ébranlé la porte. La brosse du mascara a dévié, laissant une traînée violette sur ma paupière. J'ai dit un gros mot et j'ai ouvert la porte.

— Salut, toi.

Il me fallait toujours une minute pour m'y faire : le miracle de son visage à quelques centimètres du mien. Sa beauté invraisemblable. Au commencement, je ne gardais aucun souvenir de lui et je ne voyais en pensant à lui qu'un ovale pixellisé sous une couronne de cheveux sombres. Je ne pouvais pas regarder son profil Instagram car il n'avait pas le droit d'être sur les réseaux sociaux, au cas où il aurait été tenté de contacter d'autres femmes. Même maintenant, mon souvenir de son visage restait incertain. Le Caden de mes pensées était plus grossier, moins subtilement modelé que le vrai, si bien que lorsque je le voyais je passais par un instant de confusion

durant lequel les deux versions jumelles de lui flottaient devant moi avant de fusionner en un clin d'œil. Loin de lui, j'avais tendance à considérer son attrait comme quelque chose de subjectif et de strictement personnel, comme si je l'avais découvert à la manière d'un antiquaire qui sait détecter les lignes originelles d'un meuble sous le vernis rudimentaire. Puis je le revoyais et tout me revenait : il était bien plus beau que je ne voulais l'admettre.

— Tu l'as prise au bar, cette bière ? ai-je demandé. Je t'ai dit de mettre ça sur la chambre.

— Je pourrais jamais faire ça.

Il a posé ses mains sur mes épaules et m'a poussée à reculons.

— J'ai eu le même chauffeur de taxi que toi. Enfin, je crois que c'était le même. Il m'a demandé si je retrouvais ma copine à l'hôtel, et il m'a dit qu'il t'avait déposée tout à l'heure.

J'ai fait la grimace, honteuse de mes bavardages enamorés dans le taxi.

— J'ai un cadeau pour toi, ai-je dit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un livre.

Je lui ai tendu un paquet. L'exemplaire de *Villages* dans un emballage approximatif. Il a posé dessus un regard déçu.

— Je me suis dit que tu pourrais le prendre en mer avec toi. Quoi que...

Mes doigts serraient toujours le paquet. Comme la plupart des aînés, j'avais du mal à partager. Dans la république bananière de ma chambre d'enfant, j'avais pour habitude d'offrir d'une main et de reprendre de l'autre, réquisitionnant jouets et livres dont j'avais fait don quelques minutes auparavant. La fureur de ma sœur était celle des dépossédés. Je ne m'en émouvais guère. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Une fois données à quelqu'un d'autre, mes affaires retrouvaient pour moi un attrait nouveau.

— Peut-être qu'il vaudrait mieux que je le garde pour le moment.

— Pourquoi ?

— Si tu n'es pas un grand lecteur et que tu te mets à ramener des livres chez toi, elle va finir par se poser des questions.

— Qui a dit que j'étais pas un grand lecteur ?

— Toi. Tu m'as dit que tu n'avais pas lu de livre depuis dix-huit mois.

Il a haussé les épaules, comme pour admettre que la rétractation de mon don était méritée. Nous avons bu des bières, allongés sur le lit. Il a parlé de son travail, vidant son sac par automatisme comme le font chaque soir les employés de bureau. Son nouveau chef s'était plaint de sa manière de communiquer, ou plutôt de ne pas le faire. J'ai ressenti de la sympathie pour cet homme. Caden lui-même reconnaissait qu'il n'était pas très doué pour les mots.

— Le cousin de Tom m'a raconté une histoire tout à l'heure, ai-je dit. Sur un homme qui s'est rempli les poches d'outils et qui s'est jeté à la mer.

— Sur le champ de Brent.

— Tu en as entendu parler ?

— Ouais. Comme tout le monde.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il a gonflé les joues comme un plombier devant une chaudière fulminante.

— Qu'est-ce que j'en sais ? Moi, on m'a dit qu'il avait des dettes sur sa carte de crédit.

J'ai pris une gorgée de bière et j'ai pressé mes lèvres contre les siennes. Le liquide a moussé et dégouliné le long de son menton. Il a avalé et s'est écarté de moi pour essuyer pudiquement sa bouche du revers de la main.

— J'adore quand tu fais ça. C'est bizarre ?

— Pas plus bizarre que mon envie de le faire.

- Tu sais qui s’est pointé sur la plateforme l’autre jour ?
- Qui ça ?
- Le gars qui t’avait insultée. Jason.
- Tu aurais dû le pousser dans la mer.
- Il a été évacué. Il a eu une otite.
- Bien fait. J’espère qu’il va devenir sourd.

Ses cheveux étaient plus courts que dans mon souvenir et rasés sur les côtés comme ceux d’un enfant-soldat. Il a soulevé son sweatshirt pour l’enlever, dévoilant un reste de bronzage sur son dos.

- Caden ?
- Hmm ? a-t-il répondu d’une voix étouffée par le coton tendu du sweatshirt.

– Tu sais, quand on a fait l’amour au téléphone l’autre jour ?

- Oui-i ?
- Je me disais qu’on devrait essayer de recréer les mêmes conditions.

– Tu veux que j’aïlle sur le palier et que je te téléphone ?

Il a émergé après une brève lutte avec ses manches. Un épi se dressait à la perpendiculaire de sa tempe.

– Tu es comme la petite fille dans la comptine. *Il était une fillette qui avait une bouclette juste au milieu de son front...*

– *Quand elle était gentille, elle était très, très gentille, et quand elle était méchante, c’était un vrai démon.*

J’ai tendu la main vers lui et j’ai aplati la mèche sur son crâne.

– Je suis sûre que, quand tu es méchant, tu es un vrai démon. Je me trompe ?

Le sexe avec lui n’était pas mauvais. En tout cas, meilleur qu’au début. L’était-il vraiment ? Je n’aurais pas su le dire. J’étais amoureuse de lui, et qu’est-ce que l’amour sinon une suspension momentanée de la faculté de jugement ? Par certains côtés, il était bon au lit. Il était généreux avec la couette.

Il ne prenait presque pas de place. C'était agréable de pouvoir m'endormir avec la tête sur sa poitrine. Son corps s'emboîtait si parfaitement avec le mien qu'il semblait avoir été modelé précisément sur mes mesures. «Fait pour moi», me disais-je dans ces moments de flou, avant de sombrer dans l'obscurité. J'aimais aussi la manière dont il retournait sa main et passait le dos de ses phalanges sur ma peau. Cette technique était trop subtile pour faire partie de son répertoire un peu rude. C'était certainement une femme qui la lui avait apprise.

— Pourquoi tu es si musclé? ai-je soupiré entre deux baisers. Pourquoi tes bras sont si gros?

— Pourquoi tes yeux sont si grands? a-t-il répliqué en passant la langue sur ma clavicule. Pourquoi ta chatte est si serrée? Pourquoi ton cul est si gros?

— Je ne sais pas, ai-je répondu en empoignant une touffe de ses cheveux pour renverser sa tête en arrière et goûter ma sueur sur ses lèvres. Je suis née comme ça, c'est tout.

Que de questions. Nous avons bien entendu d'autres questions plus urgentes à aborder que ses bras, que le pourquoi et le comment de leur circonférence. Mais je n'aimais pas me mêler de ce qui ne me regardait pas. En le faisant, j'aurais mis en péril la première règle de notre petit club de deux membres. Pourtant, plus le temps passait et plus les chances de nous faire surprendre devenaient dangereusement excitantes. Quand il voulait me voir, il prenait pour excuse l'état de la mer. Mais l'hiver était passé, le printemps apportait le dégel, et les brumes estivales n'étaient pas encore tombées sur la ville. Il y avait en lui une part destructrice qui désirait se faire prendre.

— Tu as dit que tu étais où?

— En formation.

— En formation de quoi?

— Accès en espaces confinés.

J'ai exprimé ma désapprobation d'un claquement de langue.

— Elle va pas vérifier, a-t-il répondu. Elle a d'autres soucis en ce moment.

— Quels autres soucis ?

Je ne souhaitais pas qu'elle vérifie, bien entendu, mais j'étais tout de même agacée qu'il écarte cette possibilité. Comme s'il suggérait que j'étais indigne de son attention, qu'elle évoluait sur une orbite supérieure à la mienne, à un rang seigneurial, préoccupée de soucis plus vrais et plus urgents. Et peut-être était-ce le cas. Peut-être le vernis sur ses orteils s'écaillait-il plus vite que prévu. Peut-être le sac cabas en croûte de veau qu'elle avait commandé en ligne était-il une demi-teinte plus foncée que sur la photo.

— Je pars à Vegas voir un combat de boxe. Ça lui plaît pas.

— Tu vas faire comment ?

— Je peux rien y faire. J'ai déjà réservé les billets.

Il a tendu le bras par-dessus moi pour prendre sa bière et m'a demandé : « Qui va gagner, à ton avis ? J'ai regardé la conférence de presse l'autre soir et j'ai pas pu dire. »

J'ai été émue qu'il évoque ses veilles solitaires devant la télévision. Sa femme allait au lit à vingt heures, comme une enfant ou une princesse du Moyen-Âge, et même si je savais que c'était peut-être lui qui l'encourageait à se coucher si tôt, je ne pouvais pas m'empêcher de l'imaginer seul dans la lueur vacillante de l'écran plat, comme un petit garçon dans une salle de cinéma déserte à la projection de l'après-midi. Un couple marié était censé regarder la télévision ensemble. C'est bien pour ça que les gens se marient, non ? Pour avoir quelqu'un avec qui regarder la télévision.

— Je suis tentée de dire Canelo, ai-je répondu.

Caden a reniflé de mépris.

— Ce rouquin, c'est un putain de tricheur.

— Tu es bien placé pour parler.

— Quel round ? Dis-moi et je mets un pari.

Superstition attendrissante: un peu comme s'il me demandait de souffler sur son dé.

— Au neuvième. Par abandon. Embrasse-moi dans le cou.

Il m'a embrassée dans le cou. Ses doigts ont effleuré mes tétons.

— Les Mexicains, c'est tous des tricheurs, a-t-il dit. Tu vois Margarito ? Il a trafiqué ses gants.

— Oui, mais il s'est fait massacrer au match retour. Les tricheurs finissent toujours par se faire prendre.

Dans la pénombre, j'arrivais tout juste à distinguer les tatouages sur son bras. C'était une manche complexe, coûteuse, pleine de détails insignifiants. Elle descendait sur sa main droite comme un gantelet. Les noms de sa femme et de ses filles étaient inscrits en cursives délicates sur son biceps. Au-dessous étaient représentés les instruments de sa ruine: un verre à martini rempli d'un liquide vert, des dés éparpillés, un fer à cheval. J'ai caressé du doigt les contours du verre.

— Il te faudrait une fille. Dans le verre, je veux dire.

— C'est une peinture que j'ai achetée il y a quelque temps, et il y avait une fille dans le verre. Je voulais me la faire tatouer juste ici. Mais elle aurait pété les plombs.

— Pourquoi ?

— La fille du tableau a les cheveux blonds. Et elle, elle est rousse.

— Elle aurait été jalouse d'un dessin ?

— J'ai préféré pas tenter le diable.

Sa femme est apparue au pied du lit. Je la voyais aussi clairement que je parvenais à voir certains personnages de roman. Ses cheveux, du même rouge anémique que la sauce au piments, étaient tirés en un chignon tellement serré qu'il semblait douloureux.

— La nuit de notre lune de miel, elle m'a demandé de venir me coucher avec elle. Je voulais rester au bar et boire encore un coup. Quand je suis arrivé dans la chambre, elle avait fait

ma valise et déchiré mon manteau en morceaux. Elle avait posé les morceaux de mon manteau par-dessus la valise fermée.

– On dirait Ava Gardner.

– Comment ça ?

– Quand elle se mettait en colère, il lui fallait des semaines pour retrouver son calme.

Je commençais à associer sa présence avec le manque de sommeil, le froid artificiel des chambres d'hôtel et les matelas rigides, ainsi qu'avec l'habitude de coller ensemble deux lits simples, de tendre un drap-housse par-dessus et d'appeler cela un lit double. Un écart subtil persistait toujours entre les deux. Je me retrouvais coincée dans la rainure en essayant d'arriver jusqu'à lui, et je roulais dans la déclivité laissée par son corps en quittant le lit.

J'ai touché le verre à nouveau. Sa peau avait une texture différente à l'endroit du tatouage. L'encre formait une ligne granuleuse, comme le rebord d'un verre de margarita trempé dans du sel. J'ai poursuivi :

– Il y a des gens qui sont comme un puits sans fond. Tu peux leur donner encore et encore, ils n'en auront jamais assez. Il te faut une pin-up dans ce verre. C'est comme une icône où il manquerait la Sainte Vierge.

– J'aimerais bien me débarrasser de toute la manche, mais elle est trop avancée maintenant.

Il a soupiré et changé de position dans le lit. Dans le noir, je l'ai senti qui frottait son bras.

– Des fois, j'aimerais bien pouvoir repartir de zéro. Tout recommencer depuis le début.

*

Quand je me suis réveillée, il était assis au bord du lit. Ses cheveux étaient humides. Il avait une serviette enroulée autour de la taille.

— Quelle heure est-il ?

Il a baissé une lame du store du bout de son doigt. À l'extérieur, le ciel était blanc. Les gens vaquaient innocemment à leurs affaires de la journée.

— Neuf heures à peu près. À vue de nez.

Je me suis assise et j'ai passé un bras autour de son cou. J'ai posé mes lèvres contre son épaule.

— Tu vas me manquer, a-t-il dit.

— *Caden disait des mensonges si affreux...*

— Je te mens pas.

— *Que les gens stupéfaits ouvraient tous de grands yeux...*

— À toi, jamais.

— *Sa femme qui depuis sa tendre enfance tenait la vérité en un respect immense...*

— Je te mens pas, là.

Nous nous sommes allongés, sa tête posée sur mon ventre. J'ai passé la paume de ma main sur ses cheveux. J'avais peut-être déjà aimé avant, mais cette fois c'était différent. Cet instinct de m'accrocher à lui, de restreindre ses mouvements entre mes bras. « Dis-moi que tu m'aimes », réclamais-je dans ma tête. « Dis-le en premier, et je te dirai que je t'aime aussi. »

— Il faut que je te demande quelque chose, a-t-il dit.

Mon estomac a fait un bond agréable. Seules les questions importantes nécessitent un préambule.

— Vas-y.

Il a examiné le couvre-lit. Il cherchait le mot juste. Il était tellement mignon. Tellement doux et sensible. Attentif aux moindres fluctuations de mon humeur, il avait senti qu'il me fallait du concret, et tout de suite. « Demande-moi si je t'aime », ai-je supplié en silence. « Demande-moi, et je te dirai oui. »

— Tu sais, quand je vais aller à Vegas ? Tu crois que je vais être le seul Blanc à la soirée de Jay-Z ?

J'ai basculé à plat ventre et enfoncé mon visage dans l'oreiller.

— Quoi ? Pourquoi tu rigoles ?

Je me suis retournée et j'ai écarté mes cheveux de mon visage.

– Tu es tellement raciste.

– Pas du tout. Pas du tout ! C'est juste que je veux pas être le seul. Je vais être comme un point blanc sur un domino.

J'ai pressé les paumes de mes mains contre mes yeux.

– Même les images que tu utilises pour me dire que tu n'es pas raciste sont racistes.

Il m'a regardée, guère ébranlé mais intéressé.

– Pourquoi ?

– C'est comme si tu voyais les Noirs comme une espèce de grande masse indistincte...

– Je suis sûr que je connais plus de Noirs que toi. Tu sais qu'à Stockton il y a plus de demandeurs d'asile que n'importe où dans le pays ? Ils les balancent chez nous parce que les loyers sont pas chers.

L'espace d'un instant, son sourire est tombé et les parenthèses autour de sa bouche sont réapparues.

– Et après ça, on nous traite de racistes.

*

Quand nous sommes descendus, son téléphone a sonné. Il s'est éloigné pour décrocher.

Présument que c'était sa femme, je suis restée à l'écart. Quand je suis montée dans le taxi, j'ai compris qu'il parlait à son back-to-back. Les postes de travail sur les plateformes offshore sont divisés entre deux personnes : le back-to-back prend le relais quand on rentre chez soi, et repart chez lui quand on revient sur la plateforme. Il est comme un double qu'on ne croise presque jamais en théorie, mais avec lequel il faut rester en contact étroit. Ils ont parlé ensemble d'une fuite qui était apparue la nuit précédente. La faute allait être rejetée sur l'un d'entre eux ou sur les deux. Leur plateforme était vieillissante. Elle perdait des pièces, qui se cassaient ou se

décrochaient avec une régularité alarmante. Il a pris ma main pendant qu'il parlait, comme une excuse silencieuse. J'ai regardé défiler les affleurements rocheux et les plaques de végétation trempées de pluie. Il a raccroché en arrivant en périphérie de Dyce, où nous sommes restés bloqués dans un embouteillage monstre. Comment les gens faisaient-ils pour survivre dans un endroit d'une morosité si accablante ? Tout était gris. La mer, le ciel, les maisons, les murs de pierre sèche qui découpaient les prés en pente où paissaient des vaches.

— Tes pupilles sont comme des têtes d'épingles, ai-je remarqué. Tu as pris de l'héro ?

— Quelque chose dans le genre, a-t-il murmuré en pressant ma main contre ses lèvres.

C'était le jour de rotation des équipages. L'aéroport était envahi d'hommes en survêtement gris.

Il a fait la queue pour récupérer sa carte d'embarquement et je suis restée près de la sortie à regarder les hommes rejoindre la file. Ils avaient l'air de partir pour une quête, comme des jeunes gars de la campagne qui s'en vont à la rencontre de leur bonne fortune, leur sac de sport jeté sur l'épaule comme un baluchon. Dans les années quatre-vingt, on les appelait les enfants de Thatcher. Mais en réalité ils étaient plutôt des orphelins placés sous sa tutelle. Des hommes nés dans des quartiers méprisés, des villes du Nord désertées. Des terres de déclin organisé et d'industrie agonisante. Teesside, Wearside, Tyneside, Durham. Doncaster, Oldham, Hartlepool, Hull. À l'entrée de l'héliport, des délégués syndicaux tentaient de convaincre les passants de les rejoindre ; sauf que dans l'offshore, personne ne faisait confiance aux syndicats. Même si détester Thatcher et tout ce qu'elle représente faisait partie du catéchisme du Nord-Est, l'esprit d'aventure qui conduisait ces hommes à implanter leur vie professionnelle en pleine mer n'était pas dépourvu de similarités avec l'idéologie flibustière du thatchérisme.

Nous avons passé le contrôle des passeports. Quatre hommes se sont arrêtés en face de nous. Caden les a salués sans embarras. Je suis restée à l'écart, comme une épouse délaissée.

– C'était comment, Flamingo Land ? a demandé un homme.

– C'était nul, a répondu Caden sans broncher. J'étais trop petit pour monter dans les manèges.

Je me suis retournée pour regarder l'homme qui venait de parler. Il m'a regardée aussi. Ses yeux disaient qu'il connaissait tous mes secrets et les trouvait insignifiants.

– C'est qui, elle ? Ta fille aînée ?

Les autres ont éclaté de rire.

– Ça lui a pas plu, hein ? a dit un autre.

Nous sommes partis à l'écart des hommes. Je sentais leur force malveillante dans mon dos. J'ai regretté de ne pas l'avoir laissé partir seul.

– Ils sont malpolis.

Il a jeté un regard par-dessus mon épaule.

– Je te l'avais dit. En mer, les règles sont pas les mêmes.

– Ils savent beaucoup de choses sur toi. Ils ont l'air d'aimer les ragots.

– Oui, ils aiment les ragots. Mais ça ira pas plus loin que la plateforme.

– Ils vont aller raconter partout que tu es un *gallis*.

Mon langage était poreux : des mots d'argot du sud de Londres s'y étaient infiltrés. Où avais-je pioché le mot *gallis* ? Une bribe de tirade prononcée par un MC dans un vieux set de musique garage m'est revenue à l'esprit : « Spéciale dédicace à tous les *gallis*, les lascars qui ont plusieurs meufs à la fois. » Il s'agissait littéralement d'une déformation de *girl-ist* : un spécialiste des demoiselles. Un homme initié aux arts obscurs de la polygamie. Un expert ès sciences de la chatte.

– Et si ça arrive aux oreilles de ta femme ?

J'ai scruté son visage à la recherche d'une trace d'inquiétude. Comment aurais-je vécu la situation si nos rôles avaient été inversés ? J'aurais sans aucun doute enclenché à plein régime ma procédure de gestion de crise. J'aurais devancé toute rumeur en échafaudant ma propre version à partir de faits réels. Un coup de fil désinvolté à mon mari juste après le contrôle des passeports, juste pour lui dire l'air de rien que j'avais bien dormi, que j'étais à l'aéroport et que – oh, tu ne devineras jamais – aux arrivées, j'étais tombé sur une connaissance, et qu'il se trouvait par le plus grand des hasards être dans le même avion que moi.

– Il faut que j'y aille, ai-je dit. Ça porte malheur de regarder quelqu'un partir.

– Tu vas me manquer, beauté.

Il a remonté le col de mon manteau, mais cela ne m'a été d'aucun réconfort. Le désespoir avait déjà commencé à planter ses racines en moi. C'était ça notre vie, notre habitat naturel : les halls d'aéroport, les chambres d'hôtel. Des zones de transit et d'attente, où la liturgie de la vie réelle restait en suspens.

– Qu'est-ce que tu peux être menteur. Tu es pire qu'Owen dans *Villages*.

Sa main est remontée jusqu'à entrer en contact avec la peau au-dessus de mon col. Il m'a attirée vers lui. Assez près pour que je puisse compter chaque cil noir, chaque tache de rousseur délavée sur sa joue.

– Véridique, a-t-il dit.

C'est pas pire que la prison. Les gars qui te disent que c'est pareil, c'est qu'ils ont jamais été en prison. Moi, j'ai fait trois mois à Colchester. J'étais dans la Marine mais je me suis fait virer. Je me suis retrouvé dans une engueulade avec mon commandant. Je l'ai mis K-O, je lui ai pétié la mâchoire. J'en étais déjà à mon troisième passage en cour martiale. J'ai un problème avec l'autorité. Si j'avais un rapport difficile avec mon père ? Non. Euh, attends. Si ! Un peu. Ma mère et mon père se sont séparés quand j'avais dix ans. Je lui ai pas parlé pendant sept ans.

Tiffany

— Elles sont toujours là ? ai-je demandé.

L'agent immobilier a tourné vers moi un regard ingénu.

— Oh, non. Tout ça, c'était il y a longtemps. Le quartier est très tendance, maintenant.

Tendance ! Comme si n'importe quel quartier d'Aberdeen pouvait se targuer d'être à la mode.

— Mon ami m'a dit que c'était le quartier rouge.

— Les informations de votre ami sont périmées. Ici, la seule chose qui vous empêchera de dormir la nuit, ce sont les mouettes.

J'étais déjà décidée à prendre l'appartement, convaincue de manière irrationnelle par la sympathie que m'inspirait cet homme. Il avait la cinquantaine, les yeux bleus, une barbe bien taillée et le physique avantageux d'un présentateur de jeux télévisés sur le retour. Il m'a promenée à travers la ville dans sa BMW couleur saphir et m'a parlé d'une série de romans policiers qu'il aimait. Les avais-je lus ? Non, ai-je répondu. Oh, vous devez absolument les lire, a-t-il dit. Ils sont excellents. Je vais le faire, lui ai-je promis avec enthousiasme. J'en fais ma toute première priorité dès que je serai rentrée chez moi.

— Non, vraiment, a-t-il dit en s'approchant de la fenêtre. Ce quartier, c'est ce qu'il vous faut. C'est très animé.

Je l'ai suivi. L'appartement donnait à l'arrière sur un parking et à l'avant sur un petit magasin de matériaux de construction. Juste au coin de la rue, cachée et pourtant immanquable: la mer. Sa présence saline se faisait toujours sentir, même quand on ne la voyait pas. Un goéland de la taille d'un petit chien s'est posé sur le rebord de la fenêtre. Ses yeux froids étaient d'un jaune caustique, la couleur du danger.

– Dommage qu'on ne voie pas la mer d'ici, ai-je dit.

– Ah. Une vue mer. Mais pour avoir ça, il faut compter trois cents de plus par mois.

Il a souri, exalté par la perspective d'une telle économie. Aberdeen mêlait l'avarice de la Louisiane à la sobriété protestante. La ville était riche – une enclave de plein-emploi et de faible criminalité, épargnée par les pires excès de la récession –, mais sa fortune était pour l'essentiel invisible. Personne ne savait où étaient partis les milliards de l'or noir mais une chose était sûre: ils n'avaient pas ruisselé dans les infrastructures. Le centre était gris et fonctionnel, les routes embouteillées à toute heure de la journée. La mer entraînait tout droit dans la ville et gisait là, délaissée. Des navires de ravitaillement jaunes attendaient en rang le long de la digue. Au-delà, il n'y avait plus rien que les eaux vides et le ciel du Nord aux subtiles zébrures. Et la Norvège. Tout le monde retenait son souffle en parlant du secteur norvégien. Un fonds souverain. Un rêve de pétro-État. Ce n'était pas tant le principe de la nationalisation qui plaisait aux gens, ni les pratiques industrielles plus évoluées qu'elle rendait possibles, ni même la générosité des services publics. C'était juste l'accumulation pour l'accumulation. Tout ce bel argent qui s'amassait. Une casserole de capital qui gonflait voluptueusement, comme le riz dans du lait.

On comparait souvent la Norvège à un dealer qui prend soin de ne pas consommer son propre produit. Le pays exportait des quantités énormes de brut, mais se reposait pour son propre fonctionnement sur l'énergie verte. De leur côté de la

mer, on appelait ça l'*oljeeventyr* – le conte de fées pétrolier – et le mot était bien choisi. Un million de couronnes à la banque pour chaque citoyen, des plateformes qui ressemblaient à des hôtels, des champs pétroliers qui portaient des noms comme Troll, Valhall ou Frigg.

Comme toujours dans les contes de fées, il y avait évidemment un tribut à payer en échange de cette bonne fortune. Le pétrole avait rendu les Norvégiens apathiques et gâtés. Ils s'offraient des week-ends de trois jours et contractaient des dettes. Ils s'échappaient du bureau à quatre heures et faisaient venir des Suédois pour travailler dans leurs bars. Un nouveau verbe, *à nave* («naver»), avait même été inventé à partir du nom de la NAV, le système social norvégien, pour désigner l'art de vivre des allocations. Leur gouvernement leur avait payé le luxe de devenir paresseux. La plainte de la Norvège se terminait toujours par ces mots : «Ils ont démarré ce fonds pétrolier dans les années quatre-vingt-dix, et ils commencent tout juste à piocher dedans maintenant.» Difficile de ne pas comparer cette situation avec l'histoire de notre mer du Nord à nous, une triste fable de gaspillage à la mode thatchérienne. Nous n'avions rien mis de côté du fruit de cette aubaine. Nous avions tout dépensé aussitôt gagné. Dépensé dans quoi ? Personne ne le savait vraiment. Cinquante ans après le forage du premier puits, il n'en restait plus une trace. Et après cela, on disait que les socialistes ne savaient pas gérer l'argent.

– Ça m'est égal de ne pas avoir de vue mer, ai-je dit. C'est combien ?

– Huit cents.

J'ai passé le doigt sur le rebord de la fenêtre. La peinture était recouverte d'une fine couche de poussière. Les gens vidaient les lieux : le résultat direct de la récession. Il aurait fallu que j'essaie de négocier un meilleur prix – six mois de loyer allaient avoir raison de la majorité de mes économies – mais je n'étais pas douée pour ce genre de conversations. Tout comme la

reine, j'entretenais avec l'argent un rapport détaché. Du temps où je vivais avec Adam, ces questions lui incombaient parce qu'elles l'intéressaient davantage. Le jour où j'étais allée déménager mes affaires de son appartement, il avait jeté dans ma direction des photos de la maison qu'il venait d'acheter. «Elle aurait pu être à toi», avait-il dit d'un ton grandiloquent, comme s'il me présentait l'acte de propriété du manoir de Pemberley plutôt que celui d'un pavillon banal à Catford.

— Tout ce que je possède aurait pu être à toi, avait-il ajouté.

— Et tu ne trouves pas que ça en dit long, que je préfère quand même te quitter? avais-je répondu en emballant mon seul bon manteau dans du papier de soie.

Je me suis retournée vers l'agent immobilier.

— Je le prends.

Il m'a regardée, rayonnant. J'avais donné la bonne réponse.

— Je savais que vous alliez dire ça.

Il m'a tendu des papiers et il est resté penché par-dessus mon épaule pendant que je les signalais. Il me rappelait mon ami Ali Andrews qui, je l'imaginai, conserverait en vieillissant la même minceur, le même visage finement sculpté. L'agent avait en commun avec Ali l'habitude légèrement déconcertante de sautiller sur ses orteils pour appuyer son propos. Ali était le premier travailleur offshore que j'avais rencontré. Il était aussi à l'origine de ma conviction (peut-être erronée) que, comme les pompiers, tous les hommes qui travaillaient sur les plateformes étaient sexy, y compris quand ils n'étaient pas beaux. Cette ressemblance était un signe. Je le savais.

J'étais plus ouverte que jamais aux signes et aux présages.

Dans ma douche le matin, j'écrivais dans la condensation sur la vitre les initiales de Caden suivies des miennes. CD. TL. Puis j'entourais les lettres d'un cercle pour les lier ensemble.

Je parfumais mes cheveux à l'ambre et à la tubéreuse. J'attendais exactement quatre minutes avant de répondre à ses SMS.

Quand je dormais, je portais mon T-shirt à l'envers pour me porter chance (j'entretenais aussi d'autres superstitions : si une personne vous apparaît en rêve, c'est qu'elle a pensé à vous en s'endormant ; si un homme parle vite mais bas, cela veut dire qu'il sait garder les secrets).

Tous les jours, je passais en revue avec Caden la procédure à suivre en cas d'alerte. Efface tes SMS chaque fois que nous nous écrivons. Laisse ton téléphone bien en vue. Pas de vêtements neufs pour partir en mer, pas d'exploits à la salle de sport avant de t'en aller. Et si elle finit par tout découvrir, s'il te plaît, ne lui dis pas que « c'était juste sexuel ». Mais ne lui dis pas non plus que j'étais spéciale. Elle va te demander si je suis plus jolie qu'elle, si je suis plus jeune, si je te laisse me faire les choses qu'elle ne veut pas que tu lui fasses (ce sont des questions pièges auxquelles il n'y a pas de bonne réponse). Elle voudra savoir quel goût a ma chatte, si j'avale, si tu m'encules. Ne t'étonne pas si elle veut faire l'amour quand tu lui auras raconté tout ça, ou si elle te fait l'amour plus intensément, plus désespérément que jamais. Ne pense pas pour autant que tu es tiré d'affaire.

Caden n'avait pas l'air de s'en faire pour sa femme. Ou alors c'était qu'il ne parvenait pas à imaginer qu'il pourrait se faire prendre. C'est pourquoi je l'avais, pour ma part, ajoutée à la liste de mes plus grandes peurs. J'avais l'impression que si je m'angoissais pour deux, elle ne découvrirait peut-être jamais rien.

Quand j'ai donné mon préavis à mon travail, ma rédactrice en chef m'a dit que j'allais lui manquer. Puis elle a entamé une longue discussion par-dessus ma tête avec une autre rédactrice en chef sur le peu de chances qu'ils avaient de recruter quelqu'un pour me remplacer, compte tenu de mon tarif journalier que seul un singe aurait pu accepter. Jusqu'à ce moment, j'avais cru que je risquais de regretter ma décision de démissionner. À partir de ce jour, j'ai cessé de m'en faire.

Pour mon dernier jour de travail, une des directrices m'a invitée à déjeuner. J'ai attendu dans l'entrée de son bureau pendant qu'elle terminait un coup de téléphone. Il y avait un poster encadré au mur derrière elle qui disait: *À la fin, tout ira bien. Si ça ne va pas bien, c'est que ce n'est pas la fin.*

Nous sommes descendues déjeuner dans un restaurant de tapas sur le Strand. L'intérieur était comme une cave sombre et fraîche. J'ai picoré de la morcilla et de la morue pendant qu'elle me questionnait avec insistance sur mes projets.

— Tu devrais écrire un polar. C'est ça qui se vend, en ce moment: les polars écrits par des femmes jeunes. Quel âge as-tu ?

— Trente-trois ans.

— Et il n'y a aucune chance que tu te rabiboches avec ton ex ?

J'ai secoué la tête. Je ne voulais pas parler de mon ancien copain. Je voulais parler du nouveau, même si le décorum m'en empêchait.

Elle m'a considérée, la tête penchée sur le côté.

— Il arrive un moment où tu dois absolument revoir tes attentes à la baisse. Je connais plusieurs filles qui ont fini mariées à des hommes qu'elles avaient rejetés quand elles avaient la vingtaine. Des hommes bien, solides, sur qui on peut compter. Ce qu'il te faut, avant tout, c'est un homme qui puisse être aussi un ami.

J'ai regardé par-dessus son épaule les embouteillages de midi qui se traînaient en files convergentes vers Trafalgar Square. J'avais imaginé que les choses se passeraient autrement. J'avais admiré cette femme pendant des années. J'avais voulu me retrouver seule avec elle, parce que je croyais qu'elle aurait des pensées édifiantes à partager avec moi.

— Je dois dire, a-t-elle poursuivi, que je te trouve très courageuse. C'est tellement dur, à ton âge, de rencontrer quelqu'un. Les hommes croient toujours qu'on ne pense qu'à tomber

enceinte. La bonne nouvelle, c'est qu'à la quarantaine tout devient plus facile parce qu'ils croient tous que tu as passé l'âge.

J'ai avalé une grande gorgée de sangria.

— Il faut voir le bon côté, ai-je répondu.

Au bureau, ils m'ont offert une bouteille de champagne et une parodie de couverture du magazine, comme le voulait la tradition. Ma tête montée sur un corps de mannequin, entourée de gros titres subtilement allusifs. Il m'a semblé reconnaître le style sarcastique de Tom derrière quelques-uns d'entre eux, comme : *HOT SHORE: PRÊTE POUR UN FORAGE EN HAUTE MER ?* Ma rédactrice en chef, les larmes aux yeux, a prononcé un bref discours solennel qui donnait l'impression qu'elle ne m'avait jamais rencontrée de sa vie, et les gens rassemblés autour de mon bureau ont tous applaudi.

J'ai serré contre ma poitrine mon bouquet d'adieu et j'ai incliné la tête avec le sourire plein de dignité d'une prima donna après son quinzième lever de rideau.

En revenant chez ma mère, j'y ai trouvé ma sœur qui était déjà installée. Boo Boo, son chat ragdoll, était aussi dans les lieux. Affligé d'un pedigree trop pur, l'animal était trop bête pour sortir de la maison. Ses grosses pattes blanches reposaient sur des pieds tout fins qui lui donnaient l'air de porter un pantalon de gaucho rentré dans des bottes bleues. Son principal atout résidait dans le fait que, quand on le soulevait, il devenait tout mou comme après une piqûre de morphine, même s'il n'était pas spécialement docile. Il avait peur de tout et détalait au moindre bruit, trotinant d'un pas précipité sur ses pattes courtes. Je soupçonnais qu'il s'agissait de la première phase d'un plan de plus long terme visant à abandonner Boo Boo à notre mère, soupçon qui s'est confirmé lorsque ma sœur m'a annoncé qu'il resterait là jusqu'au mois d'août. «Ma mère a dit qu'elle le garderait, a-t-elle dit, juste le temps qu'on finisse les travaux dans la cuisine.»

Dans nos conversations, ma sœur et moi avions l'habitude de dire «ma mère» plutôt que «Maman» pour désigner notre

mère, ce qui nous donnait à toutes deux un air possessif et portait à croire que nous n'étions pas de la même famille. Je ne comprenais pas tout à fait pourquoi elle était là, et cela ne m'intéressait pas spécialement car sa présence justifiait la mienne et atténuait mon impression d'être la vieille fille de la famille. Mais ma sœur, elle, s'intéressait aux raisons de ma présence. En plus des autres symptômes plus évidents de son état, j'avais remarqué chez elle une tendance inédite à la curiosité. Ce comportement s'expliquait probablement par des facteurs d'ordre évolutionnaire (les instincts exacerbés chez la femme enceinte, le désir d'exercer un contrôle sur son environnement) mais, dans le cadre rassurant de la maison de notre mère, il se manifestait sous la forme d'un intérêt exagéré pour mes moindres faits et gestes.

Entre deux séances passées à comparer des échantillons de peinture couleur de neige boueuse en répétant des noms de nuances comme «Haleine d'éléphant» ou «Dos de souris» suffisamment de fois pour que ces mots semblent perdre toute signification, elle m'interrogeait et réagissait à mes réponses par des grimaces. Elle aimait regarder mon écran de téléphone par-dessus mon épaule, ou faire irruption dans la chambre d'amis sans frapper. Au dîner, si j'acceptais un second verre de vin, elle lançait en levant un sourcil: «Alors, on se fait plaisir?»

— Qui est Caden? a-t-elle demandé un soir. Ça n'existe pas, comme nom.

— Depuis quand es-tu si curieuse? ai-je répondu en fourrant mon téléphone dans ma poche. Je croyais que les femmes enceintes étaient entièrement absorbées par leur état.

— On y va? a appelé mon père depuis son lit.

Il vivait dans un Ehpad à quelques kilomètres de chez notre mère et était alité depuis plusieurs années. Ma sœur a tripoté le boîtier fixé au cadre du lit. Il suffisait de presser un bouton pour relever l'angle de son matelas à la tête et aux pieds, mouvement qui me rappelait toujours les Chevy Impala qui

rebondissaient sur leurs pneus dans les vieux clips de rap. Mon père est monté, descendu, remonté et redescendu. Elle l'a laissé à un angle obtus qui semblait inconfortable mais lui permettait de voir la télévision, bloquée sur un vieil épisode de *The Great British Bake Off*. La télécommande disparaissait souvent, et les infirmières avaient pris l'habitude de la cacher dans la poche de sa robe de chambre. Elles disaient que c'était parce que les autres pensionnaires encore mobiles s'aventuraient parfois dans sa chambre pour lui voler des affaires.

— Je n'aime pas Paul Hollywood, ai-je dit. Il a la tête du mec qui te fait faire des choses répugnantes au lit.

— Ça, je ne pourrais pas te dire, a répondu ma sœur, les lèvres pincées.

La veille, lors d'une de ses apparitions surprise dans ma chambre, elle m'avait trouvée en train d'ouvrir un colis de chez Myla. Mes achats – bleu ciel, diaphanes, avec des découpes aux endroits stratégiques – n'étaient pas tant des sous-vêtements que de la lingerie, faite pour être ôtée aussitôt enfilée.

— On y va ? a suggéré mon père.

Une femme est apparue et a secoué la barrière de sécurité. Ce devait être une nouvelle car elle avait encore les yeux brillants, les joues rebondies et l'air en bonne santé. Après quelques semaines, les résidents se ressemblaient tous. Leur peau se couvrait d'un voile grisâtre, leurs yeux ternissaient et ils se mettaient à traîner des pieds comme des somnambules. La plupart des créatures de fiction ont été inventées à partir de maladies réelles. Les vampires devaient souffrir de porphyrie, et les loups-garous de la rage. Mais les zombies, eux, avaient dû être inspirés par les pensionnaires des maisons de retraite, me disais-je en les voyant passer à pas lents devant la chambre avec de faibles grognements, s'arrêtant parfois pour secouer la barrière. Une pancarte plastifiée, accrochée à la porte incendie du parking, recommandait de vérifier que les visiteurs n'étaient

pas des résidents avant de les laisser sortir, mais il suffisait de leur jeter un seul regard pour en être assuré.

— Coucou ! s'est exclamée la femme en croisant mon regard. Ça fait des siècles que je ne t'ai pas vue.

Ma sœur a eu un sourire crispé.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais une copine ici.

De toute évidence, la femme m'avait confondue avec quelqu'un d'autre, une personne de son passé, mais j'ai tout de même ressenti un tiraillement coupable. Je n'allais pas voir mon père aussi souvent que j'aurais dû. Quand j'y allais, j'essayais de choisir le moment de manière que ma sœur y soit aussi. Du temps où il avait encore des préférences, elle était sa fille préférée donc il me semblait normal que ce soit elle qui prenne en charge le gros du travail. Il était difficile d'avoir une conversation avec lui car il n'arrivait plus à penser clairement ni à parler distinctement. Sa personnalité avait été éviée puis remplacée par un assortiment de symptômes et par quelques impératifs vaguement mémorisés. Quand il était plus jeune, il aimait les activités de plein air et nous traînait toujours dans des coins déserts en pleine nature pour pique-niquer et randonner, avec pour seul but apparent de nous rappeler à quel point nous étions tranquilles dans notre chambre. Pendant un temps, il avait eu l'intention de nous faire déménager dans les Highlands, mais notre mère l'en avait dissuadé. À cette époque, il passait son temps debout près de la porte, hérissé d'exaspération, à nous attendre tandis que nous cherchions nos chaussures, nos élastiques à cheveux, nos imperméables et nos gants. Désormais, sa maladie l'avait relégué à perpétuité dans un hall d'entrée où il était condamné à attendre (manteau sur le dos, trépignant d'impatience) que sa famille de traînardes daigne se mettre en route.

Nous avons eu trois pères différents. L'invalidé, l'homme laconique que je considérais comme notre « vrai » père, et enfin l'homme des récits de notre mère, qui était celui que

j'aimais le moins des trois. Le troisième était un personnage d'une mièvrerie imperturbable, toujours prêt à braver les tempêtes de neige, les émeutes urbaines ou les feux de forêt pour apporter à notre mère une tasse de bouillon, une bague acrostiche en or rose ou une lettre d'amour de quatre pages. Elle aimait ressortir ces histoires de son chapeau chaque fois qu'un de mes compagnons s'avérait défaillant ou coupable d'un acte de haut égoïsme. Je ne savais pas bien si son but était de me rendre jalouse ou de m'inciter à revoir mes critères à la hausse, mais dans tous les cas c'était peine perdue.

Je ne voulais pas d'un homme qui prendrait le train jusqu'à Wrexham et repartirait seul chez lui, juste parce qu'il me considérerait trop précieuse pour rester assise seule dans un wagon. D'ailleurs, je ne croyais pas à cette version de mon père. Elle n'avait rien à voir avec l'homme taciturne et insatisfait que je connaissais, dont les humeurs noires étaient si fréquentes que je pouvais deviner au son de sa clé dans la serrure comment s'était passée sa journée. À l'adolescence, j'avais espéré qu'il nous quitterait. J'imaginai que notre famille, une fois débarrassée de son mauvais caractère, deviendrait une cellule harmonieuse de trois femmes. Maintenant qu'il l'avait fait, nous vivions pour l'essentiel en harmonie, même si sa manière de prendre congé avait apporté son lot de complications.

Notre mère s'était remise à amasser compulsivement des objets : stylos usagés, tickets de caisse, ramequins en plastique, bouteilles de shampoing vides. Sa cuisine remplie de fruits pourrissants et de vieux restes de nourriture ressemblait à une nature morte de Vanité. Ces mises en scène avaient d'ailleurs un côté édifiant qui n'était pas sans évoquer les sermons calvinistes. Pour ma mère, c'était un péché de jeter une bouteille de shampoing avant d'en avoir rincé le fond à l'eau tiède, ou bien de mettre un ticket de caisse à la poubelle sans avoir préalablement noté la transaction dans un cahier quadrillé portant

le titre « Comptes ». Ma sœur disait qu'il s'agissait d'une réaction au traumatisme de la maladie de mon père. Mais je pensais au contraire que c'était le fait de se retrouver seule qui lui avait permis de donner libre cours à sa passion véritable. Mon père avait été un homme ordonné, qui avait plaisir à dépenser de l'argent.

Parfois, je m'inquiétais de la voir glisser en même temps que lui dans cet état de flou. Ses symptômes n'avaient rien de spectaculaire ni de dramatique – un moindre mal, comparé à la grande déraison de mon père – mais ils suffisaient à m'alarmer. Confondre la télévision avec la réalité avait été autrefois une spécialité de mon père. Mais ma mère à son tour m'avait suggéré un soir que je devrais sortir avec le présentateur Robert Peston. « Elle ne connaît pas Robert Peston, avait réagi ma sœur. Comment veux-tu qu'elle sorte avec lui ? » Ma mère avait répondu qu'il avait perdu sa femme et que son cœur était à prendre : elle l'avait entendu sur Radio 4. Apparemment, il n'aimait pas Tinder et il voulait rencontrer sa prochaine femme de manière naturelle.

J'avais assisté à cet échange en silence. Depuis le cambriolage, ma vie était devenue une sorte de spectacle, une performance que ma famille se sentait obligée de regarder et de commenter.

– On y va ? a demandé mon père.

Nous avons pris cela comme un signal que c'était l'heure de partir. J'ai embrassé mon père et je lui ai dit que je parlais pour six mois. Je ne savais pas bien pourquoi je donnais une telle information à un homme pour qui le temps n'avait plus aucun sens. Il m'a regardée, la mâchoire pendante, ses yeux noirs communiquant leur propre message. Il était absent, lui aussi, et il ne reviendrait pas avant un bout de temps.

– Attendez, a-t-il dit. Je pars avec vous.

*

En arrivant à Aberdeen, j'ai fait les magasins pendant deux jours. Deux couettes d'hiver, huit coussins, des draps bleu clair aux motifs discrets. Des cintres en feutre du même bleu incertain. Un plaid de laine légère et un coussin imprimé d'une tête de chien, faute de vrai chien. Des tasses et des assiettes blanches. Des roses rouges au parfum entêtant. Des mugs colorés en forme d'oiseaux ventrus. J'ai choisi de la vaisselle bon marché pour pouvoir dépenser plus sur les serviettes. De l'huile pour le bain à la rose de Damas. Un gommage au sucre. J'ai acheté du fromage, du pâté, de la bière, du vin, de la salade en sachet et du pain complet. Je suis allée chez Morrisons sur King Street chercher un couteau et une planche à découper, et j'ai soudain pris conscience de la perception que les autres clients devaient avoir de moi. Une trentenaire blafarde, qui passe son samedi soir toute seule à acheter des ustensiles de cuisine à un prix assez bas pour faire honte à des étudiants. Une femme battue. Une demandeuse d'asile. Une témoin de crime violent, relogée par les services secrets à une nouvelle adresse désignée par un algorithme.

Quand j'ai eu fini, je me suis servi un verre de vin et j'ai contemplé mon œuvre. L'appartement était en hauteur, comme le nid d'un oiseau de proie. La lumière maritime qui entrait par vagues se réfléchissait sur les murs et les draps blancs. Malgré tous mes efforts, les pièces avaient toujours cette air nu et impersonnel qu'ont les chambres d'hôtel budget et les salles d'attente des médecins. C'est là que j'ai compris que j'avais échoué. Une vraie femme, une de celles qui aspirent au mariage et à la vie de famille, aurait réussi à laisser sa marque sur ces pièces, à y apposer son empreinte. Il aurait peut-être fallu que j'achète ces lettres décoratives en bois avec lesquelles on compose le mot HOME sur un rebord de fenêtre ou une étagère, pour affirmer qu'on est chez soi.

C'était le mois d'avril et il faisait toujours froid. Certains matins, les fenêtres étaient recouvertes de givre. «On a eu de la neige la semaine dernière, répétaient les gens. Tu as raté ça.» Ils me disaient cela d'un ton compatissant, comme si j'avais manqué quelque chose d'agréable. Ils étaient fiers de la météo insensée de leur ville, qui faisait fi des saisons et virait des bourrasques au soleil, du soleil à la pluie et de la pluie au soleil.

Mon pâté de maisons avait lui aussi un climat variable, tour à tour chaud ou froid, lumineux ou obscur selon qu'un bateau de croisière était ou non amarré au port. Ces vastes paquebots étaient hors de proportion avec les rues en pente au bord desquelles ils faisaient escale. Ils précipitaient tout le quartier dans les ténèbres, transformant les trottoirs en rigoles glaciales comme les rues au pied des gratte-ciel. Je marchais dans leur ombre, emmitouflée dans mon manteau. Puis les paquebots s'en allaient et le soleil inondait à nouveau les rues.

Des amis m'appelaient de Londres. «Qu'est-ce que tu peux bien faire de tes journées?», demandaient-ils. La réponse la plus honnête, mais que je ne pouvais pas vraiment leur confier, aurait été: «Rien.» La discipline est un muscle et la mienne commençait à fondre. Les jours s'étiraient devant moi, longs et informes. Je pensais mollement à mon livre, puis j'allais faire du shopping. Je me faisais faire les ongles et coiffer les cheveux, comme si j'étais ma propre femme entretenue. Je m'inventais de nouveaux prénoms. Quand je commandais un café, je disais que c'était pour Hadley («H-a-d-l-e-y», épelais-je sans hésiter, pour écarter tout soupçon). Quand je réservais un taxi, je disais que c'était pour Saskia. Et sur Tinder, je m'appelais Élodie.

J'avais dit à Caden que j'utilisais Tinder pour mes recherches. Et c'était vrai que je n'y parlais qu'à des hommes qui travaillaient dans l'offshore – ce qui ne me différençait en rien de la plupart des femmes de la ville, mais ce n'était pas la question.

Les gens du coin appelaient cela le syndrome de la princesse d'Aberdeen. Une maladie congénitale, transmise de père en fille comme la plupart des mutations génétiques. Papa avait un gros job dans le pétrole, et le petit ami devait se conformer au même modèle. Parmi les symptômes les plus avancés, on notait le sac Longchamp, les extensions capillaires aux couleurs pastel ainsi qu'un snobisme dédaigneux face aux hommes dans les bars. Ces jeunes filles ne voyaient aucun inconvénient à accepter une tournée de cocktails avant d'envoyer le prétendant se faire voir ailleurs («Non mais il se prend pour qui, ce trou du cul ?»). J'avais déjà assisté plus d'une fois à ce genre de scène.

Aberdeen était semblable à un État du Golfe, un califat en plein désert. Les femmes se montraient rarement seules dans les rues après la tombée de la nuit. La ville était pleine de travailleurs itinérants, seuls à des milliers de kilomètres de chez eux. Toutes les quelques minutes, mon téléphone s'illuminait de messages envoyés par des hommes. Des hommes canadiens, polonais, français, nigériens. Des hommes timides ou imbus de leur personne. Des hommes qui me posaient des questions méfiantes sur mon travail. Des hommes qui m'envoyaient des photos non sollicitées de leur bite. Des hommes qui se froissaient si je mettais trop longtemps à leur répondre. Des hommes dont les messages au rythme erratique me laissaient soupçonner l'existence d'une petite amie cachée quelque part en coulisses. Des hommes qui tentaient de sortir du lot par leurs répliques spirituelles. Des hommes qui parvenaient tout juste à taper un «*slt sa va ?*».

Telle une Boucle d'Or aux cheveux noirs, je faisais la fine bouche: la majorité des hommes n'était pas à mon goût. Celui-ci a des taches de rousseur mal réparties, celui-là des cils trop épars. Celui-ci porte un pantalon de toile rouge, mais celui-là dit «la *night*» au lieu de «la nuit». Celui-ci abrège *you* en *U*, ce qui est la marque de fabrique des imbéciles, mais

celui-là est trop pédant dans son usage de la ponctuation. Celui-ci pose avec sa voiture, ce qui dénote un mec de droite obsédé par l'argent. Mais celui-là porte un col roulé qui lui donne l'air d'un intello ramolli. Celui-ci, qui mentionne sa fille dès la première ligne de son profil, revendique sa paternité de manière trop agressive. Mais celui-là, qui a gribouillé le visage de son fils au marqueur, est tout simplement flippant. Tu as un nom français, remarquaient-ils. Et tu as l'air française aussi. Tu es française ? Oui, répondais-je. Je suis française. Je viens de Nîmes.

Tous voulaient savoir depuis combien de temps j'étais célibataire. C'était une manière cryptée de me demander : qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Si je l'étais depuis trop longtemps, cela indiquait une peur de l'engagement, une tare personnelle ou les deux. Si je l'étais depuis trop peu de temps, cela signifiait un manque de confiance en moi, une incapacité à être seule et potentiellement une histoire à moitié terminée. À Londres, il était tout à fait possible qu'un homme libre de trente-quatre ans soit normal. En province, une telle situation laissait imaginer un défaut de caractère incurable. Je considérais avec méfiance les hommes lâchés dans la nature à un âge aussi avancé, a fortiori s'ils étaient bien de leur personne et avaient un emploi. Pourquoi, voulais-je savoir, es-tu célibataire ? Quel genre de dégâts as-tu bien pu causer, pour qu'une femme adulte décide de se débarrasser de toi ? Je réglais la question grâce à la méthode de prédilection des célibataires d'un certain âge : en définissant un filtre pour éliminer toute personne âgée de plus de vingt-neuf ans. Malgré tout, cette technique avait elle aussi ses inconvénients. Les hommes jeunes dans la vraie vie ressemblaient plus que je ne l'aurais cru à ceux qu'on voyait à la télévision. Ils s'épandaient sur leurs vanités et leurs préoccupations. Ils surveillaient leur consommation de féculents, allaient à la salle de sport tous les jours, refusaient de porter des chaussettes et se prenaient beaucoup

en photo. Ils tenaient à discuter pendant des heures par SMS, échangeant de telles masses d'information qu'il devenait presque inutile de les rencontrer en personne.

La majeure partie de mon temps était occupée par Caden, qui ne cessait de m'appeler pour me poser les mêmes questions que mes amis. Qu'est-ce que je faisais, au juste ? Où étais-je, et avec qui ? Je mettais cet intérêt sur le compte d'un besoin de vivre par procuration et d'échapper à la monotonie de ses journées.

Il ne comprenait pas pourquoi je voulais écrire sur l'offshore. Selon lui, c'était un sujet ennuyeux. Il avait des copains qui avaient servi dans l'armée et qui disaient que c'était plus ou moins la même chose, à part que sur les plateformes on avait plus d'autonomie. C'était comme l'armée, mais sans la dimension morale : du moment que tu faisais ton boulot, personne ne se souciait de ta personnalité. La chaîne de commandement était la même que dans la Marine, avec un responsable des opérations offshore, ou OIM, qui jouait le rôle de capitaine de la plateforme.

L'atmosphère se situait quelque part entre la prison et l'école. Des cliques se formaient à la cantine. Certains entretenaient des brouilles et des rancunes qui duraient des années. Quand on travaillait dans le bâtiment, on pouvait toujours régler ses comptes à coups de poing mais, sur une plateforme, tout homme pris en train de se battre était expulsé, ce qui faisait que les querelles irrésolues pouvaient traîner pendant des années. La camaraderie qui existait autrefois avait pour l'essentiel disparu. Dans les années quatre-vingt, les tensions qui s'accumulaient pendant la journée pouvaient toujours se résoudre le soir aux fléchettes ou au billard. Ceux qui s'engueulaient avec leur femme pouvaient en discuter avec leurs collègues. On appelait cela la thérapie de la baraque à thé. Mais de nos jours, tous les hommes étaient collés à leurs écrans et décampaient dans leur chambre aussitôt leur quart terminé.

Ils étaient toujours entourés mais isolés. Il y a vingt ans, les compagnies pétrolières avaient mis des télévisions dans les cabines : une habile manipulation au service des patrons, déguisée en cadeau.

Par certains côtés, ceux qui travaillaient sur les plateformes de forage avaient la vie plus facile. Ils avaient une seule mission, un seul objectif : creuser des trous. Une unité de production, au contraire, était un écosystème à elle seule. Elle devait accueillir différents groupes distincts qui étaient en compétition pour les mêmes ressources. Il y avait des équipes de contractuels et de sous-traitants aux cultures et aux calendriers différents, qui allaient et venaient en permanence. Une règle s'appliquait pour les employés de la compagnie, et une autre règle pour tous les autres. Et tous subissaient la pression de leur hiérarchie car les compagnies pétrolières se préoccupaient d'une seule chose : la production.

Ce qui contrariait Caden par-dessus tout, ce n'était pas le stress mais la monotonie. Chaque jour était semblable au précédent. Il se réveillait à six heures pour commencer son quart à sept heures. Une plateforme fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et la journée est divisée en quarts de douze heures, eux-mêmes divisés en tranches horaires plus courtes. Ils avaient une heure pour le dîner, des pauses le matin et l'après-midi, et quelques brefs «entre-deux». Tout était fait à leur place – on cuisinait leurs repas, on changeait leurs draps, on lavait leurs vêtements et on nettoyait leurs cabines – ce qui faisait qu'après le travail, il ne leur restait pas grand-chose à faire. En général, Caden allait à la salle de gym puis se retirait dans sa cabine pour regarder des coffrets DVD et se couchait à dix heures.

– Des DVD de quoi ? ai-je demandé un soir, m'attendant au pire.

– *Breaking Bad*, a-t-il répondu tranquillement. Mais j'aime bien aussi *The Wire*.

– Tu en es où ?

– Brother Mouzone s’est fait buter. Tu m’as trouvé un portable prépayé ?

Il avait emporté plusieurs saisons de *The Wire* et développé une obsession pour les téléphones clandestins. À Liverpool, les dealers appellent cela un *graft phone*, un téléphone pour le boulot. Dans notre cas, le nom était mal adapté car c’était sa femme, plutôt que moi, qui lui donnait le plus de travail.

– Je vais m’en occuper, ai-je répondu.

– Qu’est-ce que tu fais ?

– Je regarde *Grand Designs*. Je ne sais pas pourquoi je regarde ça. Les gens dans cette émission sont trop riches.

Sur mon écran d’ordinateur, le présentateur Kevin McCloud était figé sur pause en plein milieu d’un sermon adressé à un couple en vestes Barbour assorties. Tous deux se tenaient face à lui, l’air guilleret, pleins de cette suffisance propre aux gens modérément fortunés. Ils me faisaient penser aux parents d’Adam. Je les ai maudits, eux, leur maison de rêve et leur certitude arrogante d’emménager avant le début de l’hiver.

– Moi je regarde le foot. Eux aussi, c’est des connards de riches.

– Au moins, eux, tu sais pourquoi ils sont riches. Les gens dans *Grand Designs*, ils sont tous riches pour des raisons mystérieuses dont on ne parle jamais. Ils devraient être forcés de montrer leur déclaration d’impôts au début de chaque émission.

– Je te manque ?

Sa voix avait une tonalité plus plaintive qu’à l’accoutumée. La mienne aussi était différente : je parlais pour une fois avec ma voix normale. D’ordinaire, j’utilisais avec lui une sorte de roucoulement infantile, inspiré du contralto chewing-gumesque de Jennifer Lopez dans l’introduction de *Love Don’t Cost a Thing*», quand son amant lui annonce au téléphone qu’une

fois de plus il ne viendra pas la rejoindre (*You're not going to make it? Again?*).

– Bien sûr que tu me manques.

– Je déteste l'idée que tu sors avec d'autres gars. Ça me met une boule dans le ventre.

– C'est juste pour mes recherches.

– Moi aussi, c'était pour tes recherches. Et regarde ce qui s'est passé.

– C'était différent.

Quand il était en mer, sa personnalité changeait du tout au tout. Il devenait plus collant et cherchait à tout prix à maintenir le contact. Il voulait me parler dès qu'il se réveillait le matin, puis à midi et encore une fois le soir. Si je ne répondais pas dans l'heure à ses SMS, il se trouvait plongé dans un état de crise.

– Je vais parler à ma mère demain, a-t-il annoncé. Je vais lui parler de toi.

– Pour quoi faire ?

– J'ai besoin d'en parler à quelqu'un. Ça me retourne la tête, tout ça.

– J'hallucine de devoir t'expliquer ça : tu ne dois pas en parler à ta mère.

– Mais à qui je peux en parler, alors ?

– À personne !

– Tu l'as dit à des gens, toi.

– Oui mais moi, je ne suis pas mariée.

– Ma mère, elle est pas comme la tienne. Elle donne pas son avis.

– Alors dans ce cas, à quoi ça te sert de lui en parler ?

Il m'énervait. J'avais envie de le suspendre tête en bas et de le secouer jusqu'à ce que deux paroles sensées tombent de ses lèvres, de le traîner devant une commission de vérité et de réconciliation qui lui remettrait les idées en place. Il est resté silencieux pendant une minute.

J'avais appris à déchiffrer le lexique de ses silences: c'était soit qu'il était contrarié, soit qu'il n'avait plus rien à dire. J'ai entendu dans le haut-parleur derrière lui une sonnerie, puis une voix d'homme brouillée par les parasites.

— Je meurs de froid, ai-je dit. Je crois que je suis en train de tomber malade.

— Je voudrais être là pour m'occuper de toi.

— Je vais prendre un bain.

— Tu m'enverras une photo.

J'ai regardé par la fenêtre. La pluie tombait en rideau sur le parking, la rue pavée, le toit métallique du magasin de matériaux. Moi, je sors pas dehors, ai-je pensé. Fait trop humide.

— Je ne peux pas.

— S'il te plaît, a-t-il supplié d'un ton cajoleur. C'est nul d'être coincé ici pendant trois semaines. Je croyais que j'y arriverais mais c'est trop dur. J'ai besoin de quelque chose pour m'aider à tenir.

— Je n'ai aucune sympathie pour toi. Tu n'as qu'à te syndiquer.

Je n'aurais jamais cru qu'il serait si difficile de prendre une photo convenable de mes seins. Chaque fois que je trouvais un angle sous lequel ils paraissaient fermes et juvéniles, la moitié de mon visage s'invitait dans le cadre, injustement affublé par la contre-plongée d'un double menton et d'un œil hagard. Une photo prise de profil, qui avait l'avantage de laisser mon visage hors cadre, s'obstinait à révéler le bombé de mon ventre. Rideaux levés, la lumière grise projetait sur ma peau une teinte peu flatteuse. Rideaux baissés, on n'y voyait plus rien. Vus de face, les coudes pressés vers l'intérieur pour amincir ma taille, mes seins pendaient comme ceux d'une guenon allaitante. Vus du dessus, si je m'allongeais sur le lit, ils semblaient plats et étalés. Je me tournais dans tous les sens, en tentant d'appuyer sur le déclencheur sans faire bouger le téléphone.

J'ai laissé tomber à plusieurs reprises en poussant des jurons. Mais la quatre-vingt-quatorzième tentative a été la bonne. Les seins à la fois hauts et lourds, divisés par un sillon obscur, soulignés d'une ombre incurvée suggérant une pesanteur soyeuse qui n'était pas la leur dans la vraie vie. Les aréoles aussi larges et sombres que si j'avais été enceinte. La croix d'argent – celle qu'il avait remise en place la première fois qu'il m'avait embrassée – scintillant sous ma clavicule. La photo avait la tonalité ocre d'une peinture à l'huile. Le corps (expertement coupé au niveau du cou, car j'avais écrit trop de papiers sur le *revenge porn* pour ne pas masquer mon visage) ne ressemblait pas au mien. Il était beau. Même à travers les lunettes impi-toyables du regard féminin, je pouvais le voir. C'était peut-être là que résidait le secret, le même qui assurait aux compagnies pétrolières le succès dans leurs acquisitions: tenir le cap, ne jamais laisser tomber.

Ce précepte m'est revenu à l'esprit un peu plus tard, alors que j'étais couchée dans mon lit. Il pleuvait encore et il faisait froid dans l'appartement. Pour la première fois, je me sentais seule et j'avais envie rentrer chez moi.

J'étais presque endormie quand mon téléphone s'est allumé, projetant au mur une lueur oblongue d'un bleu profond.

Tu en dirait quoi d'être ensemble pr de vrai ???

Le triple point d'interrogation, c'était la manière qu'avait Caden de signaler une question importante. J'ai senti un flottement dans mon ventre: plaisir, panique. J'ai répondu: *OK*, et j'ai posé le téléphone. Il s'est aussitôt rallumé.

T sure ??? Je suis pas un cadeau tu sais.

C'était le moins qu'on puisse dire. J'ai tapé ma réponse très vite, trop vite pour examiner les conséquences:

Oui. Je suis sûre.

Quand on rentre à la maison, on a besoin de décompresser. Les femmes, souvent, elles comprennent pas ça. Enfin si. C'est pas qu'elles comprennent pas. C'est juste que ça leur plaît pas. D'un seul coup, elles se retrouvent avec un mec complètement défoncé qui débarque, qui raconte n'importe quoi, qui généralement veut les culbuter mais qui généralement est pas en état de le faire, et ça leur tape sur les nerfs. Elles, elles sont du genre : « Oh, j'avais hâte que tu rentres à la maison, je croyais qu'on allait passer une soirée romantique tous les deux. » Mais nous, on a juste besoin de se défouler un gros coup.

T-211

— Il vient d'où ?

C'était l'heure du petit déjeuner à Las Vegas, et Caden avait déjà une voix avinée.

« Euh... » J'ai cherché mes clés et mon porte-monnaie, je les ai déposés dans mon sac et j'ai senti mon cerveau s'engourdir. D'où sortait donc ce mythe qui disait que les femmes étaient fortes pour faire plusieurs choses à la fois ? « D'ici, je crois. »

— Tu as dit qu'il s'appelait comment ?

— Saïd.

— Sa-yid ? C'est pas d'ici, comme nom.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Les gars vont pas sur cette appli pour se trouver une copine. Les mecs à mon travail, ils disent qu'il y a que des salopes, là-dessus.

— Et alors ? Ta plateforme n'est pas non plus un haut lieu de l'égalité des genres. Et tes collègues ne sont pas représentatifs du reste de la population.

En prononçant ces mots, j'exagérais mon assurance. Caden aimait me rapporter des anecdotes sordides de la plateforme et je craignais en secret qu'au contraire ses collègues soient

justement représentatifs de l'ensemble de la population et que tous les hommes soient comme eux, tout le temps.

— De toute manière, on est juste amis, ai-je ajouté.

— Les hommes veulent pas être potes avec des filles. Pas par ici. Ça, c'est un truc de Londres.

It's a London thing... Comme dans la chanson de Scott Garcia, Caden classait nombre de mes actions sous la catégorie des « trucs de Londres », où il rangeait tout ce qui s'éloignait selon lui de la normalité. Avoir des amis du sexe opposé, boire du vin, manger du poisson sans qu'il soit recouvert de pâte à beignet, payer l'addition au restaurant ou au pub, exercer mon droit de vote : autant d'habitudes aberrantes que j'avais contractées dans la capitale. Il désavouait tout ce qui avait trait à cette ville (le bruit, la densité de la population, l'immigration et même le brouillard, ce que je trouvais plutôt culotté venant de lui). Si ce genre de choses faisaient surface dans la conversation, il les écartait par une formule sévère et concise : « C'est pas pour moi. »

— Il est très civilisé. C'est un foreur.

— Alors ça veut dire qu'il gagne trop de fric. Paie pas l'addition.

— Et sinon, tu t'amuses bien ?

— Non, a-t-il répondu d'un ton blasé. Il fait trop chaud. Il faut payer mille dollars chaque fois que tu veux t'asseoir quelque part. Ils nous ont pas laissés entrer au truc de Jay-Z. Ils ont dit que j'étais trop bourré. Et en plus, elle veut pas me parler. Je l'ai appelée tout à l'heure. Elle m'a traité de connard égoïste et elle m'a raccroché au nez.

— C'est vrai que tu ne l'avais pas appelée depuis quatre jours. Elle a dû croire que tu étais écrasé au fond de la mer sous une pile de gravats.

— Elle s'en foutrait si ça m'arrivait, déclama-t-il. Elle me déteste.

Je n'aimais pas l'habitude qu'avait Caden de dire «elle» quand il parlait de sa femme. En plus de lui donner une aura d'omnipotence, c'était une source de confusion quand il y avait plus d'une femme dans son histoire.

— Comment tu es habillée ?

— La robe pupute.

Je portais en fait une combinaison bleu marine avec des détails militaires, le genre de tenue que Janet Jackson aurait pu arborer sur sa tournée Rhythm Nation. Avec des baskets pour aller danser. *Des baskets pour aller danser*. C'était le titre provisoire de mon livre volé ! Je voulais qu'on me rende mon livre, et je savais que ça n'arriverait jamais. Le vol, comme les impôts, fait partie des réalités de la vie. Nous volons des choses, et nous nous faisons parfois voler des choses. Une personne adulte devrait être capable de l'accepter.

— Envoie-moi une photo.

— Je suis en retard. Je n'ai pas le temps de m'amuser à trouver un filtre pour mes nichons.

— Vous allez picoler ?

— Non, ai-je répondu honnêtement.

— D'accord, ma belle. Amuse-toi bien. Jusqu'au bout de la *night* !

— Tu me manques.

— Toi aussi, tu me manques. J'ai quelque chose à te dire.

Dans sa bouche, le mot *you* subissait un glissement lesté jusqu'à devenir une douce exhalaison, un soupir. Ces cadences qu'il imprimait à ses voyelles étaient pour moi une source de fascination. Je passais des heures au téléphone à lui faire répéter certains mots. Dis-moi encore une fois comment tu dis *pussy* ? « *Pôssè* ». Comment tu dis *work* ? « *Wêék* ». Et comment tu dis *fire* ? « *Faya* ». Et comment tu dis *sure* ? « *Showër* ».

— Alors raconte.

— J'ai perdu neuf cents livres hier soir. À la roulette.

J'ai appuyé mon front contre la fenêtre. Une mouette flottait dehors, suspendue sur des courants thermiques tourbillonnants. J'ai croisé brièvement son regard à travers la vitre. Elle a poussé un cri, a viré et s'est éloignée.

— Oh. Bien joué, ai-je répondu.

*

Sa-yid. Il avait un beau visage à l'ossature large, comme ces filles de race indéterminée dans les clips de musique. Mais pour moi, sa race n'était pas indéterminée car je connaissais son origine ethnique (anglaise et malaise). Je savais aussi combien de frères il avait (il était le benjamin de quatre enfants). Je savais comment ses parents s'étaient rencontrés (une relation clandestine). Je savais où il était né (à Orkney, où son père avait travaillé comme cuisinier de fast-food). Je savais où il avait passé les week-ends de son adolescence (la patinoire de Bradford). Je connaissais le nom du forage algérien sur lequel il avait travaillé avant de s'installer ici (le T-211, à la frontière du district de Reggane, dans la province d'Adrar). Je connaissais l'émotion qu'il avait ressentie en survolant le Sahara dans un de ces minuscules avions charter, «le même que celui dans lequel Aaliyah s'est crashée» (la peur). J'en savais plus sur lui que sur certains de mes amis, alors que nous ne nous étions rencontrés que trois fois.

Notre premier rendez-vous avait été une brève prise de contact un après-midi autour d'un café, histoire de vérifier que j'avais affaire à un être humain à peu près normal. Il me manquait encore des ustensiles de cuisine, alors je lui avais demandé de venir avec moi acheter un ouvre-boîte chez Marks and Spencer. Il avait choisi le premier qu'il avait vu, un engin hors de prix en acier brossé, et j'avais été forcée de l'acheter pour ne pas passer pour une radine. L'objet trônait maintenant dans mon panier à couverts où il luisait d'un éclat insolent,

comme s'il avait conscience de son prix exagéré et des mauvaises raisons qui lui avaient valu d'être choisi quand même.

Saïd est passé me chercher au coin de ma rue. Il m'emmenait à un festival dans une fête foraine, où nous devions rejoindre son back-to-back et d'autres amis. Ce programme me semblait étrange. Les festivals avaient normalement lieu dans des parcs et, par ailleurs, sortir avec des amis était une activité réservée aux couples établis. Mais après tout, qu'est-ce que j'en savais ? Je me repérais encore à tâtons dans cette nouvelle ère de contact accéléré.

Il était différent de la plupart des hommes auxquels j'avais parlé. Il était diplômé et bien parti pour monter en grade. Après Aberdeen, il partait à Brunei. Et après cela, qui sait ? Peut-être en Asie centrale. Il avait rencontré des filles kazakhes à la fac, et il les trouvait *incroyables*. Il voulait dire par là qu'il lui était, très littéralement, impossible de les croire, avec leurs stratégies mystérieuses et leurs désirs informulables. Là-bas, le mot danger ne signifiait pas la même chose. Il avait entendu des histoires de villageois qui utilisaient des loups comme chiens de garde, de plateformes pétrolières sur la mer Caspienne enveloppées de filets, auxquelles on n'accédait pas par hélicoptère : les bateaux déposaient les travailleurs au pied de la plateforme et ils n'avaient plus qu'à grimper aux filets pour monter jusqu'au pont. Cela dit, les plateformes modernes n'assuraient pas davantage la sécurité des travailleurs. Il n'y avait qu'à voir l'accident du puits Macondo. Je le connaissais certainement sous le nom de Deepwater Horizon, avait-il ajouté, mais aucun foreur ne l'appelait comme ça. C'était BP qui avait fait exprès de nommer l'accident d'après la plateforme de forage, pour faire porter la responsabilité à Transocean.

Certaines parties du Kazakhstan étaient très jolies à ce qu'il paraît, même si ce n'était pas le premier mot qui lui venait à l'esprit en voyant les étendues de steppe désolée qui bordaient la côte. C'était un endroit où semblait se livrer une guerre de

positions entre la nature et l'industrie, dans laquelle les deux camps subissaient de lourdes pertes. On disait que la Caspienne deviendrait un jour un paysage lunaire aride, comme la mer d'Aral. La mer rétrécissait et personne ne savait pourquoi. Sa partie nord, déjà peu profonde, gelait entièrement en hiver. Pour protéger les plateformes du gel, on avait construit un archipel artificiel en plein milieu de la route migratoire de l'esturgeon. Les populations de poissons s'étaient effondrées et des phoques morts s'étaient échoués sur les rives. La nature avait vengé chacune de ces créatures en empoisonnant le pétrole d'une teneur en soufre tellement élevée que les tuyaux se craquelèrent, si bien que la production s'était interrompue aussi vite qu'elle avait commencé.

Kashagan était un gisement monstrueux de plus de 500 millions de barils, et pourtant ses réserves étaient inaccessibles. Le projet avait mis tellement longtemps à voir le jour qu'il était déjà obsolète, ayant été conçu à une époque où le pétrole se vendait à cent dollars le baril. Aujourd'hui, le prix était tombé de moitié, et le jour où un gisement aussi important que Kashagan entrerait en exploitation, les cours ne feraient que chuter davantage. Mais que pouvait-on faire d'autre ? On n'allait tout de même pas s'asseoir sur une telle réserve.

Sur la route des quais, un vent glacé soufflait de la mer, soulevant sur les flots huileux des boucles et des crêtes coiffées de blanc. Emmittoufflée dans mon manteau, j'ai remarqué que Saïd devait souffrir du froid après avoir vécu en Algérie. Il a secoué la tête. Il faisait plus froid en Algérie qu'on ne le pensait. Quand il était là-bas en décembre, il avait dû dormir en survêtement avec sa capuche sur la tête. L'endroit lui rappelait surtout les films postapocalyptiques de son enfance : *Mad Max*, *Resident Evil*... Des voitures carbonisées, des torchères qui flambaient au lointain et du sable jusqu'à l'horizon, plat et vide comme la mer. Là-bas, les tempêtes qui renaient les avions à terre et bloquaient la production étaient des tempêtes

de sable : des falaises de poussière tourbillonnante et veloutée, aussi somptueuses que des puits en feu. Le ciel devenait jaune et le soleil rouge. Ça ressemblait au jugement dernier, là-bas tout au bout de la terre.

Par certains côtés, la T-211 était plus isolée qu'une plateforme offshore au fin fond du bassin des Shetland. Il n'y avait ni Internet, ni réception téléphonique. Il devait crapahuter à travers les dunes en tenant son téléphone au-dessus de sa tête pour capter le réseau. Le terminal était conçu pour travailler et dormir, rien de plus. L'équipage ne parlait que quelques phrases d'anglais et son arabe à lui était limité.

Lors de cette première expédition, s'attendant à trouver un lieu ressemblant aux hôtels flottants de la mer du Nord, il n'avait même pas apporté un seul livre. Le seul aménagement de la plateforme était une piste de course à pied qui faisait le tour du complexe et s'enfonçait tout droit dans le désert. Certaines nuits, il sortait pour effectuer quelques tours de piste moroses, mais la plupart du temps il restait dans sa cabine à regarder les murs, laissant l'ennui se figer en lui jusqu'à se sentir paralysé. Il était censé être là-bas maintenant, mais quelqu'un avait informé les autorités qu'il n'avait que vingt-cinq ans et il avait été expulsé du pays en compagnie de son back-to-back. En attendant de repartir, ils s'étaient trouvé un appartement sur Rose Street.

« J'ai une amie qui a été mariée à un Algérien, ai-je dit. Enfin, à moitié algérien. En fait, il venait de Lewisham. C'était un connard. Elle est en train de divorcer. »

Il m'a jeté un regard de côté. Ses yeux étaient d'un vert trouble et occidental. « Véridique », ai-je failli ajouter. Je faisais de mon mieux pour communiquer à travers le fossé générationnel. Ses amis à lui n'avaient pas encore commencé à se marier, tandis que les miens étaient déjà en train de divorcer. Parfois, quand je pensais à tous les biens que mes contemporains avaient accumulés pendant les années où j'étais

avec Adam, je sentais un coup à l'estomac qui me laissait étourdie, comme lorsqu'on s'aperçoit soudain qu'on a oublié quelque chose d'important, d'essentiel. Et c'était le cas : j'avais oublié que les femmes ne disposent pas d'un nombre infini de chances de refaire leur vie. Je prenais un intérêt malsain aux divorces de mes amies (une revanche sur la mélancolie que m'inspiraient leurs mariages). Je m'expliquais cette curiosité par le fait que les couples se mariaient toujours pour la même raison tandis que lorsqu'ils se séparaient, ils avaient toujours une raison bien à eux. Sauf que ces derniers temps, j'avais commencé à remarquer que, à quelques détails près, les histoires de mes amies divorcées étaient toutes les mêmes.

— Ça, c'est un truc que je comprends pas, a dit Saïd. Pourquoi les femmes se marient avec des connards ?

J'ai rongé l'ongle de mon pouce. Je portais un vernis à ongles transparent constellé de paillettes rouges. L'expression adulte d'une préférence enfantine. Quand j'étais petite, j'adorais tout ce qui était transparent : les sandales en plastique translucide incrusté de paillettes, les sacs en PVC décorés de petits nœuds peints, les stylos-billes au corps rempli de liquide où flottait un paysage sous-marin ou une volée de cœurs. Le vernis s'est écaillé sous ma dent.

— Par lassitude ? Pour ne pas tout recommencer de zéro ? Quand on est restée assez longtemps avec quelqu'un, on n'a pas envie de tout perdre.

— Ça s'appelle l'illusion des coûts irrécupérables.

— Quoi ?

— L'illusion des coûts irrécupérables. On a étudié ça en économie. Si tu sors faire des courses et que tu te souviens d'un seul coup que le magasin est fermé parce que c'est dimanche, tu ne continues pas à marcher juste parce que tu es déjà arrivée à moitié chemin, non ? Et pourtant, une fois que les gens ont investi dans quelque chose qui ne fonctionne pas, ils

continuent à mettre leur argent dedans, même quand ils savent que ça ne va nulle part.

— Si j'avais su que ça avait un nom, ma vie aurait été tellement différente.

Il était moins joli quand il souriait. Cela perturbait l'ovale parfait de son visage.

— Tu vois, on en apprend tous les jours.

Nous avons tourné vers l'esplanade. La marée était basse. La mer était une ligne barbouillée au lointain. La silhouette fantomatique d'un pétrolier se devinait à l'horizon, un demi-ton plus sombre que le ciel.

— Et toi? m'a-t-il demandé, d'émigré à émigrée. Ça te manque, Londres?

— Pas vraiment, ai-je répondu.

Je lui ai livré une version abrégée des événements. Le cambriolage, le livre. J'ai passé sous silence le trop-perçu des impôts et la double révélation. Nous avons traversé la route pour nous diriger vers la fête foraine. La grande roue brassait un ciel chargé de nuages. Des enfants grouillaient de tous côtés, se faufilant parmi une forêt de faux palmiers aux couleurs criardes. Ils inséraient des pièces dans des rangées carillonnantes de machines à sous et s'agglutinaient autour des jeux à pinces, leurs paumes poisseuses collées aux vitres comme des prisonniers au parloir. Les toilettes se trouvaient au fond des allées de bowling: le long des pistes, une file d'adultes aux mâchoires hyperactives et aux pupilles dilatées s'étirait parmi les fêtes d'anniversaire des enfants et les flirts timides des adolescents.

— Pourquoi il y a tous ces enfants? ai-je demandé.

— C'est nous qui sommes chez eux, pas l'inverse.

Derrière les hurlements des passagers de la chenille, on distinguait faiblement la pulsation morose de la musique house. Nous avons retrouvé les amis de Saïd dans une section délimitée par des barrières, derrière le manège des bûches flottantes. Son back-to-back, un garçon malin au visage de

renard qui semblait à peine plus vieux que les adolescents de la salle d'arcade, nous a raconté qu'il avait essayé d'aborder une blonde au bar mais qu'elle l'avait interrompu : il l'avait draguée la semaine précédente à Tunnels, en lui servant exactement les mêmes répliques toutes faites. Aberdeen était une petite ville et il n'y avait pas assez de filles à se mettre sous la dent.

Dans un coin sombre du chapiteau, Saïd a déposé dans ma paume un petit tas de cristaux grisâtres. J'ai léché ma main en grimaçant. Ce goût. Je ne m'y ferais jamais. J'ai tendu la main vers son verre.

— J'aurais dû faire des parachutes, a-t-il compati en hochant la tête.

J'ai regardé autour de moi. Tout le monde était tellement jeune. Ils portaient tous des Air Max et dansaient en exécutant le même petit pas glissé que nous faisions tous du temps des soirées à Bowlers. Quand elle était bien faite, cette danse donnait l'illusion de ne nécessiter aucun effort, comme si on glissait en marche arrière sur un tapis roulant. La musique elle aussi semblait ancienne. J'ai tendu l'oreille jusqu'à ce que le son prenne la forme d'un morceau reconnaissable. Lennie De Ice, « We are I.E. ». Du vaudou. Un appel impérieux à la danse, obscur et irrésistible. Je me suis souvenue de la première fois que je l'avais entendu : une boîte de nuit caverneuse dans une ancienne église à Birmingham. À l'époque, nous nous précipitions dans le nouveau millénaire à une vitesse si folle que toute musique datant de plus de quatre ans était cataloguée « old school ». Derrière les beats frénétiques, les chansons étaient tristes. L'appellation « happy house » n'est apparue que plus tard. La house de cette période était peuplée de voix de pacotille qui semblaient se perdre dans le lointain, comme la caravane d'un cirque qui s'éloigne de la ville. Mais peut-être ma perception était-elle teintée par mon habitude de la techno hardcore. Nous étions arrivés tard et la fête était en train de

finir. Le temps d'entrer, la plupart des gens avaient ramassé leurs affaires pour partir.

— Regarde ! ai-je crié à Saïd en tirant sur sa manche, le doigt pointé vers le ciel.

Par un vide entre les murs et le toit du chapiteau, on apercevait les montagnes russes. Au moment où il a levé les yeux, un wagon plein d'enfants est apparu en cahotant au-dessus de la bordure de toile, comme une folie de jardin entraperçue par un trou dans une haie. Ils sont restés suspendus un instant en équilibre au bord de la pente, leurs visages blancs et solennels, tandis que la crémaillère cliquetait au-dessous d'eux. Puis ils ont plongé et disparu.

*

— Tu es très vulpin, toi, pas vrai ? Est-ce que les gens te disent ça tout le temps ? ai-je demandé au back-to-back.

— Non, personne me dit jamais ça, parce que je bosse pas avec des gens comme toi qui utilisent des putain de mots comme « vulpin », a-t-il répondu avec un sourire acide.

J'ai tâté ses joues du bout des doigts comme on vérifie le moelleux d'une pêche.

— Tu es très vulpin, et aussi très malin. Tu me fais penser à Monsieur Tod. Est-ce que toi aussi, tu changes de maison quand tu es de mauvaise humeur ?

— Je sais pas si je suis si malin que ça. C'est plutôt que... Je suis ouvert d'esprit, voilà.

— Ah oui ? Tu crois que tu pourrais participer à une thérapie de groupe en Californie ?

— Non, c'est pas ça. Ce que je voulais dire, c'est que...

Son front s'est plissé sous l'effort de la réflexion. Il a scruté la braise de sa cigarette, les sourcils froncés.

— Ah, merde, tant pis. Je sais plus ce que je voulais dire.

J'ai pris sa cigarette entre ses lèvres. S'il existe un plaisir plus délicieux que de fumer sous ecstasy, alors il me reste à le découvrir : le goût sucré du tabac, plus sucré qu'à l'accoutumée, et la petite montée secondaire que produit chaque bouffée. La musique s'échappait de la tente, déformée par la distance. Le besoin de danser me taraudait comme un petit enfant qui tire les jupes de sa mère. J'ai exécuté quelques mouvements minimalistes avec mes pieds. Le problème, avec la musique de nos jours, c'était que... C'était quoi, en fait, le problème ? Mon esprit se dispersait par grands bonds synaptiques et je ne cessais de perdre le fil. Ah. Oui, voilà. Le problème, avec la musique de nos jours, c'était qu'elle était redevenue bonne. La musique était redevenue bonne, et les drogues aussi, ce qui faisait que pour une personne sans emploi et en congé de la vie adulte, la tentation de sortir faire la fête était toujours présente.

J'avais une règle concernant la prise d'ecsta (une fois par an, à Ibiza), mais je l'avais assouplie depuis que j'avais emménagé ici. J'étais en congé sabbatique et je pouvais faire ce qui me plaisait. Le fait d'avoir l'air jeune m'apportait une certaine latitude. Ou en tout cas, plus jeune que la moyenne de la population locale. « Comment appelle-t-on une jolie fille en Écosse ? – Une touriste. » À Aberdeen, cette vieille blague ne faisait rire personne. Je n'avais jamais vu une telle concentration de physiques ingrats en un seul endroit. Sur Tinder, les hommes qui disaient avoir trente ans en paraissaient cinquante. Les strip-teaseuses étaient polonaises et les prostituées roumaines : une situation qui en disait autant sur les difficultés économiques de leur région d'origine que sur les déficiences de leur ville d'accueil.

Et à ce propos, l'agent immobilier m'avait menti. Elles étaient bien là au bout de ma rue à exercer leur profession, l'air morose. Parfois, je les voyais sur la route des docks se livrer à d'âpres négociations avec les hommes devant les pubs.

Elles étaient habillées pour affronter le climat, en jeans et parkas, mais on les reconnaissait à leurs coloris violemment contrastés. Elles avaient des cheveux blonds décolorés, de la même teinte argentée que ceux des starlettes de la MGM, mais leur peau était mate et leurs yeux si sombres qu'on distinguait à peine l'iris de la pupille.

— C'est mon frère, ai-je dit en indiquant le back-to-back à un homme à côté de nous. Tu ne trouves pas qu'on se ressemble ?

— Je vois la ressemblance, a-t-il répondu. Vous avez le même nez. Mais ton frère est plus beau que toi.

— C'est ce que dit toujours notre mère, ai-je confirmé en soufflant la fumée, la tête renversée en arrière. C'est son chou-chou. Il a été gâté par toutes les femmes de la famille. C'est le seul garçon et en plus c'est le plus jeune, de loin. Tu as été un accident heureux, pas vrai, petit joufflu ? Tout le monde croyait qu'il allait naître avec trois têtes.

J'ai pressé ses joues à nouveau. Il a reculé, l'air indigné.

— Maman ne m'a jamais dit ça !

— Enfin, regarde un peu la différence d'âge ! Tu ne crois quand même pas que tu étais prévu ? Tu te prends pour le cerveau de la famille ?

Je me suis tournée vers l'homme.

— Ils lui ont payé une bonne éducation, tu sais. Ma sœur et moi, on a dû se contenter du collège public du coin tandis que lui, il est allé à Glenalmond. Ils voulaient même l'envoyer en pension à Gordonstoun, mais ils ont eu peur qu'il soit trop fragile.

L'homme a plissé les yeux, peut-être à cause du nuage de fumée que je venais de souffler dans sa direction.

— Si vous êtes frère et sœur, comment ça se fait que tu aies un accent anglais et pas lui ?

— Bonne question... Je suis partie de Glasgow pour aller à la fac et je ne suis jamais revenue. J'ai vécu à Londres et

ensuite à Johannesburg, et là-bas j'ai été forcée de faire disparaître mon accent parce que personne ne me comprenait. Et puis les femmes prennent et perdent les accents plus vite que les hommes. On est comme des éponges. Parce qu'on est plus adaptables, plus soucieuses de plaire.

Grâce à l'inclusion de faits réels, mon mensonge me semblait plus convaincant. Les mots s'écoulaient de ma bouche avec la fluidité du vrai.

— C'est des conneries, tout ça, a marmonné le back-to-back.

— C'est pas du tout des conneries. Il y a eu des études là-dessus. Partage ton ecsta avec moi, tu veux bien ? Je sais qu'il t'en reste un.

— Va te faire enculer, a-t-il répondu avec un grand sourire, comme un vrai frère qui prend plaisir à refuser quelque chose à sa sœur.

Son image clignotait devant moi. J'ai battu deux fois des paupières pour remettre ma vision à zéro. Il avait un visage incroyable qui semblait bâti en équilibre sur des étais. Ses dents penchaient vers l'intérieur. Ses yeux avaient le même noir impénétrable que ceux du requin-taureau.

— J'apprécie que tu respectes ma décision, a-t-il ajouté.

— Je ne la respecte pas. Tu es un radin. Mais après tout, tu n'as jamais appris à partager.

Je me suis retournée vers l'homme.

— N'est-ce pas qu'il est horrible, mon frère ? N'est-ce pas qu'il est égoïste ? Voilà ce qui arrive quand on est élevé comme un enfant unique.

L'homme nous a considérés un instant.

— C'est vraiment ton frère, ce mec ? Il a l'air d'avoir dix ans.

— Il a passé toute son enfance dans une caisse en bois bien fermée. C'est pour ça qu'il a une si belle peau. Le soleil ne l'a pas abîmé.

— Tu as un copain ? a demandé l'homme abruptement.

— Oui, plus ou moins, ai-je répondu.

J'étais encore sous le choc des révélations de la semaine passée. J'aurais dû être rayonnante de joie, mais mon état était plus proche de la transe horrifiée d'un enfant qui a gratté une allumette et mis sans le vouloir le feu aux rideaux. J'étais effrayée que Caden soit prêt à faire une chose pareille en n'ayant reçu que le plus léger des encouragements. Tout cela aurait dû être plus difficile. C'était ce que tout le monde m'avait dit : les hommes mariés ne quittent jamais leur femme. Et pourtant, j'avais toujours su qu'il le ferait. J'avais eu l'impression que si je donnais l'exemple, en quittant mon travail et la ville où je vivais, si je lui montrais combien il était facile de tout plaquer, il en ferait autant. J'étais choquée, et en même temps je n'étais pas surprise.

Mes sentiments appartenaient je crois à ce registre d'émotions que nous sentons avant d'avoir appris à parler et à penser de manière binaire. Le langage a parfois des anomalies : c'est par exemple le cas du mot « bien ». Nous l'utilisons pour décrire un sortilège chimique assez puissant pour faire dévier notre boussole morale : on se sent *bien* avec quelqu'un parce que son odeur et la symétrie de son visage déverrouillent dans notre sang une sorte de serrure biologique. Par ailleurs, ce mot désigne aussi ce qui est moralement juste. Pourtant, personne d'autre que nous-mêmes n'aurait considéré que notre relation était du côté du *bien*. La loi protégerait sa femme et, le moment venu, la justice soupèserait la contribution qu'elle avait apportée à leur mariage, puis lui accorderait de l'argent en échange de l'amour qu'elle avait perdu, comme si les deux choses étaient interchangeables. Quand nous vivrions ensemble et qu'on nous demanderait où et comment nous nous étions rencontrés, nous serions forcés de mentir. Et ce mensonge nous compromettrait tous deux, suggérant que quelque part, enfoui sous notre bonheur neuf et éclatant, sous la certitude que notre amour nous faisait du *bien*, subsisterait toujours la conscience que nous avions fait quelque chose de très *mal*.

— Et il est où, alors, ton plus-ou-moins copain ? a demandé l'homme.

— Sur une plateforme. Il revient la semaine prochaine.

Le back-to-back a soupiré et, d'une pichenette, il a fait voler sa cigarette par-dessus un muret. Le mégot a tournoyé en l'air dans une gerbe d'étincelles et atterri avec un chuintement sur le béton humide de l'autre côté. J'avais toujours envié les gens qui savaient faire ça. Ce geste appartenait pour moi à une catégorie de talents dont fait aussi partie la capacité de siffler dans ses doigts ou de battre un paquet de cartes : une dextérité que j'associais, sans savoir pourquoi, au sexe masculin.

Il m'a prise par la main et m'a emmenée à l'autre bout du gazon artificiel. Sa poigne était souple et dépourvue d'intentions, sa peau étonnamment chaude.

— C'est une grenouillère ? a-t-il lancé par-dessus son épaule.

— C'est une combinaison.

— Ouais, c'est pareil.

— Je mets plus ou moins tout le temps des combinaisons, ai-je claironné dans le vide. J'ai aussi une robe, la robe pupute, en fait j'allais la mettre, mais j'ai les jambes couvertes de bleus parce que je n'arrête pas de me cogner dans mon lit. J'adore les combis. Ça me donne l'impression d'être Betty Catroux au Studio 54. Une combi, c'est toujours joli. C'est ce que je dis souvent.

Il s'est arrêté et s'est adossé à la toile du chapeau. Ses yeux se fermaient tout seuls. Il avait de jolies paupières violettes comme en ont les gens à la peau claire. Il s'est passé la main sur le visage.

— Putain de merde, je suis complètement fracassé, a-t-il soupiré. Qu'est-ce que tu disais ?

C'était lui qui était appuyé contre la tente, et pourtant je sentais la bâche derrière sa nuque, le souffle du vent qui soulevait les racines de ses cheveux. Ma peau a réagi par un frisson.

Cela m'arrivait parfois quand j'étais plus jeune : une sphère de perception dilatée au point que j'en devenais télépathe.

— Peu importe, ai-je répondu.

Nous avons eu du mal à retrouver Saïd. La tente s'était remplie pendant que nous étions dehors et il était petit. Je n'arrêtais pas de m'emmêler les pieds et de me cogner dans les gens.

— Vous étiez passés où ? a-t-il demandé quand nous avons fini par le retrouver.

Il était plus ou moins à l'endroit où nous l'avions laissé : il était le pivot autour duquel orbitait notre nuit.

— Je sais pas, ai-je crié dans son oreille. On s'est égarés. On est sortis fumer avec un mec, il avait l'air vraiment con.

— Non, non, a protesté fougueusement le back-to-back. Il était pas con. Il était intelligent. Il a dit que j'étais plus beau qu'elle.

— Eh bien, il avait tort, ai-je braillé d'une voix trop aiguë. Il a juste dit ça parce qu'il savait que tu es grave ouvert d'esprit.

— Viens sur la piste, a dit Saïd. L'autre jour, tu m'as dit que t'avais plus jamais l'occasion d'aller danser. Et maintenant, tu t'échappes tout le temps.

La coïncidence était tellement parfaite qu'elle n'aurait jamais pu fonctionner dans la fiction, me suis-je dit tandis que nous nous frayions un chemin entre les corps. La différence entre les deux garçons était telle qu'elle en devenait presque symbolique : l'idéal platonicien du foreur et de son back-to-back. Les deux amis coexistaient aux deux extrêmes d'un continuum, comme les deux moitiés d'une même mécanique qui oscillait sans cesse d'un pôle à l'autre. Saïd était très brun, et le back-to-back avait la peau claire. Saïd était posé, et l'autre ne tenait pas en place. Saïd avait des traits doux, et l'autre un visage anguleux. Saïd utilisait le langage avec parcimonie, tandis que le back-to-back était un bavard qui lançait en tous sens des phrases précipitées comme des tirs de mitraillette. Je me

sentais quelque part entre les deux : à mi-chemin entre le vif argent du back-to-back et la présence solide et terrienne de Saïd.

Nous avons trouvé de la place vers l'avant et le back-to-back a filé devant nous. De temps à autre, nous l'apercevions plus loin qui fendait la foule, son nez pointu dressé en l'air comme Monsieur Pressé. Plusieurs fois, j'ai retourné le poignet de Saïd pour regarder l'heure, mais les chiffres se fondaient et se reconfiguraient sous mes yeux. La montre semblait reliée à mon sang, au sautillerment de la foule autour de nous. Saïd venait de Bradford, cette forge brûlante et obscure dont les trépidations avaient autrefois fait vibrer tout le pays : grondements, bips électroniques, sub-basses monstrueuses. En pensant à cela, j'ai senti un sourire me venir aux lèvres.

— Je suis contente de t'avoir rencontré.

— Hein ?

— J'ai dit : je suis contente de t'avoir rencontré.

Il m'a adressé un sourire tellement vague que j'ai eu l'impression qu'il ne m'avait pas entendue. Puis il m'a prise dans ses bras et m'a serrée contre lui. Une accolade si chaleureuse et sincère qu'elle s'est infiltrée jusqu'au fond de mon âme. Je crois qu'elle y est encore aujourd'hui.

— Moi aussi, je suis content de t'avoir rencontrée.

Mon esprit se déroulait à l'envers en une spirale langoureuse. J'ai pensé aux hooligans, aux métaphores brutales qui imprègnent notre langue (nous devons tout de même aux drogues des expressions comme « être déchiré », « taper de la MD » ou « fumer de la frappe »), à la trêve inconfortable de la fin des années quatre-vingt entre *club kids* et supporters de foot dans le nord de l'Angleterre. La chanson de New Order, « World in Motion », ne célébrait-elle pas cette alliance ? Cette période brève et merveilleuse, pendant laquelle nous avons pu croire que nous avions toutes les chances de notre côté. Puis j'ai pensé à la danse, au fait que je dansais toujours un peu

comme un garçon. C'était un reste de mon adolescence, du temps où je sortais en boîte avec mon copain et ses amis et que j'avais appris à danser en les regardant. J'appartenais à la dernière génération de filles qui dansaient encore pour de vrai, c'est-à-dire en baskets et sans essayer d'avoir l'air sexy. Je n'avais jamais pensé que la danse comportait une part génétique, jusqu'au jour où, à Ibiza où j'avais retrouvé ma sœur un été, j'avais découvert, en dansant avec elle sous l'accablant soleil ibérique, que nous bougions exactement de la même manière (un petit balancement pensif que j'avais toujours surnommé dans ma tête « la danse de l'ours »).

Et puis Caden. Toute la nuit, il avait surnagé dans mes pensées comme un poisson que j'essayais continuellement de repousser vers le fond. Chaque fois que je repensais à l'énormité de ce qu'il était en train de faire, à la part de responsabilité qu'il me faudrait porter, mon estomac se contractait. Une nervosité normale, un sursaut de paranoïa. C'était pour de bon. Nous étions ensemble et nous allions devoir le rester jusqu'à la fin de notre vie. Je ne pourrais jamais le quitter. Je ne pouvais pas le laisser saborder son mariage et abandonner sa famille pour le larguer au bout de dix minutes parce que j'avais rencontré quelqu'un d'autre que j'aimais mieux, ou parce que sa femme était insupportable et ses filles odieuses, ou parce qu'il ne connaissait toujours pas la différence entre *c'est* et *ses*, et que je grinçais des dents chaque fois qu'il commettait cette faute. Nous allions faire tellement de dégâts. Nous étions en train d'accumuler une dette que nous n'arriverions jamais à rembourser.

Pourtant, j'avais déjà du mal à imaginer mon avenir sans lui. Il était à moi, il était à moi. Il m'appartenait. Je savais qu'il était possible qu'il change d'avis, qu'il me brise le cœur, qu'il fracture le sien. Et quand je pensais à cela, quand j'envisageais la possibilité d'avoir le cœur brisé, la peur qui m'étreignait

était encore plus grande. Il fallait que je l'aide. Si je ne l'aidais pas, il se noierait. Et s'il se noyait, je le perdrais à jamais.

Le set passa abruptement à la vitesse supérieure. La musique se fit plus brutale, plus impérieuse. Une voix émergea des textures sans paroles, saluée par une onde légère d'applaudissements :

You know, sometimes we're not prepared for adversity.

« Parfois tu sais, on n'est pas prêts pour affronter l'adversité. » Ces mots, dans leur fermeté et leur exactitude, picotèrent ma conscience. Ma peau se hérissa. Le message était là, inscrit dans la musique : va de l'avant. Fais ce que tu as à faire. Le morceau s'est interrompu pendant une seconde et le public a aussitôt comblé le vide de ses cris, de ses sifflets et de ses applaudissements. J'aimais ces moments où les gens applaudissent dans les clubs. C'était un comportement d'une politesse inattendue, comme lorsque des supporters de football font une standing ovation à des anciens joueurs qui reviennent pour la première fois sur leur terrain historique. C'était bien vrai ce que l'on disait sur le public dans le Nord. Même ici, dans cette ville froide et vénale qui n'avait d'yeux que pour le pétrole.

Je me suis demandé où était passé le back-to-back et, à ce moment précis, il est réapparu. J'ai tendu les bras vers lui et je l'ai serré contre moi. Il était si frêle. Son corps était comme un mince fil de soie entre mes bras. Il a mis deux doigts dans sa bouche et il a sifflé. Le bruit qui est sorti de ses lèvres sonnait comme une alarme de voiture. J'ai souri, satisfaite de voir ma théorie confirmée.

*

— Tu sais qu'il y a une affinité naturelle entre les gens de Glasgow et ceux de Liverpool ? C'est leur côté irlandais. C'est

pour ça qu'ils parlent vite et qu'ils prennent beaucoup de drogues. Des grandes villes pauvres et humides. Le triangle de la côte ouest, on appelle ça. Tous ces endroits produisent un certain type de personnalité.

Je m'adressais au back-to-back qui avançait d'un pas chancelant sur la route devant Saïd et moi, descendant du trottoir, remontant, redescendant puis remontant. Son T-shirt était trop grand pour lui (ou en tout cas, c'est l'impression qu'il produisait sur mon œil trentenaire) et glissait sans cesse sur son épaule. Il avait l'air d'être le dernier survivant sur Terre.

— En tout cas, putain, tu tiens bien les ecsta, m'a complimentée le back-to-back.

— Encore heureux, ai-je répliqué avec une dignité de vieille fille offensée. Ça fait vingt ans que j'en prends.

— Ça veut dire que j'avais deux ans quand tu as pris ta première pilule.

— Ne nous attardons pas trop sur les chiffres.

— Moi, en fait, je peux m'entendre avec n'importe qui.

— Est-ce que ça ne serait pas parce que tu es grave ouvert d'esprit ?

— Et voilà, t'es bien une putain de journaliste. Tu trouves ton angle et après, tu t'acharnes. T'es comme tous les tabloïds anglais à toi toute seule. On dirait le *Sun*, bordel.

— Je ne suis plus journaliste. Plus maintenant.

— Alors tu es quoi ? a demandé Saïd.

— Je ne sais pas. Je dirais : une écrivaine qui n'a encore rien écrit.

Sur les docks, le ciel était zébré de rose. L'été à Aberdeen, on comprend à quel point on est proche du cercle arctique. Les soirées sont d'une luminosité implacable, l'aube entame son chorus dès trois heures du matin. C'est encore pire, paraît-il, sur les plateformes les plus au nord : Eider, Tern, Cormorant. La June, quatre cents kilomètres plus haut, est baignée de nuits blanches et de soleils victorieux. Cette

subversion des rythmes diurnes rend les hommes fous. L'été est plus dur encore que l'hiver, quand la mer se soulève et se précipite contre les piliers des plateformes dans un combat acharné. Les gens du Nord n'ont pas peur de l'obscurité. Ils y sont en quelque sorte accoutumés.

Nous avons marché jusqu'à un casino dans l'ouest de la ville. C'était un immeuble grisâtre aux allures municipales et au plafond en parpaings. Un endroit où les gens allaient sous l'effet de la compulsion du jeu et non pour le plaisir. Dans nos pays, nous ne savons pas faire les casinos : ils vont à l'encontre des principes qui ont fait notre grandeur. Il était à prévoir qu'Aberdeen, une ville qui a la dépense en horreur, une ville qui s'est engraisée de son avarice, serait la moins douée de toutes dans ce domaine. À l'intérieur, l'air sentait le renfermé. Les murs sans pendules étaient recouverts de papier floqué.

Saïd est allé au bar. Le back-to-back a dérivé en direction de la roulette où il a entamé une conversation avec un homme en costume d'été rose. Il avait un visage prématurément rougi et portait ses manches de veste roulottées comme dans *Deux flics à Miami*. Il était tout à fait à sa place dans ce lieu, avec ses vêtements de bookmaker et son air malsain. Quand je me suis approchée, ils se sont tus.

— Qu'est-ce que tu as dit à mon frère ? ai-je demandé. Tout ce que tu lui dis doit passer d'abord par moi.

— C'est pas ton frère, a rigolé l'homme. On était au lycée ensemble.

Au long de la nuit, j'avais fini par m'attacher à ce mensonge. C'était peut-être parce que j'avais déjà l'habitude d'être une grande sœur.

— Il n'aime pas parler de moi parce que je suis plus vieille que lui. On n'a pas le même groupe d'amis.

— Je lui demandais s'il avait entendu le dernier disque de George FitzGerald.

— C'est qui, George FitzGerald ?

Le nom sonnait comme celui d'un leader de groupe de rock.

— Tu rigoles ou quoi ?

— Non.

— Tu viens juste de le voir jouer au festival.

J'ai haussé les épaules. Ce genre de détails n'intéressait que les ados. Je n'étais pas plus susceptible de choisir une soirée dans un club sur la foi d'une tête d'affiche que de tapisser ma chambre de flyers des soirées Dreamscape ou Pandemonium. La discussion a repris son cours. « L'album parle de sa copine », a dit une voix. « Quelle heure il est ? » a demandé une autre.

— Pour moi, ces trucs, ils sonnent tous pareil, ai-je déclaré. Ça ressemble à de la garage des années quatre-vingt-dix, même si vous devez être trop jeunes pour vous en souvenir. Les producteurs, de nos jours, ils sont tellement... copieurs. Bicep, c'est des copieurs. Leur mix du morceau « Dominica », c'est juste le même que la version originale ! Je le sais parce que je l'avais sur une mixtape de Stu Allan de 1995. Il n'y a aucune différence.

J'avais passé toute la première décennie du millénaire à me plaindre que la musique n'était plus aussi bonne qu'avant, et les dernières années à m'alarmer du pillage qu'était en train de subir mon passé. Cette prise de conscience me donnait le vertige, comme si les vingt années écoulées dans l'intervalle avaient été abolies. Comme si tout ce temps n'avait pas existé. La garage d'aujourd'hui s'injectait dans les veines tout ce qui avait été produit de bon dans le passé (la brillance bien huilée de la house, la tristesse et la mélancolie de la techno hardcore à ses débuts) et parvenait, je ne sais comment, à l'amplifier encore davantage. Cette musique sonnait comme un trou dans le cœur, comme la douleur incommunicable d'une vie passée à regarder derrière soi. Elle n'avait jamais trouvé son public dans le Nord-Ouest. Liverpool était trop blanche, trop attachée à la signature rythmique quatre/quatre.

– J'adore la vieille garage, a déclaré Saïd, soudain apparu à la table avec des boissons.

– Je sais, mon chéri. C'est parce que tu as du goût, ai-je répondu en passant mon bras autour de son épaule. C'est comme ça que j'ai su qu'on serait amis. Dès que je vous ai rencontrés tous les deux, j'ai su que vous alliez être mes amis. Avec ma meilleure copine, on a une théorie. On appelle ça le filet à papillons de l'amitié: quand on rencontre quelqu'un pour la première fois, on...

– Oui, oui, a dit le back-to-back. Tu nous as déjà raconté le filet à papillons.

Mon visage me faisait mal. Je souffrais de bruxisme, la complainte silencieuse des gens stressés. Le fait d'avoir grincé des dents et parlé à tort et à travers toute la soirée n'avait rien arrangé. J'ai étiré ma mâchoire. Le back-to-back a tâté sa poche et m'a tendu un chewing-gum.

– Il a l'air louche, ton petit copain, ai-je remarqué.

– C'est sûr qu'il est louche. C'est exactement le mot.

– Je crois qu'il vaudrait mieux que tu ne lui parles plus. Et je crois aussi que tu ne devrais pas dilapider l'argenterie de la famille dans un jeu de hasard. Si on allait plutôt compter les cartes ?

– Mon cul, ouais ! Je suis pas en état de compter les cartes. J'arrive à peine à voir la table.

Il a éparpillé ses jetons sur le tapis d'un geste ample. Lorsque le croupier a fait son annonce, tout le monde a reculé d'un pas et s'est tourné pour regarder le cylindre. La bille a circulé à toute allure dans sa gouttière. Les effets de ma pilule s'étaient dissipés, laissant place à une sorte de contentement rythmé, mais quand j'ai reculé d'un pas, une dernière montée d'extase m'a envahie. Ma vision a sauté quelques images et la table m'a jeté un regard par en dessous, avec ses chiffres blancs cryptiques comme des inscriptions sur une planche de ouija, son étoffe d'un vert irréel. On dit que François Blanc,

l'inventeur de la roulette, a passé un pacte avec le diable pour obtenir ses secrets. Mais quels secrets ? Tout le monde sait que les dés sont pipés en faveur du casino.

J'avais toujours le bras autour de l'épaule de Saïd et je l'ai senti se raidir près de moi, comme si c'était son argent à lui qui était sur la table et non celui de son ami. La bille a achevé une dernière révolution cahotante et s'est logée dans une case avec un claquement. Le back-to-back s'est retourné et son sourire était si triomphal qu'il m'a fallu une seconde avant de comprendre qu'il avait perdu. Il a posé une main sur sa bouche comme une pin-up outragée, puis l'a tendue vers nous. Une pilule divisée en trois était posée sur la paume.

Faire nos jeux, placer nos paris. Cette fois, c'est sûr : on a toutes nos chances de battre la maison.

Un soir, j'étais au pub et une femme est venue s'asseoir à côté de moi, alors j'ai poussé mon manteau. Elle s'est moquée de moi parce que c'était un manteau rose. J'ai dit : « Il est pas rose, il est bordeaux clair. » Histoire de discuter, quoi. C'est comme ça qu'on a brisé la glace. Avec elle, je fais des trucs que je peux pas faire avec ma femme. Je la bouscule un peu. Je l'étrangle, des fois. C'est différent, plus animal. Je l'ai vue seulement quelques fois mais quand je suis en mer, je lui téléphone plus souvent qu'à ma femme. Je sais pas si elle me manque, c'est surtout les choses qu'elle me dit. Elle me dit qu'elle me trouve fort. Ma femme, elle me dit pas des choses comme ça. Et j'ai pas envie de lui demander : « Tu sais, j'ai besoin qu'on me dise ça », si c'est pour qu'elle me réponde direct : « Oh, t'es mignon », comme ça, par automatisme. Ces choses-là, j'ai vraiment besoin de les entendre. Mais tellement. Quand j'ai eu trente ans, ça m'a fait un choc. J'ai commencé à perdre mes cheveux.

Tern

— Comment tu t'es fait cette cicatrice ?

— Ça se fait pas, de demander ça aux gens. Tu peux pas juste t'asseoir et commencer à poser des questions comme ça. T'es pas au courant ? C'est trop personnel, tout ça.

Ce n'était pas le jeune Gallois qui parlait mais l'homme assis en face de moi. Il avait le regard distrait et impassible d'un tueur en série, mais l'intonation sévère d'un maître qui réprimande une élève. Face à lui, je me sentais comme à l'école, butée et récalcitrante à toute critique.

— Je suis en train de l'interviewer, ai-je répliqué. Il faut bien que je lui pose des questions.

La cicatrice était une profonde crevasse incurvée qui barrait tout son visage, de sa paupière inférieure au coin de sa bouche. La peau avait une teinte violacée malade, du même pourpre jaunâtre qu'un bleu finissant. Sans y penser, il a passé la main sur sa joue. Ses yeux ont glissé par-dessus mon épaule et son attention s'est focalisée ailleurs, quelque part à l'intérieur de lui.

— À la guerre, a-t-il répondu.

— Ne me raconte pas de mensonges.

Il a souri.

- Je suis tombé d'un tronc d'arbre quand j'avais six ans.
- Tombé sur quoi ? Sur une faux ?
- On est pas bouseux à ce point-là. Le tronc d'arbre était au bord d'une carrière. J'ai dégringolé jusqu'en bas.

C'était un mardi, il était une heure et demie de l'après-midi et j'étais déjà en bonne voie vers l'ébriété. Cela faisait quelques heures que je circulais dans la salle à offrir des verres et à inviter les confidences, comme une hôtesse éméchée dans une réception guindée et strictement masculine. Les trois hommes, me suis-je dit, auraient pu être rangés par ordre d'hostilité. Le premier vivait ma présence comme une intrusion et avait envie que je parte. Son ami, tout juste revenu du bar avec quatre verres de Southern Comfort et limonade (il semblait avoir pris au pied de la lettre la demande du jeune Gallois de lui apporter « n'importe quoi »), ne se souciait guère si je restais ou non. Et le jeune Gallois qui était, pour ce que je pouvais en juger, la force dominante à cette table voulait que je reste.

Mon métier m'avait appris à pressentir la perception que les gens avaient de moi. J'avais l'habitude d'approcher des groupes, d'identifier la personne la plus réceptive, de m'imposer par la ruse sans m'arrêter à la préférence de la majorité. Les filles apprennent à réagir aux signaux sociaux les plus subtils et à battre en retraite au premier sourcil froncé, au premier croisement de bras. Les garçons, au contraire, développent une surdité bénigne à ces mêmes indices. Ils prennent l'habitude d'y aller au culot, de ne surtout pas s'arrêter de parler, comme un représentant de commerce sur un pas de porte qui sent arriver un refus timide. Pour les besoins de ma profession, qui consistait à mettre le grappin sur des inconnus et à leur soutirer une conversation, j'avais été forcée de devenir une sorte d'hybride : l'allure inoffensive d'une femme, l'âme inébranlable d'un homme.

- C'est quoi ton nom, ma belle ? a demandé le jeune Gallois.

Il avait l'accent musical du sud du Pays de Galles, situé quelque part sur la gamme chromatique à l'opposé des inflexions chantantes du Teesside qu'on entendait autour de nous.

— Dounyazade.

— Arrête tes conneries. Personne s'appelle comme ça !

— Si, moi.

— Ma parole ! J'ai jamais rencontré quelqu'un qui s'appelait Dounyazade. J'ai même jamais entendu un nom pareil de toute ma vie.

— Eh bien maintenant, c'est fait.

— T'as pas un stylo ? Tu peux me l'écrire ? Ton nom en entier, hein. Je veux pas manquer le bouquin quand il va sortir.

— Rentre-le dans ton téléphone.

Il m'a regardée comme si je lui avais suggéré de se l'écrire sur le front.

— Je peux pas faire ça. J'ai ma gonzesse qui regarde dans mon téléphone.

— À Londres, regarder dans le téléphone de son partenaire est considéré comme inacceptable.

— À Port Talbot, ça passe tranquille. Même mon Facebook, je suis obligé de le garder secret.

— Tu as un compte Facebook secret ?

— J'aime bien regarder les photos des gens. Mais je déteste les embrouilles.

— J'ai remarqué que les hommes qui disent qu'ils détestent les embrouilles sont souvent les plus forts pour les provoquer.

— Et donc les filles, à Londres, ça les dérange pas quand on les trompe ?

— Ce n'est pas que ça ne les dérange pas. Ça les dérange, mais elles le cachent parce qu'elles veulent se donner l'air français. Espionner son partenaire, ça manque de classe. C'est comme, euh... se saouler à un baptême.

J'ai fouillé les détritrus au fond de mon sac jusqu'à y trouver un stylo à bille sans bouchon, j'ai arraché une page de mon carnet et j'y ai inscrit *Dounyazade Jones* d'une écriture nette et arrondie. Il m'a pris le papier et l'a levé à la lumière en plissant les yeux, comme un marchand qui examine un billet de cinquante.

— Je vais te dire un truc, Dounyazade. Elles sont stylées, tes bottes.

En effet, mes bottes étaient magnifiques. Elles étaient bleu marine et montaient jusqu'à mi-mollet, avec un rabat de daim souple qui retombait sur le talon comme une guêtre. Une relique de ma vie passée où la beauté pouvait s'acheter et où tout, absolument tout, se négociait.

— Je les appelle mes bottes jambe-de-cheval. Parce qu'elles me donnent l'air d'un cheval de trait.

— Non, pas du tout ! répondit-il en les considérant à nouveau. Elles sont hyperbelles, en fait. On dirait des fausses Ugg.

— C'est des Chloé.

— On dirait qu'elles sont enroulées sur elles-mêmes. Ça fait un peu comme des Crocs !

— Je ne sais pas pourquoi je me fatigue à porter des belles choses dans ce bled.

— T'étais pas censée nous poser des questions sur l'offshore ?

— Si. Tu travailles où ?

— Je peux pas te dire.

— Je te parie que j'arrive à deviner. Voyons voir. Tu es venu par un vol direct et tu n'es pas encore passé en trois-trois. Donc je dirais que tu es...

J'ai tapoté mes lèvres de mon stylo en plissant les yeux.

— Sur le champ de Brent ?

Le jeune Gallois a souri d'un air malin.

— Secret défense.

— J'ai envie de dire que tu travailles sur la Tern. Même région, même genre de météo.

- Répète un peu comment tu prononces ça ? Tern ?
- Tern.
- *Turn*. T'as un accent un peu bourge, toi, non ?
- Pas spécialement.
- C'est bien, ça me plaît. J'aime les filles bourges.
- C'est comment, là-bas ?

Il a posé sur moi un regard franc. Ses yeux étaient couleur de miel. Ses cheveux, ses yeux et sa peau avaient tous la même couleur, ce qui rendait difficile de discerner ses traits ou de se former une impression organisée de son visage.

- C'est pas mal, a-t-il répondu.
- C'est la merde, a murmuré le premier homme.
- Ça dépend de ce que t'en fais. Moi, j'emmène jamais mes problèmes avec moi à bord. Mais il y en a qui le font. Ceux-là, ils comptent les jours en attendant de rentrer chez eux. Si tu prends pas tes distances, les choses restent à moisir dans ta tête. Il y a pas longtemps, un gars s'est rempli les poches avec des clés à molette et il s'est jeté par-dessus bord.
- Je crois que j'ai déjà entendu ça quelque part.
- Peut-être. Mais n'empêche. Quand tu travailles dans l'offshore, tu peux pas vivre une seule vie. Tu dois en vivre deux à la fois.

- Ça ne te dérange pas d'être loin ?
- Je vais être honnête avec toi, ma belle : non, ça me dérange pas. Tu vois, j'ai pas de cœur.
- Moi, je vais pas sur Facebook, ça me rend maboul. Tu vois les gens là-dessus qui font la fête et tu te dis : ma gonzesse, elle est encore sortie, elle fait tel ou tel truc, et moi je suis coincé ici.

C'était le deuxième homme qui venait de parler, celui qui était allé chercher à boire. Distracte par la tension naissante entre le jeune Gallois et son ami, j'en avais presque oublié la présence de l'autre. Je l'ai vraiment regardé pour la première fois. Il était bâti comme un échafaudeur – haute taille et larges

épaules arrondies –, avec un visage anxieux et sanguin. Son bras portait un grand tatouage de l'écusson d'une équipe de football, partiellement masqué par la manche de son T-shirt sous laquelle apparaissait la devise *Keep It Casual* en cursives penchées et élégantes.

– Les gars de Middlesbrough, ils passent leur vie au téléphone à s'engueuler avec leurs meufs. C'est le drame en permanence. C'est du non-stop.

– Quelqu'un m'a parlé d'un gars sur le Beatrice, ai-je répondu. Il a mis un coup de boule dans son iPad parce que sa copine sortait sans lui et qu'il ne pouvait pas l'en empêcher.

– C'est dur, a confirmé le deuxième homme. À la maison, j'ai une femme et des gosses. Ma petite dernière vient d'avoir un an. Elle a eu un rhume et elle pleurait tout le temps la nuit. Alors l'autre soir, ma femme m'a envoyé trois enregistrements d'elle en train de hurler. J'ai dit: «Non mais ça va pas? Pourquoi tu m'as envoyé ça?» et elle a répondu: «Parce que moi, c'est toutes les nuits que je dois supporter ça.»

– Qu'est-ce que tu peux y faire, quand tu es loin?

– C'est un cycle, en fait. Elle est à la maison et elle doit tout faire toute seule. Quand je l'appelle, elle est d'une humeur de merde, alors pendant quelques jours on se parle plus, ou bien on s'engueule. Du coup, au boulot, tu te prends la tête avec tout le monde parce que tu es de mauvais poil. Après, tu te réconcilies, tu t'excuses. Et puis ça recommence, au moins deux ou trois fois le même cycle à chaque voyage.

Il avait l'air tellement abattu que je me suis sentie obligée de changer de sujet, mais je n'ai rien trouvé à dire sur le moment qui n'ait pas trait au mariage.

– Tu sais que c'est très commun de te disputer avec ta femme quand tu pars travailler loin? Tellement commun que ça a même un nom: le syndrome du couple intermittent.

– Ça existe?

— Oui. Ça arrive aussi aux soldats.

Ces hommes étaient comme des soldats, ai-je pensé. Ils devaient cultiver une aptitude à se détacher. Ils avaient pour mission de défendre la civilisation. Leur travail les conduisait dans les endroits les plus durs et les plus sauvages au monde, ce qui avait pour effet paradoxal de les endurcir davantage. Ils aimaient se vanter de leurs postes les plus difficiles, surenchérir sur l'âpreté de leurs conditions de travail. En Angola, on les avait fait embarquer dans une flotte de SUV aux vitres teintées dans lesquels ils avaient dû rester couchés au sol jusqu'à leur arrivée à l'héliport. Au Nigeria, les plateformes étaient équipées de bunkers qui ressemblaient à des cercueils verticaux. Si des pirates prenaient le contrôle de la plateforme, l'équipage devait se réfugier dans les bunkers tournés vers La Mecque. Il y avait de l'argent à se faire en Afrique, mais le prix à payer était le danger.

Ces hommes étaient d'ailleurs plutôt semblables à des mercenaires. Les plateformes étaient comme des baraquements militaires : un domaine strictement masculin où fleurissait une paranoïa anti-femmes. Au large, les hommes échangeaient des récits d'épouses rapaces, de maîtresses manipulatrices, de femmes qui les « piégeaient » en tombant enceintes, disparaissaient avec leurs enfants, les ruinaient à coups de jugements de divorce, les trompaient avec leurs amis. T'en fais pas pour ta gonzesse, se répétaient-ils constamment. Elle s'en fait pas pour toi, elle. Elle est trop occupée à se faire tringler par Leroy.

Leroy est aux travailleurs du pétrole ce que Jody est aux Marines : un personnage né de l'imagination populaire, celui du civil indolent qui se la coule douce sur la terre ferme en profitant de leur absence. Expression d'une anxiété généralisée, il est aussi un moyen de s'endurcir contre la nostalgie du foyer. Détail intrigant (ou pas), Leroy semble souvent, de même que Jody, être noir, même si les travailleurs en mer du

Nord viennent pour la plupart de villes postindustrielles à la population majoritairement blanche. Leroy est connu dans le monde entier, m'avait dit un homme qui avait travaillé au Brésil, au Groenland, aux États-Unis et dans les Malouines. Partout où il était allé, les hommes faisaient des blagues sur Leroy. Pourquoi est-il noir ? avais-je demandé à cet homme. À ton avis ? avait-il répondu.

— Il faut avoir un cerveau pour la plateforme et un cerveau pour la maison, a dit le jeune Gallois. En mer, tu communique pas de la même façon. Il faut être direct. Tu peux pas te permettre les malentendus. Tu peux pas tourner autour du pot. Quand tu reviens à terre, tu as besoin d'une période de décompression. Les autres, à la maison, ils comprennent pas. Eux, leur réalité, elle continue d'un jour sur l'autre. Alors que nous, on en sort régulièrement.

Le soleil projetait un disque blême en travers du parking. Quelque chose dans l'angle de la lumière qui tombait par la fenêtre donnait l'impression que la pièce était enfumée, alors que les fumeurs étaient parqués dehors dans une cour bétonnée. L'air semblait teinté, comme s'il était filtré par une vitre couleur tabac. Sur la table devant moi, mon téléphone s'est éclairé.

Je suis arriver. T ou ???

— Tu y vas ? a demandé le jeune Gallois alors que je me levais de ma chaise.

— Il faut que j'aille chercher mon copain.

— Il peut bien attendre.

Le premier homme a secoué la tête, comme pour montrer qu'il n'était pas dupe de mes manœuvres sournoises.

— Ton copain ! Tu nous prends pour des cons. Je t'ai vue aborder des gars tout l'après-midi. Moi, je dis que t'es une pute.

— Toi, ta gueule, ai-je répondu en prenant mon sac. Tout le monde s'en fout, de ce que tu dis.

Caden se tenait plus ou moins à l'endroit exact où je l'avais trouvé la première fois. Comme ce jour-là, il gîtait sous le poids de son sac de sport. Je me suis attardée un instant au distributeur bancaire pour le regarder. J'avais répété cette scène dans ma tête de nombreuses fois. Je m'étais imaginée debout aux arrivées, grave et droite dans un haut à bretelles noires (une tenue conçue pour évoquer Kim Kardashian assise près de Kanye dans les tribunes d'un match de basket, pendant les jours heureux de leur romance : crayon à lèvres taupe, chignon négligé, une lueur d'amour candide dans le regard). J'aurais passé mes bras autour de son cou et je l'aurais serré contre moi, pour prendre acte en silence de son sacrifice. Mon humeur se serait faite discrète pour s'adapter à la sienne. De trop grandes effusions de joie auraient été malvenues. J'imaginai qu'il se sentirait partagé, et je m'attendais à toute une gamme d'émotions différentes : de la culpabilité à la tristesse, en passant par une subtile mélancolie. Mais je n'avais pas anticipé sa réaction.

Quand je suis arrivée vers lui, il a levé les yeux vers moi et il a souri tout grand, faisant disparaître les parenthèses autour de sa bouche et apparaître une série concomitante de rides autour de ses yeux. Je ne lui avais jamais vu l'air aussi heureux. Ses sourcils étaient levés comme s'il n'en revenait pas de son audace. Il l'avait fait. Il avait échafaudé son propre enlèvement et, par miracle, le coup avait marché.

Il a tendu ses mains devant lui. « Regarde ! »

Je les ai regardées. Il avait de belles mains, étonnamment fines et intactes, avec des doigts minces et des ongles ovales. Les mains d'un homme plus grand et qui aurait un travail moins dur que le sien.

— Qu'est-ce que je suis censée regarder ?

— Regarde !

Je l'ai fixé, ahurie. Il avait les mains qui tremblaient. Comme son corps fonctionnait à un régime plus élevé que la moyenne,

il était difficile de dire si ces trépidations étaient dues à la nervosité ou simplement à un surplus d'énergie inutilisée. L'espace d'un instant, j'ai cru que c'était cela qu'il voulait me montrer: qu'il était dans un tel état de bouleversement qu'il avait les mains qui tremblaient. Et c'est là que j'ai compris. Pas d'alliance.

– Ça fait bizarre ?

Il a haussé les épaules en souriant.

– Non. De toute manière, je peux pas la garder au travail. Je l'ai pas remise, c'est tout.

Nous sommes sortis jusqu'à la file des taxis. Il ne cessait de presser ma main et de me sourire. Son sourire latéral. Je me suis souvenue de ce premier jour, de la manière dont il me souriait toutes les fois que je regardais dans sa direction. *Je dois dire quoi ? – Tout ce que tu veux. – Tu vois, maintenant je vais plus oser dire des gros mots.*

Nous avons croisé un groupe d'hommes qui entraient dans le terminal. Ils nous ont regardés passer, l'œil alerte et intéressé. J'étais sûre qu'ils savaient que Caden était marié et pas moi. Mon visage, qui se reflétait faiblement dans la vitre teintée du taxi, le disait bien assez. Je n'étais la femme de personne. Ma vie ne concernait personne d'autre que moi. Sans prévenir, Caden m'a tirée vers lui et m'a embrassée. J'ai tourné la tête au même moment. Ses lèvres ont effleuré ma pommette et le baiser mal synchronisé a claqué contre mon oreille. Pendant une seconde, mon ouïe a sifflé. Au-dessus de nous, le soleil filtrait à travers un fin brouillard gris. J'avais l'impression d'être dans le foyer d'une bombe en train d'exploser.

*

– Jamais j'achèterais ça.

– Mais personne ne te demande de les acheter, ai-je répondu en retournant les baskets. Elles étaient violettes, avec une virgule à motifs fleuris.

— L’Air Max One, c’est un classique, ai-je poursuivi. Je portais ça la première fois que je suis sortie en boîte à Bowlers. Avec un Wonderbra imprimé denim et la culotte assortie. C’était l’époque où on pouvait encore aller à Bowlers en soutif-culotte sans se faire importuner. Après ça, ils ont ouvert un bar et l’ambiance s’est dégradée.

Caden m’a regardée, impassible. Il ne voulait pas que je lui parle de moi à quinze ans, à l’époque où Bowlers n’avait pas encore de bar. Il avait déjà regardé des photos et décrété que j’étais mieux maintenant. J’avais soif d’en savoir plus sur son passé, mais le mien l’ennuyait. Cela faisait partie des petits déséquilibres que j’acceptais sans trop y penser. Il a choisi une paire de baskets exactement semblables à celles qu’il portait. Il comptait jeter les siennes à la poubelle dès notre retour à la maison. J’ai ouvert de grands yeux. Pour moi, ses baskets étaient tout aussi propres et impeccablement blanches que le premier jour où je les avais vues.

— Tu jettes tes chaussures à la poubelle quand elles sont sales ? Comme Floyd Mayweather ?

— Je veux qu’elles soient blanches-blanches, a-t-il dit. Je supporte pas les taches, moi.

Il adorait faire du shopping, arpenter le cube climatisé et violemment éclairé d’Union Square ou le tunnel brutaliste glacé du Trinity Centre pour acheter des choses dont il n’avait pas besoin, ou planifier leur achat pour un jour prochain. Il avait un goût passionné pour l’accumulation – pour tout ce qui était encore emballé, flambant neuf, intouché – mais anticiper de futurs achats lui procurait tout autant de plaisir. C’était ainsi que lui et Rachel remplissaient leurs journées quand il était chez lui. Ils développaient leur programme d’acquisitions. Ils achetaient, dépensaient, consommaient sans relâche.

Chez John Lewis, il a dédaigné les portants de polos et de vestes de sport immaculées («Moi, c’est Ralph Lauren ou Hugo Boss sinon rien») mais il s’est arrêté devant une

télévision à écran plat de cinquante pouces. Il avait été profondément choqué d'apprendre que je ne possédais pas de télévision. Chez lui, il en avait huit : une dans chaque chambre, une dans la salle de jeux, une dans la véranda et une dans la salle de bains. Quand je lui avais demandé pourquoi il avait une télévision dans la salle de bains, il m'avait regardée comme si j'étais demeurée. Parce que des fois, m'avait-il expliqué, il avait envie de regarder la télévision quand il était dans son bain.

Dans l'Apple Store, il s'est arrêté devant des montres très chères dans une vitrine.

— Avec ça, les jumelles arrêteraient peut-être de me faire la gueule ? a-t-il marmonné.

Sa remarque, adressée à lui-même plus qu'à moi, n'appelait pas de réponse. Dans mon for intérieur, j'avais déjà tiré mes propres conclusions sur les jumelles (outrageusement, catastrophiquement gâtées), sur ses compétences de père (médiocres) et sur ce qu'il adviendrait d'elles si jamais leur sort m'était confié (embarquées dans une diligence et expédiées vers le sud, tel le jeune Jonathan Harker dans *Dracula*, jusqu'au collègue militaire d'Harrogate). Mais peut-être Rachel serait-elle si consumée de fureur qu'elle m'interdirait à jamais de les rencontrer. Tout en croisant les doigts dans ma poche, j'ai compté les montres dans la vitrine. Six : un chiffre de mauvais augure. Cela signifiait qu'elle m'autoriserait à les rencontrer, et ce avant la fin de l'année.

— T'en penses quoi ? m'a-t-il demandé en se tournant vers moi.

— À mon avis, freine tes ardeurs. Au moins pour le moment.

— Oui, mais si je claque tout mon fric maintenant, il lui restera plus rien à me prendre.

J'ai tracé de mon orteil une arabesque sur le sol (« La droite est la ligne du devoir, la courbe celle de la beauté », dit le proverbe). Je n'en revenais toujours pas qu'il ait signé un contrat

qui l'engageait devant la loi sans vérifier ce qu'il lui en coûterait de le dissoudre. Mais je suppose qu'en cela il ne différerait guère de la majorité des gens.

— Ça ne marche pas comme ça, un divorce, ai-je répondu.

Nous sommes sortis du magasin et nous sommes promenés dans la ville, guidés vers Belmont Street par l'instinct du retour au nid. Il s'est arrêté une seule fois, pour me montrer un coin de rue où il s'était fait arrêter par la police un jour avec des hommes de la Murchinson.

— On se chicanait pour rigoler. Un des gars m'a porté et il m'a laissé tomber par terre d'un coup. Pendant des semaines, j'ai eu des bleus partout.

Son accent donnait à ses mots la mélodie joyeuse d'une comptine nordique.

— Vous vous chicaniez ?

— C'est comme ça qu'on dit par chez nous.

J'ai senti une fois de plus combien il m'était parfois étranger. Ses phrases avaient une pente provinciale, une syntaxe campagnarde que j'avais toujours attribuée au fait qu'il était né de l'autre côté des Pennines. «Je vais faire dormir les yeux», disait-il parfois avant d'aller se coucher. «J'ai eu mon compte, là.»

— J'ai toujours pensé que si les hommes jouent à se bagarrer, c'est juste une excuse pour se mettre des coups pour de bon, ai-je remarqué.

— Mes potes à moi, c'est pas leur genre.

— Mais où est la différence si, à la fin, tu te retrouves couvert de bleus ?

La conversation nous avait menés jusqu'au bar où nous avions bu un verre la première nuit, quand la neige se déposait sans bruit sur les rebords des fenêtres et y formait des ondulations épaisses. Cette fois, le soleil brillait et un parfum de résine s'élevait des lattes de bois de la terrasse, se mêlant aux gaz d'échappement des voitures qui roulaient sur la

passerelle au-dessus de nous. Nous nous sommes assis dans une annexe vitrée qui ouvrait sur les cimes des arbres. Le feuillage en filtrant le soleil donnait à la lumière une teinte verdâtre. Un gros rottweiler haletait sous une table. Il avait des yeux éplorés et des babines brunes comme des limaces baveuses. Il a vu que je le regardais et m'a rendu mon regard. Ses yeux disaient qu'il voulait que je sois son amie, qu'il fallait que nous fassions connaissance, tout de suite.

– On devrait adopter un chien dans un refuge, ai-je dit.

Caden a secoué la tête. Il portait des lunettes de soleil à verres miroir – encore un gadget des années quatre-vingt-dix revenu à la mode depuis peu – et quand je l'ai regardé, je n'ai vu que mon propre visage, légèrement déformé par la courbure des verres.

– Non, on prend un chiot, a-t-il répliqué.

– Je veux un chien de refuge.

– Tu peux pas savoir d'où il sort. Si ça se trouve, ça s'est mal passé avec ses maîtres d'avant. Ou bien c'est un ancien chien de combat.

Il a énuméré sur ses doigts les dangers qui nous guettaient.

– Tu peux pas savoir quel âge il a. Il risque d'avoir une maladie. Ou d'être impossible à dresser. Il risque de mordre les jumelles.

Ou de se faire mordre par les jumelles, ai-je pensé. Chaque fois qu'il les évoquait, une maxime de ma grand-mère protestante me revenait à l'esprit: *Rouquin, bon à rien*. La phrase dansait en lettres brûlantes devant mes yeux, me distrayant de toute tentative de dire quelque chose de gentil sur ses filles. J'ai essayé de toutes mes forces de penser à une banalité sur l'enfance, d'exhumer du fond de mon passé une parabole optimiste (un délinquant juvénile devenu chirurgien; un sauvageon né dans la pire cité de Liverpool, aujourd'hui à la tête d'un fonds d'investissement) mais rien ne me venait à l'esprit. *Rouquin, bon à rien*, scandait ma conscience. *Rouquin, bon à rien*.

– J'aime bien l'idée d'adopter un chien qui a eu un mauvais départ dans la vie. Pour le gâter, lui donner plein d'amour. Lui faire oublier toutes les épreuves qu'il a dû traverser.

– Je discute pas. On prend un chiot, point barre.

– La seule raison pour laquelle tu ne veux pas d'un chien de refuge, c'est que ça te ferait rater une occasion de dépenser des tonnes de fric.

– Je veux pas d'un chien d'occase.

– Et qu'est-ce que ça te ferait, si je disais la même chose sur les maris ?

– C'est pas pareil.

– Tu sais que ça fait presque quatre mois jour pour jour qu'on est venus ici ?

– Ça passe vite.

J'ai tendu la main vers lui pour caresser la manche de son sweatshirt gris.

– J'aime bien ton survêtement. Ça a un petit côté délinquant juvénile qui m'a toujours fait fantasmer.

– Je l'ai mis exprès.

L'annexe s'est remplie rapidement. À l'intérieur, le soleil qui cognait sur les parois vitrées échauffait l'air. La pièce était comme une pépinière remplie de plantes vertes. L'haleine tropicale des succulentes planait dans l'air lourd. Autour de nous, les filles portaient des vêtements dont les formes me rappelaient ceux de mon adolescence : des crop tops, des pantalons flottants, des robes à bretelles. Sauf qu'aujourd'hui leurs visages étaient modelés par un fond de teint correcteur qui virait au brun terreux dans la lumière verdâtre, et leurs cheveux étaient teints dans des couleurs bonbon. Lavande, bleu ciel, or rose, menthe. Une fois l'œil accoutumé à l'artifice, leurs couleurs étaient magnifiques. Chancelantes sur leurs hauts talons, elles me faisaient penser à des fleurs aux tiges délicates, ou bien à une version contemporaine et gracile des petits poneys en

plastique que je collectionnais dans mon enfance. On se serait crus dans une serre au milieu des roses.

Caden a pris ma main et l'a embrassée.

– Tu sais ce que j'aime, quand je suis avec toi ?

– Quoi ?

– Ça me donne l'impression d'être en vacances. Tu vois, d'habitude, quand je pars en vacances...

Il s'est interrompu. Venait-il juste de se rendre compte du peu de chances qu'il lui restait de repartir un jour en vacances avec ses filles ? Ou bien était-il en train de s'autocensurer par tact ? Il n'avait pas l'air d'un homme qui prend conscience de la ruine irrécupérable de sa vie de famille. Il souriait encore, d'un sourire tellement large qu'il en paraissait douloureux.

– Ça ne durera pas toujours, ai-je dit. Il faut qu'on se trouve un endroit pour habiter.

– Je vais nous trouver un endroit bien. Je te promets.

– Il va falloir que je trouve du travail.

– Je veux pas que tu te fasses du souci pour ça. Je gagne assez pour deux. J'ai assuré pour Rachel. Et maintenant je vais assurer pour toi.

– Tu avais déjà imaginé que ça arriverait ?

– Non. Mais ma mère, oui. Elle savait que j'étais pas bien avec Rachel. Elle m'a dit qu'elle essayait de se convaincre que ça allait pour moi, mais au fond elle savait que ça allait pas.

– Tu crois qu'elle va me détester ?

– Elle va t'adorer. Tout le monde va t'adorer.

– Tu as une photo d'elle ?

Il a pris son téléphone sur la table et l'a tendu vers moi.

– Ma maman. Ma mamie. Ma tante Tessa. Tante Karen. Tante Val. La petite Leanne. La petite Madison. La petite Courtney. La petite Jade.

Il a fait défiler le harem familial, figé dans des postures de sociabilité féminine : en robes bustiers devant des cabines de W-C peintes en rose, ou bien en rang dans une salle à manger,

verres de champagne levés, les pointes des pieds en dehors comme si elles s'apprêtaient à entamer une chorégraphie de comédie musicale. Sa mère avait le même menton délicat et pointu, les mêmes yeux de chien husky que lui. Enfin plutôt, c'était lui qui avait les mêmes que sa mère. Elle était d'une jeunesse choquante: le genre de femme pour qui le terme MILF avait dû être inventé. Je m'étais toujours représenté Stockton-on-Tees, à l'inverse d'Aberdeen, comme un lieu strictement féminin, un lieu où tous les hommes d'âge nubile étaient en mer. En regardant ces photos, on pouvait aisément croire que c'était le cas.

- Il n'y a pas d'hommes dans ta famille ?
- Seulement mon père. Ils sont séparés.
- Tu le vois encore ?
- Quand il est dans le coin. Il travaille ailleurs.

Ailleurs. Dans ses récits, les lieux étaient rarement spécifiés. Ils formaient une sorte d'antimatière urbaine définie uniquement par le fait qu'ils n'étaient pas Stockton-on-Tees.

- Il est comment ?
- Ça va. Il perd un peu la boule, ces derniers temps, parce qu'il a personne pour le garder sur le droit chemin.
- Ta mère lui manque ?
- S'il pouvait se remettre avec elle demain, il le ferait.
- Et elle ?

Il a éclaté de rire. Il avait un rire étonnamment grave et puissant. Bien plus grave que sa voix, dont la portée ne dépassait guère la sphère de son espace personnel.

- Tu parles ! Elle a tenu jusqu'à mes seize ans. Et après ça...
- Elle a atteint son plafond de tolérance à la douleur ?
- Elle dit toujours qu'elle regrette de pas avoir foutu le camp la première fois qu'elle y a pensé.

Seize ans était l'âge auquel nos deux trajectoires avaient divergé pour suivre des cours opposés. J'étais restée au lycée

tandis qu'il était parti vivre à l'autre bout du pays. Il avait travaillé dans la maintenance d'usines, dans des centrales électriques et des raffineries de pétrole, en louant des chambres bon marché au-dessus de pubs ou chez l'habitant. Un jour, au travail, il avait fait un malaise. On l'avait emmené à l'hôpital où ils lui avaient trouvé un caillot de sang dans le cerveau. Quand il s'était réveillé après l'opération – un carré de cheveux tondus sur son crâne, deux sections de peau froncée soudées par des agrafes – c'était sa logeuse et non sa mère qui était assise près de son lit. J'ai écouté son histoire, la bouche affaissée en un O compatissant. Sa vie telle qu'il la décrivait n'était qu'un long parcours d'épreuves et de privations. On aurait dit l'histoire d'un enfant-soldat de la guerre de Sécession, les tambours en moins et les hélicos en plus.

– J'ai tellement hâte de te présenter ma mère, ai-je dit.

Il a promené distraitemment sa main sur son bras. Sans même le regarder, je savais qu'il était en train de caresser le tatouage du nom de Rachel en lettres cursives.

– Avant de rencontrer ta mère, va falloir que je me débarasse de ça.

– Elle sait que tu as été marié. On lui dira juste que tu étais déjà séparé quand on s'est connus.

Une fille aux cheveux lilas est passée près de nous, laissant derrière elle une traînée vaporeuse de parfum. Il l'a suivie des yeux.

– Tu serais belle, habillée comme ça. On devrait aller aux courses. Moi je mettrais un costume trois-pièces. Et toi, des talons hauts et une robe. Je t'en paierai une.

J'ai froncé les sourcils. Dans le miroir de ses verres, mes doubles miniatures ont fait de même.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui ne va pas dans la manière dont je m'habille ?

– Rien. Mais aux courses, les gens s'habillent chic. Moi, je serais en costume trois-pièces. Et toi, en robe et talons hauts. On se mettrait beaux.

— Je ne porte pas de talons hauts. C'est un complot contre les femmes. Ça sert juste à nous empêcher de nous sauver quand les hommes nous courent après.

Il m'a attirée vers lui. Son odeur était sucrée. Aftershave, lessive avec adoucissant. Bière et tequila dans son haleine. Et tout au-dessous, le miel inaltéré de sa peau.

— Et pourquoi tu voudrais t'échapper ?

La nuit enflait et se resserrait autour de nous. Les généralisations péremptoires que j'avais prononcées l'autre soir au casino se sont vérifiées : la musique dans les bars ressemblait bien à de la garage de l'époque, à un tel point qu'on pouvait même la mixer avec de la vraie garage de l'époque. Sauf que la musique d'aujourd'hui y mêlait les pianos exaltés de la house, et aussi ces voix de vamps italianisantes qui plaisent instinctivement aux jeunes gens des villes postindustrielles, un son que j'associais toujours, sans bien savoir pourquoi, au nord-ouest du pays. Aujourd'hui encore, ces accords soulevaient en ma poitrine un élan de nostalgie, né de la conscience que Londres avait fait de moi une exilée dans mon propre pays. En vivant ici, je découvrais que la vie en province était tout aussi pleine et variée que la vie dans la capitale, voire davantage. J'avais depuis peu perdu mon chez-moi. Mais j'avais fait de l'amour de cet homme le principe organisateur de mon existence. De ce point de vue au moins, il était devenu mon chez-moi.

*

À l'appartement, nous avons laissé les fenêtres ouvertes. À mesure que la lumière baissait, Caden prenait une apparence à la fois plus générique et plus indéfinie. Dans la pénombre, sans son survêtement, il aurait pu être n'importe lequel des ex de mon adolescence. Avec lui, je revenais clairement à mon type de départ, même si ce type remontait à si longtemps que

j'avais presque oublié qu'il était le mien. Notre vie sexuelle avait elle aussi une saveur adolescente : elle était maladroite et désorganisée, et j'étais incapable de formuler ce qui n'allait pas ni comment cela aurait pu être amélioré. Il y avait plus de vingt ans que je m'étais débarrassée de ma virginité au bord d'un champ, aussi cérémonieusement qu'on jette un vieux frigo à la décharge, et pourtant mes réponses sexuelles restaient pour moi un mystère.

Je n'arrivais pas à exprimer ce que je désirais parce que tout cela était enfoui dans un endroit très profond, au-dessous du langage, dans un registre intraduisible. Les mots me faisaient défaut à cet endroit comme à aucun autre, si bien que j'avais recours à un système cryptique de haussements d'épaules et de silences agacés qu'il essayait en vain de déchiffrer. Loin de lui, je devenais une masturbatrice frénétique et furtive, une correspondante obsessionnelle et toujours en demande. Mais dès que nous nous retrouvions ensemble, je me surprénais à inventer des manœuvres pour échapper à la chose. Sauf qu'il n'était pas question que je me dérobe. Le sexe faisait partie du pacte que nous avions conclu le jour où il avait quitté sa femme, quand il m'avait appelée pour tout me raconter et m'avait dit d'une voix tremblante : « Après tout ça, t'as intérêt à m'aimer. » Et je l'aimais vraiment : j'éprouvais du plaisir à lui donner du plaisir, à contempler sa beauté laiteuse dans la glace de l'armoire, à le décomposer en éléments distincts pour pouvoir me les rappeler plus tard. Cheveux raidis par la sueur. Peau à texture variable. Léger intervalle entre les incisives, visible au moment où il ouvrait tout grand la bouche.

Il a posé sa main sur mes lèvres, signal établi et convenu entre nous depuis la première nuit qu'il était sur le point de jouir. Mes premières impressions de lui restaient inchangées : ses érections étaient plus dures que celles des autres hommes et mettaient plus longtemps à retomber. Ma langue palpitait ses doigts à la recherche de la bague absente. Je sentais toujours

le goût du métal, mais l’empreinte ferreuse était la mienne : j’étais à la fin de mes règles. Dans le miroir, ses lèvres ont bougé. Il semblait être en train de dire quelque chose.

— Quoi ?

— Ta chatte. Qu’est-ce qu’elle est serrée.

Au début, j’aimais l’entendre me dire ces mots. Mais ces derniers temps, je m’étais mise à trouver la remarque déprimante. J’y entendais l’impossibilité eschérienne de l’arc du désir masculin, et l’obsolescence programmée du corps féminin. Quand un homme aimait une femme, il voulait lui faire un enfant. Et une fois qu’elle lui avait donné cet enfant, il la remerciait en allant baiser une femme plus neuve au vagin épargné, à l’utérus toujours intact. Ces pensées se lisaient sur mon visage. Je le savais parce que je me voyais. Il aimait nous regarder dans le miroir ; moi, moins. La surface du verre avait tendance à déformer nos reflets.

— Qu’est-ce que t’as ? m’a-t-il demandé.

— Rien.

— Tu te fais du souci ?

— Peut-être.

— Du souci pour quoi ?

— Des choses.

Il s’est retiré de moi. Il était toujours dur, même si je présumais qu’il avait fini car je sentais une coulée de sperme qui refroidissait le long de ma cuisse.

— Faut pas te faire de souci pour nous. Je veux être avec toi pour toujours.

— Je suis sûre que tu as dit la même chose à Rachel.

— Non, c’est pas vrai.

— C’est quand même un peu ce que dit le serment du mariage.

Il a passé ses bras autour de ma taille et m’a attirée contre lui. Il était tellement chaud que c’était inconfortable de partager un lit avec lui. Toucher sa jambe ou la surface de peau

en bas de ses côtes me faisait le même effet que d'effleurer un radiateur.

— On devrait faire un bébé, a-t-il dit.

Ses lèvres étaient collées à mon oreille, ce qui fait que j'ai senti ses paroles plus que je ne les ai entendues. Les mots étaient une onde de sensation sur ma peau.

— Pourquoi ? La dernière fois ça ne t'a pas tellement réussi, de te caser et de faire des bébés.

— Avec toi, ce serait différent.

— Oui, c'est vrai. Parce que moi, je ferais une très mauvaise mère.

— Arrête ! Tu serais une super maman.

La fascination que j'exerçais sur lui tenait en partie au fait que j'avais réussi à éviter toute responsabilité au long de ma vie d'adulte. Chez lui, les femmes avaient toutes leurs enfants avant vingt-cinq ans.

— Je n'aurais aucune patience et aucune constance. Et je serais incapable de l'aider à faire ses devoirs de maths.

— Les maths, c'était ma matière préférée à l'école.

Je me suis tournée pour regarder son visage. Ses pupilles étaient énormes et luisantes comme le pétrole. On ne distinguait qu'une très mince bande de bleu autour du noir. Il avait l'air drogué. Et peut-être l'était-il. Toute relation amoureuse a ses secrets, ses zones d'omission et de mensonge, comme les taches grises illisibles sur une radio.

— Notre enfant aurait des cheveux affreux, à la fois fins et ondulés, ai-je dit. Le pire de nous deux.

— Il sera bourge comme sa maman. Petit comme son papa. Et mal coiffé comme nous deux.

Nous sommes restés allongés en silence à écouter les piaulements des mouettes. Je me suis dit que c'était à peu près comme cela que je nous avais imaginés, du temps où le posséder m'apparaissait comme une ambition irréalisable, où les deux seules choses qui me permettaient de tenir étaient ma foi

dans les histoires et mon intuition qu'il était plus seul qu'il ne le laissait paraître. Quitter. Être quittée. En ce temps-là, aussitôt qu'il avait passé le contrôle des passeports, je sentais le désespoir monter en moi toujours plus fort jusqu'à menacer de déborder et de tout submerger.

Une fois qu'il était parti, j'allais m'enfermer dans les toilettes de l'aéroport et je me perdais en spéculations inutiles, avec pour seul témoin de mes larmes une affiche publicitaire pour une agence de recrutement placardée au mur de la cabine («Au bout du rouleau ? Changez de job»). Que se passerait-il si son hélicoptère s'écrasait, s'il inhalait un nuage de condensat ou glissait sur une passerelle, s'il tombait à la mer ? Et si sa femme découvrait tout, si son intérêt pour moi déclinait, s'il décidait que les risques étaient trop élevés et les bénéfices trop maigres ? Et si, et si ?

Pleurer sur une liaison avec un homme marié, c'est comme se claquer exprès les doigts dans une portière de voiture et se plaindre qu'on a mal. Mais la douleur était bel et bien là, de plus en plus forte à mesure que le temps passait. Elle faisait partie intégrante de notre relation, à tel point que je m'étais parfois demandé ce que nous deviendrions sans elle. Et maintenant, elle n'était plus là. Sauf que cette variété de souffrance ne peut jamais être tout à fait éradiquée car elle provient d'une souche virale et contagieuse.

— Tu es contente de m'avoir rencontré ? a-t-il demandé.

— Oui. Je suis contente de m'être fait cambrioler. Je suis contente d'avoir perdu mon livre. Je suis contente d'être venue ici. Si tout ça n'était pas arrivé, je ne t'aurais jamais trouvé.

C'était notre catéchisme, notre hymne à la gloire des hasards du destin : récité avant de dormir, avant de nous quitter, au téléphone et par SMS. Nous connaissions tous deux notre texte et nous récitions notre rôle.

— Et toi, tu es content de m'avoir rencontrée ?

— Oui. Je suis content d'être resté coincé à Aberdeen ce jour-là. Je suis content que tu sois venue me parler. Je suis content que ce gars t'ait insultée, parce que c'est grâce à ça qu'on a passé la nuit ensemble.

Je me suis dit que je ne m'habituerai jamais à l'avoir dans mon lit. L'idée qu'il était ici maintenant et qu'il continuerait d'y être, pas seulement demain mais pour un nombre incalculable de jours s'étirant sans fin dans l'avenir, me semblait miraculeuse.

Je ne parfumais plus mes cheveux à l'ambre ni à la tubéreuse.

Je n'écrivais plus nos initiales sur la vitre embuée du pare-douche, et je ne les entourais plus d'un cercle.

Je dormais nue et je répondais à ses SMS dans l'instant.

J'avais la gagne, et les gagnants n'ont que faire des forces occultes. J'avais obtenu ce que je voulais, ce que je désirais secrètement depuis le jour de notre rencontre. Je n'avais plus qu'une seule chose à faire : garder mon sang-froid.

Me tenir en laisse, c'est pas possible. Moi, j'ai toujours travaillé ailleurs. Ça fait huit ans que je fais ce boulot. Je suis tombé dedans quand j'avais dix-huit ans. C'était mon premier travail. Je connais rien d'autre. Quand on s'est mis ensemble, c'est elle qui a dû s'adapter à mon mode de vie et pas le contraire. Moi, je vais d'un pays à l'autre ; des fois je m'en vais pour neuf ou dix semaines d'affilée. Quand je rentre, pendant les quatre premiers jours, je rallume pas mon téléphone. Je la vois pas. Je lui fais signe, obligé, mais c'est pas évident. Je mets tellement longtemps à me réhabituer à être à la maison.

Le champ de Brent

— Pourquoi tu dois y aller maintenant ?

— Si je n’y vais pas maintenant, je n’aurai plus jamais l’occasion de parler avec lui.

Caden était en train de repasser un polo, l’air blessé. S’il avait été choqué d’apprendre que je ne possédais pas de télévision, il avait été scandalisé de découvrir que je n’avais pas non plus de fer à repasser, et il était sorti au pas de charge le matin même pour rectifier la situation. Le repassage était un motif récurrent dans ses récits. Il gardait un souvenir douloureux du moment où Rachel avait chiffonné tous ses vêtements et les avait jetés en boule dans des sacs-poubelle.

— Si j’avais su que tu venais, je n’aurais pas pris ce rendez-vous.

La veille, il était arrivé sans prévenir sur le pas de ma porte. Personne dans toute la ville n’avait mon adresse, donc quand l’interphone avait sonné j’étais allée à la fenêtre. Une Range Rover blanche était garée devant, le moteur toujours allumé. Il était debout devant la porte, son sac de sport posé par terre à côté de lui. J’avais dévalé l’escalier, comme si nous ne nous étions pas vus depuis des mois et non depuis quelques jours.

— Je ne savais pas, je ne savais pas, ai-je dit en couvrant le côté de son visage de baisers comme une enfant. Je ne savais pas que tu rentrais.

— Je sais que tu savais pas, a-t-il répondu en me poussant à reculons, la main contre ma gorge.

Ma tête a cogné contre le mur avec un léger craquement.

— Je l'ai fait exprès.

Il aimait les situations comme celles-ci, où il savait quelque chose que je ne savais pas ; il aimait apparaître comme par magie et réécrire le cours de ma journée. Il aimait les surprises, les gestes grandiloquents et les décisions imprévues. Il était capricieux, comme le baron Têtard de Manoir Crapaud. Moi aussi, j'aimais les surprises, mais j'avais du mal à le divertir. J'avais l'impression de vouloir garder un animal sauvage en captivité : à la fois ravie de le voir hors de son environnement naturel, et coupable de ne pas avoir les moyens de lui garantir une vie confortable.

Je n'avais jamais connu quelqu'un d'aussi prompt à s'ennuier, de plus difficile à occuper. Il n'avait aucun centre d'intérêt à part aller à la salle de sport. Il connaissait quelques hommes là-bas (parfois quand nous nous promenions en ville, il les saluait d'un hochement de tête austère), mais personne qu'il puisse vraiment qualifier d'ami. Les seuls livres qu'il lisait étaient des biographies de barons de la drogue et de boss de la mafia, deux genres sous-représentés dans ma bibliothèque ; les seuls films qu'il aimait étaient les biopics sur des hooligans célèbres. Nous étions allés au cinéma une fois pour voir le nouveau *Mad Max*, mais il n'avait cessé de se lever et de se rasseoir pour acheter de la bière, du pop-corn et des bonbons, et il avait manqué la moitié du film. Il était visiblement mal à l'aise au restaurant : il devenait muet et rougissant quand arrivait le menu, qu'il déchiffrait en suivant les lignes du doigt sur la page comme s'il était écrit en braille. Il était sportif mais citadin par instinct, et il faisait la grimace quand je lui proposais d'aller

randonner. Je m'étais amusée de découvrir, au cours d'une de ces conversations, qu'il savait à peine nager. Quand je lui avais demandé s'il ne s'était pas trompé de métier, il m'avait répondu, perplexe : « Mon boulot, c'est pas de nager. »

Un jour, nous étions arrivés à un compromis : nous avions loué une voiture pour partir dans les Highlands. Nous nous étions arrêtés à Cairn Gorm pour prendre le funiculaire jusqu'au sommet. Des nappes de brume gelée dévalaient la montagne et s'écoulaient dans le vide comme de la neige carbonique. Le ciel avait cet air désolé qui annonce d'ordinaire les chutes de neige. À cette altitude, il n'y avait plus de saisons.

La cabine inclinée, hissée par des câbles le long d'un escarpement étroit, s'élevait en marche arrière dans la brume. Des plaques de silex et de roche couverte de lichens défilaient derrière la fenêtre. Caden était assis près de moi, rayonnant de la satisfaction muette de celui à qui les événements donnent raison. Il avait voulu aller une fois de plus faire du shopping, et j'avais insisté que ce serait plus amusant de partir en excursion. Nous verrions peut-être un lièvre ou une perdrix des neiges, lui avais-je dit pour le convaincre. Le funiculaire s'est arrêté et les portes se sont ouvertes dans un sifflement. Nous sommes sortis sur la plateforme panoramique. J'ai regardé par-dessus la balustrade, un peu étourdie par l'altitude. Il n'y avait ni lièvres ni perdrix des neiges. Rien que des éboulis, des plaques de mousse et une végétation calcinée. La montagne projetait une gigantesque cuvette d'ombre sur les prairies qui semblaient maudites, comme plongées dans un hiver perpétuel. Il faisait très froid.

— On rentre à la maison ? ai-je demandé.

Sous ses verres miroir, l'expression de Caden était inscrutable.

— Je m'en fous, a-t-il répondu. Comme tu veux.

Plus je le voyais et plus j'étais frappée par sa malléabilité. Il était comme l'eau. Il prenait la forme de la personne avec laquelle il était sur le moment. Après quelques jours avec moi, il calquait mes opinions. Après quelques jours chez lui, il revenait plein de nouvelles idées, probablement empruntées à des amis. Je commençais à m'apercevoir qu'une grande part de ce que je considérais comme sa personnalité n'était que la somme des choses que j'avais rêvées pendant ses longues absences. De même que, dans les premiers jours, je complétais l'ovale vide de son visage en y inscrivant des traits qui lui ressemblaient sans être les siens, j'avais créé un personnage qui portait son nom mais n'était pas tout à fait lui. Sa véritable personnalité était plus difficile à cerner. Il était dépourvu de principes et d'opinions politiques. Il n'existait pas une seule chose pour laquelle il aurait donné sa vie, et l'unique camp qu'il défendait était le sien. Ce n'était pas juste que, chose inhabituelle chez un enfant unique, il n'appréciait pas de se retrouver seul avec lui-même : il semblait en avoir peur, et la perspective de passer du temps tout seul le plongeait dans un état de panique. En théorie, il me soutenait dans mon projet d'écrire mais, en pratique, il m'empêchait de travailler.

Il a enfilé sa chemise et s'est approché de la fenêtre. L'air scintillait. De l'autre côté de la rue, les immeubles semblaient argentés. La pierre avait cet aspect luisant, ces reflets métalliques qui n'apparaissent que sous un soleil éclatant.

— C'est le cagnard, aujourd'hui, a-t-il dit.

— Oui, ils ont annoncé de la chaleur.

J'ai passé mes bras autour de sa taille et calé mon menton sur son épaule. Sa main a serré mon bras un instant, puis a relâché son emprise.

— Reviens vite, a-t-il lancé. Tu vas me manquer.

*

L'homme avec lequel j'avais rendez-vous travaillait sur le champ de Brent. Tout au long de sa carrière, il semblait avoir traversé une succession de catastrophes dont il était chaque fois sorti indemne. Il séjournait dans un grand hôtel anonyme derrière Holburn Junction. Le hall d'entrée était un vaste espace ponctué de colonnes et haut de plusieurs étages. Les fenêtres étaient masquées par une sorte de résille qui atténuait la lumière du jour et diffusait une atmosphère froide et neutre. Je me suis installée dans un box aux banquettes tapissées dans la même teinte mal définie, et j'ai attendu son arrivée. Des tableaux zébrés de giclées abstraites étaient accrochés aux murs ; le fond de la pièce était occupé par un long comptoir incurvé derrière lequel les employés de la réception circulaient dans l'ombre, comme des machinistes dans les coulisses d'un théâtre. Aucun d'eux ne semblait pressé d'en sortir.

La rencontre avait été arrangée par une connaissance commune : cette prise de contact, qui s'ajoutait à l'ambiance fade et impersonnelle du lieu, me donnait l'impression que c'était moi qui allais être interviewée. Après quelques minutes, un homme est sorti de l'ascenseur. Il était petit et fort, avec des cheveux roux et une grosse barbe rousse. Ses joues étaient roses et rebondies. Ses dents poussaient sa lèvre supérieure vers l'avant et l'empêchaient de fermer tout à fait la bouche, donnant à son visage une expression de surprise haletante. Il s'est assis face à moi en se frottant les mains, ce qui pouvait être interprété tout aussi bien comme une manifestation d'enthousiasme que comme une tentative de se réchauffer. Il faisait lourd et la climatisation tournait à plein régime.

— Alors c'est toi, l'écrivaine ?

J'ai répondu par un hochement de tête timide.

— Je me suis souvent dit qu'il fallait que j'écrive un livre.

— Tu devrais, ai-je répondu. Pourquoi pas ?

C'était ma réponse par défaut à une remarque que j'entendais au moins une fois par jour voire plus, et c'était l'exact opposé de ce que je pensais. Ce que je pensais vraiment, c'était que si les gens savaient comme il est difficile d'écrire, personne ne s'y essaierait. Il devait exister une conspiration du silence, entretenue par les gens de lettres, qui avait permis la diffusion de cette légende mensongère selon laquelle tout le monde porte un livre en soi. En général, à ce point de la conversation, la personne à qui j'avais affaire concluait qu'elle n'avait pas vraiment le temps d'écrire, ce à quoi je répondais qu'en effet, ça prenait beaucoup de temps, puis nous passions à autre chose. Mais cet homme-ci m'a surpris : il a poussé vers moi sur la table trois pochettes transparentes. C'étaient trois histoires tirées de sa vie que je pouvais utiliser si je le souhaitais. Il avait mis plusieurs jours à tout écrire, mais il avait trouvé cela étonnamment thérapeutique, donc en un sens, ses textes avaient déjà rempli leur fonction.

— Au pire, a-t-il dit, ça te fera rigoler.

Je l'ai remercié et j'ai rangé les pochettes dans mon sac. Je lui ai demandé où il partait l'après-midi. Sur la Brent Charlie, a-t-il répondu avec une grimace. Deux heures et demie d'hélico. Ou trois avec le vent de face. Quand on avait la malchance de se retrouver à côté d'un gars costaud – et pour une raison qu'il ignorait, il y avait justement beaucoup de gars costauds sur le champ de Brent – on passait tout le vol en équilibre au bord de son siège. Depuis la Charlie, il prendrait un vol pour l'Alpha. Il était plombier et son poste était mobile, si bien qu'à chaque séjour il devait circuler entre les quatre plateformes.

— Laquelle est ta préférée ? ai-je demandé distraitemment.

Je pensais à voix haute, ce qui m'arrivait de plus en plus souvent ces derniers temps, mais il m'a surpris une seconde fois en traitant ma question avec plus de sérieux qu'elle ne le méritait.

— L'Alpha, je crois. Elle est plus petite, il y a moins de gars à bord et elle vient d'être refaite. Avant, j'aimais bien la Delta. Mais elle est en train d'être démantelée, ils vont démolir les piliers dans six mois. Adieu la Delta.

— Laquelle est la pire ?

— La Charlie, c'est celle où il y a le plus de monde et la salle de sport est toute petite. Et la Bravo, parce qu'elle est pleine de connards.

Sa voix était basse et somnolente, comme bercée par son propre ronron. Certaines de ses phrases restaient en suspens. D'autres fois, il s'interrompait un instant avant de reprendre là où il s'était arrêté.

— La meilleure plateforme où j'ai travaillé, c'était la Lomond. L'ambiance était toujours bonne. La pire, je crois que c'était la Tartan. Sur la Tartan, dans chaque cabine, il y avait deux paires de lits superposés et un lit de camp pour mettre une cinquième personne. Il y avait trois gars pendant la journée, deux pendant la nuit, et une salle de bains partagée entre deux cabines. Une salle de bains pour dix. C'était toujours inondé. Et j'ai aussi travaillé sur la Claymore. Celle-là, elle est catastrophique.

Je me suis demandé si ce choix de mots était délibéré.

— James m'a dit que tu étais allé sur la Piper Alpha.

— Oui. Juste une fois. J'avais vingt ans et j'étais tout content de gagner une livre quatre-vingt de l'heure. C'était une plateforme gigantesque, une vieille guimbarde rouillée, déjà à l'époque. Et maintenant, je me dis : « J'y étais, et aujourd'hui elle est au fond de la mer. » On est peu de chose, hein ? Quand tu lis les noms, pour voir s'il y a des gens que tu connais. Mon ancien contremaître, Jim McCulloch... Il était dessus.

Il a soupiré en regardant derrière moi. Une serveuse avait émergé du fond de la pièce. Elle portait une tunique sombre flottante et un pantalon tellement long qu'il recouvrait ses chaussures, si bien qu'elle semblait se déplacer sur roulettes.

Elle a pris notre commande, puis glissé jusqu'au comptoir à l'autre bout de la salle. Quand elle s'est éloignée, il a repris.

— Maintenant ils font plus attention à la sécurité, au moins en apparence. Mais les multinationales, elles voient pas la sécurité de la même manière au large de l'Afrique de l'Ouest qu'en mer du Nord. J'ai vu des photos de gars là-bas qui font de la soudure avec du film de cuisine enroulé autour des yeux. Si quelqu'un est blessé, ils en parleront pas aux infos, et ça fera pas baisser le cours de leurs actions. C'est cynique, ce que je dis ?

— Je ne suis pas la bonne personne pour répondre à ça.

Il a souri, laissant apparaître des dents larges et arrondies. Beaucoup des hommes que j'avais rencontrés semblaient usés physiquement par l'intensité de leur travail, mais celui-ci dégageait un air de bonne santé. Il devait avoir au moins la quarantaine avancée pour avoir travaillé sur la Piper Alpha, mais dans la lumière tamisée du hall il semblait sans âge.

— On a eu beaucoup de pertes ces années-là sur les plateformes du champ de Brent. Il y a eu la catastrophe de l'hélico Chinook... Quarante-cinq gars qui ont décollé de la Brent Delta. Et puis il y a eu les deux qui ont été tués en descendant dans les piliers de la Brent Bravo. C'était pendant la dernière période de ralentissement.

L'homme m'a expliqué que les compagnies pétrolières étaient tenues de livrer des volumes donnés de pétrole et de gaz au réseau, faute de quoi elles recevaient des pénalités. Le problème, c'était la tension perpétuelle entre production et sécurité. À la longue, les plateformes s'usaient. Malmenées par les éléments, leurs structures nécessitaient un entretien constant. La maintenance de routine nécessitait souvent d'interrompre la production : c'est pourquoi pendant les périodes de ralentissement, les compagnies préféraient s'en tenir à des réparations de fortune. En 1999, il a été rapporté que Shell avait inventé le protocole TFA, ou *Touch Fuck All* (« Touche que dalle ») : la

compagnie aurait délivré des permis sur lesquels était griffonné « TFA » pour signifier aux travailleurs de ne pas s'approcher des équipements concernés, afin de ne pas risquer la fermeture (Shell a nié les faits). La compagnie a commandé un audit interne, qui a corroboré ces accusations et recommandé une intervention immédiate. Mais l'auteur du rapport a été muté et l'affaire a été enterrée jusqu'en 2006, peu de temps avant l'enquête d'accident qui a fait suite aux deux décès sur la Brent Bravo.

Un jour, m'a raconté l'homme, deux travailleurs ont été envoyés dans la base d'un pilier de la Bravo pour réparer une fuite dans un tuyau. Il y avait beaucoup de tuyaux qui fuyaient sur la plateforme, parce que leur toile était couverte d'éraflures et de marques d'usure. La base du pilier était un endroit horrible et malodorant, humide et mal éclairé. Les hommes ont dû rester en équilibre sur une plateforme grillagée le temps de rafistoler le tuyau avec un bout de néoprène et un collier de serrage. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que la substance transparente et inodore qui suintait du tuyau était de l'hydrocarbure liquide. En coulant à travers la grille à leurs pieds, le liquide s'est évaporé et répandu dans l'air jusqu'à former un nuage autour d'eux.

Les alarmes se sont activées et les valves qui servent à détourner les gaz de la centrale et à les diriger en hauteur jusqu'à la cheminée se sont mises en route, sauf une qui était en panne. Le système n'avait pas été testé depuis un moment. Pour le tester, il aurait fallu y toucher, mais il était entendu qu'on ne touchait à rien. Les hommes ont tenté de remonter l'escalier mais ils étaient trop loin. Ils ont été asphyxiés en quelques minutes.

Shell a plaidé coupable de failles de sécurité et reçu une amende de neuf cent mille livres: un petit peu moins que ce qu'ils gagnent en une heure. Aucune preuve concluante de l'existence d'un protocole TFA n'a été produite devant la cour,

mais la compagnie a reconnu : « De nettes améliorations restent nécessaires. »

L'homme s'est interrompu et a regardé vers la rue. Les silhouettes pâles des passants se découpaient derrière la résille du store. Le trafic d'Holborn Junction bourdonnait faiblement.

— Il y a une autre histoire, a-t-il dit. Ça fait quelques années. Sur la Delta. Un gars qui s'est rempli les poches d'outils et qui a sauté par-dessus bord.

Je l'ai regardé fixement. Mes lèvres se sont ouvertes par mimétisme avec l'expression de son visage.

— Je l'ai entendue tellement de fois, cette histoire. J'ai fini par me dire que c'était une légende urbaine.

— Oh, pas du tout. C'est arrivé pour de bon. Je l'ai vu une demi-heure avant. Je l'ai croisé dans le couloir et j'ai dit : « Ça va, Jimmy, quoi de neuf ? » Il m'a pas répondu, il est passé droit devant moi. J'ai pas fait attention. Et puis ils ont commencé à passer des annonces sur le haut-parleur, pour lui demander de se présenter au bureau des hélicos. J'ai dit : « Si ça se trouve, il a sauté de la plateforme. » Mais c'était pour rigoler, tu vois ? Tu imagines comment je me sentais après ça ? Quand les alarmes se sont déclenchées : « Homme disparu. » Plus tard, l'histoire s'est sue. Il était très branché argent. Il faisait beaucoup d'heures sup. Enfin, c'est ce que j'ai entendu. Mais c'était le gars le plus radin de la terre. Il en avait que pour le pognon. Je crois que c'était à cause de ça, entre autres. Sa femme était en train de le quitter, et c'était elle qui allait récupérer la maison. Ça l'a rendu dingue. Peut-être qu'il s'est dit que s'il se tuait, elle aurait rien. Les assurances paient rien pour les suicides.

— Les divorces, ça a un effet bizarre sur les gens.

— Ouaip, a-t-il répondu en se reculant dans son siège pour laisser la place à la serveuse qui nous apportait nos verres. Ça, c'est sûr.

*

Pendant mon absence, Caden s'était occupé. Il avait défait les lits, lavé les draps et les avait étendus à sécher sur les portes. Une atmosphère légèrement moite régnait dans l'appartement.

La vaisselle était rangée dans les placards et l'aspirateur avait été passé. Ses vêtements étaient disposés en piles parfaitement alignées sur le lit de la chambre d'amis. Son sac de sport et ses chaussures (de petites tennis en cuir raide rouge et bleu, qui ressemblaient à des souliers de bowling pour enfants) étaient posés près de la porte. Il était l'homme le plus ordonné que j'aie jamais rencontré, incapable de trouver le repos si chaque chose n'était pas à sa place. Je lui ai dit qu'il pouvait laisser des affaires à l'appartement, que l'armoire de la chambre d'amis était à lui s'il la voulait. Mais il était étrangement résistant à cette idée, et il n'avait apporté que quatre chemises et un short. Il préférait voyager léger, m'avait-il dit. Une fois, pendant qu'il était sous la douche, j'avais fouillé dans son sac. Je ne sais pas ce que j'y cherchais mais je sais que j'obéissais à un puissant instinct qui me semblait plus pardonnable que de regarder dans son téléphone. Le sac était vide à l'exception d'une bouteille d'eau et de sa carte Vantage. Je suis restée accroupie sur mes talons à retourner la carte entre mes mains, comme si elle contenait des informations cryptées.

Je me suis d'abord expliqué son comportement par le fait qu'il passait la moitié de sa vie dans un espace confiné. Mais à mesure que l'été avançait, il devenait évident que ces efforts pour imposer de l'ordre dans son environnement étaient une réaction à l'impression qu'il était en train de perdre tout contrôle sur sa vie. Sans surprise pour personne hormis pour lui, Rachel n'avait pas été convaincue par les raisons qu'il avait avancées en la quittant (qui n'étaient pas des raisons mais juste une conviction nébuleuse que « quelque chose » ne tournait

pas rond dans leur mariage). Ce qui nous a stupéfiés tous deux, en revanche, c'est la vitesse avec laquelle elle m'a trouvée.

Cette nuit-là, nous étions couchés dans le lit, cramponnés l'un à l'autre, la couverture remontée par-dessus nos têtes. C'est ridicule, m'étais-je dit. Nous sommes très littéralement en train de faire l'autruche. Nous étions deux, elle était seule, et pourtant la puissance de sa fureur nous a donné l'impression d'être inférieurs en nombre. À chacun de nos gestes répondait en contrepoint un bourdonnement insistant d'insecte. Le téléphone de Caden. Le mien. Le sien à nouveau. Puis le mien. Dans l'appartement, mon téléphone était synchronisé avec mon ordinateur portable, si bien que les deux engins émettaient simultanément des sonneries stridentes qui me donnaient l'impression d'être doublement persécutée.

Dès que j'allumais l'un ou l'autre, un déluge d'insultes s'abat-tait sur l'écran. *Pute. Salope. Connasse. Ordure. Tu T bien fait niqué. Ta écarter les jambes. Grosse poufiasse. Sale chienne.* J'étais une traînée qui avait blessé des enfants innocents. Une pute briseuse de ménages. Un succube qui avait fait usage de magie noire pour donner l'illusion que l'herbe était plus verte de mon côté. Parfois, elle appelait plusieurs fois d'affilée ou envoyait sept SMS à la suite. À d'autres moments, elle gardait un silence mystérieux et n'était plus traçable que par l'activité de sa carte de crédit. Caden parcourait ses relevés de compte avec un sourire amer. Lui seul avait le droit de dépenser de la sorte. Ils avaient établi entre eux un arrangement digne des années cinquante, par lequel il lui versait une somme mensuelle comme à une employée ou à une enfant. Et d'ailleurs, le vocabulaire qu'elle utilisait avait quelque chose de mercantile : j'avais toujours l'impression d'entendre tinter un tiroir-caisse derrière chacune de ses menaces et de ses imprécations.

J'étais une pute au rabais. Elle ne donnait pas cher de notre liaison. Elle valait dix fois mieux que moi. Il n'avait même pas

eu les moyens de se payer une femme. Il avait perdu au change avec cette vieille poufiasse défraîchie.

Pour Rachel, il y avait deux types de femmes : les Bonnes Épouses et les Salopes. Les Salopes pouvaient être subdivisées en deux catégories : Petites Salopes (les gamines nubiles en minijupe qui sortent dans les bars dans le seul but de se faire engrosser) et Grosses Salopes. Les Bonnes Épouses étaient, quant à elles, toutes semblables : parfaites. « Dis à ta femme que sa misogynie intériorisée commence à s'entendre », lançais-je d'un ton léger à Caden en lui tendant mon téléphone.

Mais intérieurement, je bouillonnais de colère. J'ai tenté en vain de bloquer son numéro. Il lui suffisait de le masquer ou d'utiliser un de ses téléphones prépayés, qu'elle semblait posséder en nombre illimité. Je commençais déjà à ressentir de la nostalgie pour ces semaines d'avant la Chute où elle ne connaissait pas encore mon nom. Une fois qu'elle l'avait su, il lui avait suffi de quelques heures pour tout savoir sur moi. Elle ne cessait d'appeler Caden pour lui communiquer de nouvelles informations, comme si j'étais un sujet d'examen et qu'elle était fermement décidée à obtenir la note maximale. Elle écumait Internet à la recherche des photos de moi les moins flatteuses, qu'elle lui envoyait aussitôt légendées de commentaires haineux. Elle lisait tous mes articles. Elle avait réussi je ne sais comment à obtenir mon adresse, alors que personne, pas même ma mère, ne la connaissait.

Elle me faisait peur, même si je n'aimais pas l'admettre. C'était une peur qui me renvoyait au temps du lycée : les gangs de filles, l'impitoyable acharnement féminin. En photo, elle exhibait la minceur noueuse et menaçante, la superbe assurance physique d'un boxeur poids mi-moyen encore invaincu. Plus que son corps même, sa posture suggérait qu'elle savait cogner. Elle toisait l'objectif d'un regard froid, comme si elle mettait le spectateur au défi de la regarder. Je n'arrivais jamais

à faire défiler sa page Instagram sans avoir la conviction qu'elle en avait mystérieusement conscience. Cette impression ajoutait un frisson de danger à mes activités d'espionnage. Son compte était public, comme il convenait à une personne dont la biographie de profil énonçait à l'attention de son ex que *la vie est trop courte pour être négatif*. Comme il fallait s'y attendre, sa page se composait pour deux tiers de selfies insouciantes et pour un tiers de mèmes venimeux. Le karma y était un thème de prédilection : tout vient à point à qui sait attendre. Les grands prédateurs finissent toujours par servir de nourriture aux asticots. Le temps était le plus grand redresseur de torts en ce monde.

Caden appartenait de toute évidence à la catégorie des hommes adultères motivés par la variété : le même instinct qui me faisait convoiter une Skipper brune pour ajouter à ma troupe de Barbie blondes. Sa femme et moi étions aussi différentes l'une de l'autre que pouvaient l'être deux êtres humains. Elle avait de grands yeux clairs et une épaisse chevelure rousse luisante – d'un roux plus sombre et plus profond que je ne l'avais imaginé –, qu'elle portait empilée en chignon pour souligner son long cou gracile. Son visage était un cœur aux contours sculptés par le fond de teint, avec un haut front bombé et un minuscule menton. Des ongles acryliques à bouts carrés. Des talons aiguilles. Le poli impeccable d'une femme qui n'a pas besoin de travailler. Sa tête était trop grosse pour son corps et l'une de ses robes en particulier – un fourreau bleu étroit qui finissait autour du cou par une attache en collier de chien – la faisait ressembler à ces personnages de Cluedo en forme de bouteille.

Toutes ses photos avaient en commun cet aspect d'hyperréalité : ses yeux infinitésimalement plus grands que de vrais yeux, sa peau aux aplats floutés. Ses vêtements n'étaient pas tant de vrais vêtements que des mini-déguisements. Rachel Automne en bottes Ugg et gros pull de laine, en promenade dans les

bois, une jumelle à chaque bras. Rachel Pilates en pantalon de yoga gris et Nike roses, un bubble tea tonifiant dans sa minuscule main aux ongles roses. Rachel Champ de Courses dans une robe à l'imprimé cérémonieux, perchée sur des semelles compensées hautes comme des chopines. Rachel Mariage dans un assemblage délirant de froufrous, de volants et de fronces, de plissés superflus et d'asymétries insensées. Elle était une mariée au visage sévère, dressée au-dessus de son corset de tulle rigide telle la figure de proue d'un bateau viking fendant de sa poitrine les flots orageux. Peut-être avait-elle eu la prémonition que son jeune mari ne lui donnerait pas beaucoup de raisons de sourire.

Je me livrais à ce travail de détective en secret. La moindre allusion à la possibilité que j'entre en contact avec elle le rendait nerveux. Je n'avais pas le droit de décrocher à ses appels ni de répondre à ses SMS, même les plus provocateurs. Il insistait que c'était pour mon bien. Traiter avec elle était une sale besogne dont seul un homme pouvait se charger, comme changer l'huile de la voiture ou sortir la poubelle, et je n'étais pas de taille. « Cette gonzesse, c'est un cauchemar », frissonnait-il comme un enfant qui se souvient d'un mauvais rêve. « Vaut mieux pour toi que tu sois pas au courant. » Sauf que moi, je voulais savoir. Vraiment. J'étais intriguée d'entendre ce qu'elle trouverait à me dire lors de son septième, huitième, neuvième appel de la journée. Mais c'était lui qui décrochait aussi assidûment que du temps où ils étaient ensemble, bondissait sur ses pieds et se précipitait dehors.

Une fois, je l'ai suivi mais ce que j'ai vu ne m'a rien appris. Il était accoudé au comptoir de la cuisine, les sourcils levés, le visage sans expression, tandis qu'un flot nasillard d'invectives se déversait du combiné. En refermant la porte derrière moi, je l'ai entendu soupirer : « *Haway !* Vas-y... » La plupart du temps, j'avais l'impression qu'elle était dans l'appartement

avec nous. Par la seule force de sa volonté, elle avait réussi à devenir la principale préoccupation de nos existences.

Lui qui, auparavant, me jetait un regard inexpressif quand j'évoquais l'existence de Rachel comme s'il ne connaissait personne de ce nom, ne parlait plus guère d'autre chose. Je trouvais ces conversations à la fois ennuyeuses et angoissantes, comme les mathématiques, et je voulais qu'elles s'arrêtent. Chaque jour apportait son lot de rebondissements, de décrets ou de défections, de nouveaux amis ralliés au camp de Rachel. Comme un bateau qui chavire, leur divorce entraînait les autres dans son naufrage; quiconque s'approchait suffisamment de la coque pour y lire l'arrêt du destin était aussitôt aspiré vers le fond.

— Je viens de recevoir un texto de Rachel, a-t-il annoncé au moment où j'entrais dans l'appartement. Elle dit qu'elle nous déteste.

J'ai posé mes clés sur la table et j'ai ramassé mon courrier. La télévision était allumée sur le tiercé et une liste de chevaux était griffonnée sur le dos d'une enveloppe marron.

— Tous les deux? Ou juste toi?

— Elle dit que je suis une merde de l'avoir quittée par téléphone depuis la plateforme. Que si j'avais été un vrai mec, je serais venu le lui dire en face.

Comme j'étais d'accord avec Rachel sur ce point, je n'ai rien répondu. Je suis partie dans la chambre, j'ai enlevé ma robe et je me suis attaché les cheveux. Il faisait une chaleur étouffante dans l'appartement. Notre relation était suffisamment neuve pour que mon arrivée dans le salon en culotte soit interprétée comme une invitation, mais Caden était trop préoccupé pour s'en apercevoir.

— Elle dit que je suis un nabot, au physique et au moral.

J'ai sorti deux bières du frigo, qui était vide à l'exception de quelques gousses d'ail et d'un bouquet de thym fané. Mes efforts pour le convaincre que je faisais une aussi bonne épouse

que Rachel s'étaient relâchés, et mes activités domestiques avaient retrouvé leur niveau coutumier de négligence. Caden était tellement difficile que j'avais perdu tout intérêt pour la cuisine. La liste des aliments qu'il n'aimait pas était longue et détaillée. Elle comprenait, notamment mais non exclusivement : le poisson (sauf en fish and chips), les fruits de mer, le fromage, le pâté, le jaune d'œuf, le tofu, le boudin noir, le chorizo, le houmous, les concombres, les petits pois, la crème et les sauces à la crème, les flocons d'avoine, les cornichons, les olives, les avocats, le café et le vin. Je n'allais pas passer des heures dans la cuisine pour qu'il se contente de chipoter du bout de sa fourchette. Alors nous nous nourrissions pour l'essentiel d'aliments pour enfants – feuilletés à la saucisse, frites, cuisses de poulet, chocolat – qui accentuaient l'aspect provisoire de notre vie commune, comme si nous ne faisons que jouer au papa et à la maman.

– Tu n'es pas un nabot, ai-je dit en lui tendant une bière. Tu es un homme bien qui a pris une décision difficile.

– Les filles veulent plus me voir.

– Elles vont te détester pendant quelque temps. Et ensuite, elles changeront d'avis.

J'ai sorti les papiers de mon sac et je me suis assise près de lui. Son haleine était douceâtre et alcoolisée. Je me suis demandé depuis quand il était en train de boire.

– C'est quoi, ces papiers ? a-t-il demandé.

– Un homme qui raconte sa crise conjugale.

– Qui ça ?

– Le type que je viens de rencontrer.

L'écriture de l'homme était pleine d'ellipses, de tirets inutiles et d'espaces arbitraires, comme un écho des pauses et des éli-sions qui punctuaient ses paroles.

– Sa femme était une vraie conne, ai-je remarqué.

– Tu connais juste sa version à lui.

– C'est vrai. Mais il était sympa.

- Il a dû te mentir pour que tu le trouves sympa.
- Tout le monde ne ment pas.
- Ceux qui travaillent dans l’offshore, si.
- Il était sur la Delta quand le gars s’est jeté à la mer.
- Tu parles.
- Pourquoi est-ce qu’il m’aurait menti ?
- Pour t’impressionner.
- Qu’est-ce qu’il y a de si impressionnant dans cette histoire ?

Caden ne m’a pas répondu mais il a adressé à la télévision un hochement de tête qui en disait long. La course était finie et le journal télévisé montrait une vidéo d’hommes en treillis et casques qui agitaient un drapeau noir.

- Ceux-là, je suis sûr que tu les adores, a-t-il lancé.
- Qu’est-ce qui te fait penser que j’adore Daesh ?
- Tu dois te dire que c’est la faute à leurs parents.
- Figure-toi que je suis bien plus à droite que tu ne crois.
- Ça te plairait, hein, qu’ils viennent ici pour toucher les allocs ?
- Je kiffe les politiques sécuritaires.
- Tu voudrais qu’on leur file une belle maison avec six chambres pour tous leurs gosses.

Il s’est étiré près de moi. J’ai lissé ses cheveux qui retombaient sur son front. Son visage avait conservé un aspect juvénile. Le temps avait usé sa peau, mais laissé intacte la structure sous-jacente. Il devait être très facile à identifier sur ses photos d’enfance, ce qui le disqualifiait d’office de ces jeux dans les fêtes où il faut deviner l’identité de bébés-mystères dont les portraits sont imprimés sur des décorations de gâteau.

- Je te ferais remarquer que sur les deux femmes de ta vie, il n’y en a qu’une seule qui se comporte comme si elle avait été élevée dans une culture patriarcale au Moyen-Orient. Et ce n’est pas moi.

Comme s'il attendait ce moment, mon téléphone s'est mis à vibrer.

Je sai ou tu travaille. Je peut te pourir la vie.

— À mon avis, elle serait complètement dans son élément sous la charia.

Le ciel lavande devenait plus dense avec la venue du soir. Une voiture est passée, laissant planer derrière elle des éclats cristallins de two-step. Les prostituées au coin de la rue avaient abandonné leurs jeans et leurs parkas pour des tenues plus conformes à l'imagination populaire. Le quartier était généralement calme le soir, mais ces derniers temps les gens restaient dehors plus tard car la chaleur retardait l'heure du couvre-feu.

Caden zappait, inconsolable. Il souffrait de savoir qu'il y avait dans le monde des gens qui le pensaient imparfait. Je l'avais pris pour un adulte parce qu'il gagnait beaucoup d'argent mais en fait il était comme moi. La critique lui donnait des brûlures d'estomac, de même que les vérifications bancaires, les déclarations d'impôts, les examens médicaux et toute autre forme d'évaluation. À force d'échapper à la surveillance des adultes, nous vivions dans l'anarchie. L'après-midi, nous nous recouchions comme si nous étions dans un pays latin plutôt que dans ce port glacial et presbytérien. En me réveillant le matin, je me sentais coupable. Nous consommions des heures de télé-poubelle, avec une préférence toute particulière pour les émissions de télé-réalité de troisième zone où des hommes à la peau acajou vêtus de pantalons moulants intriguaient pour obtenir un « tête-à-tête » avec des femmes interchangeables. La chaîne ITV2 était un vortex sans fin de contenus décerébrés, plein d'émissions dérivées d'émissions dérivées, où figuraient des cousins des participants de *The Only Way Is Essex* ou des lointaines connaissances des Kardashian.

« Laisse », ai-je dit quand il est tombé sur *L'Île de la tentation*.

Saïd et moi avons développé une obsession bénigne pour cette émission. Même si elle était fondamentalement stupide,

nous étions arrivés au point où nous avions cessé de la regarder ironiquement et où notre implication était devenue sincère. Je l'avais initié aux mystères du «Lui c'est toi», un jeu que nous avions inventé avec ma sœur. Saïd avait compris le principe d'ensemble, même s'il n'en maîtrisait pas encore tout à fait les nuances.

Mes premières semaines à Aberdeen – l'époque de Saïd et de son back-to-back – prenaient déjà pour moi une coloration historique. Mes deux amis me manquaient. Leur appartement me manquait. J'aimais l'usure de leur vieux canapé déformé, le bois roux poli de leurs fenêtres. Ce lieu me rappelait la maison de mes cousins à cause des tapisseries démodées corail et vert, de la légère odeur de feu de bois qui planait dans les pièces. J'entretenais le souvenir de cette amitié en forçant Caden à regarder *L'Île de la tentation* avec moi, mais la teneur de ses commentaires était différente, ce qui me faisait regretter Saïd d'autant plus amèrement.

Caden était incapable de cultiver le recul nécessaire. Les hommes de l'émission lui ressemblaient trop, avec leurs gros biceps, leurs obliques sculptés et leurs tatouages de manche. Les femmes, elles, ressemblaient à Rachel avec leurs cils recourbés, leurs paupières nacrées et leurs cheveux jusqu'à la taille. Elles étaient toutes identiques entre elles et ressemblaient aussi aux mannequins de la pause publicitaire. Leurs similarités cosmétiques, qui abolissaient toute différence raciale, leur donnaient l'air d'appartenir à la même famille : une lignée d'Amazones aux lèvres pulpeuses, au nez retroussé et à la peau couleur taupe. Elles avaient la même silhouette et prenaient les mêmes poses curvilignes – dos cambré, postérieur offert – qui les faisaient ressembler, assises, à des cavaliers de jeu d'échecs ou à des hippocampes. Elles s'étaient faites toutes seules, et comme tous les gens qui se sont faits tout seuls, elles ne pouvaient échapper à leurs origines. Malgré leurs efforts

pour se forger une carrière, un fossé persistait entre les stars de la télé-réalité et les autres.

À l'écran, un jeune homme était assis à bord d'une Jeep décapotable qui le conduisait à la villa. Son profil était si lisse et ferme qu'il semblait sculpté dans de la cire. En voix off monocorde, il racontait son arrivée :

« Moi, je suis un mec à part. Les filles dans la villa, elles vont découvrir un homme pas comme les autres. Les gens m'admirent parce qu'ils aiment mon style, ils aiment mon mode de vie. Pour moi, une sortie typique, c'est la soirée de ouf, les bouillottes de ouf et les filles de ouf. Ça fait des années que j'ai pas dragué. C'est à cause de l'image que j'ai : c'est les filles qui viennent vers moi... »

Mon téléphone a encore vibré. C'était un SMS de Saïd.

Lui c'est toi, disait le message.

*

Dans mon dernier rêve avant mon réveil, plus vivide comme l'est toujours le dernier rêve de la nuit, Aberdeen était envahie par la Russie, ou en tout cas par un peuple russophone. Il neigeait mais c'était le genre de neige blanche, poudreuse et éclatante que l'on voit sur les cartes de Noël, et non cette bouillasse humide qui devient grise au contact des trottoirs. Les gens se promenaient dans les rues, vêtus de toques de chinchilla et de grands manteaux de laine. Les pancartes étaient écrites en alphabet cyrillique. J'étais la seule personne dans la ville à ne pas parler un mot de russe et Saïd me servait d'interprète. Il me guidait par le bras comme si j'étais aveugle. Et en effet, je me sentais handicapée. J'avais perdu toute capacité à communiquer. Autour de moi, les autres détenaient des connaissances dont j'avais besoin mais que je ne possédais pas. Nous retrouvions le back-to-back dans une pièce haute de plafond où étaient suspendus de lourds panneaux de

brocart rouge, et qui ressemblait au rayon tapisserie d'un grand magasin ou à une suite d'hôtel. Vers la fin de mon rêve, Saïd me disait que la meilleure manière de prononcer un mot avec un accent russe était de le dire en souriant.

Si une personne vous apparaît en rêve, c'est qu'elle a pensé à vous en s'endormant. Le rêve m'a paru si réel qu'en m'éveillant je m'attendais presque à voir de la neige sur le trottoir. Caden, déjà levé, faisait les cent pas, son téléphone pressé contre l'oreille. Il prévoyait de prendre l'avion ce jour-là pour récupérer le reste de ses vêtements et les déménager chez sa mère. Ses autres possessions (les huit télévisions, les cinq coffrets de séries, les biographies de criminels professionnels, la peinture d'une nymphe aux cheveux blancs sur fond de soleil couchant) seraient perdues. « On divise pas », m'avait-il répondu quand je lui avais demandé comment ils prévoyaient de partager leurs biens. « J'ai que trente ans. J'ai bien le temps de repartir de zéro. »

Je l'ai suivi dans la cuisine. Je voulais lui raconter mon rêve pour fixer son essence avant qu'il ne disparaisse. C'est là que j'ai vu son visage. Malgré sa pâleur coutumière, il était blanc comme une feuille de papier sous l'effet du choc. Le téléphone collé contre la poitrine, il m'a mise au courant, les lèvres livides. C'était sa mère. Une lettre de l'avocat de Rachel était arrivée chez elle. Après être restée au foyer de son plein gré pendant dix ans, elle devenait maintenant pour lui un troisième enfant à charge. Elle réclamait une pension alimentaire pour les quinze années à venir, et peut-être même pour toujours. Indépendamment du niveau de ses ambitions avant leur mariage, elle serait considérée comme une femme qui a été forcée de renoncer à une brillante carrière, et doit être indemnisée en conséquence. Elle exigeait quatre mille livres par mois. Je lui ai dit la deuxième chose qui me venait à l'esprit (la première étant : « Je croyais qu'elle n'avait jamais entendu parler de ton compte professionnel ? », ce qui n'aurait pas été d'une grande utilité) :

— C'est juste un effet d'annonce. Son avocat a dû lui dire de monter au créneau et de demander le maximum, pour profiter de ta culpabilité.

Il m'a lancé un regard blessé.

— Elle aura que dalle. Je vais transférer tous mes salaires sur un compte offshore. Les autres gars à mon boulot, ils font tous ça. Je vais pas la payer toute la journée à rien foutre. Si elle veut du fric, elle a qu'à gagner sa vie.

Sur la route de l'aéroport, nous sommes restés silencieux, perdus chacun dans nos pensées. En approchant de Dyce, il a tendu la main vers la mienne. Les manches de son sweatshirt étaient retroussées, comme pour se préparer au sale boulot qui l'attendait là-bas. Il m'a souri mais son sourire ne m'a été d'aucun réconfort. Le trajet devait activer chez moi un réflexe qui me plongeait dans un esprit d'abnégation agressive et irrationnel. La matinée avait été pareille : chacun de nous était pris à tour de rôle par des accès de mauvaise humeur que l'autre cherchait à compenser, comme si nous étions sur une balançoire à bascule.

— Je vais revenir, hein ?

— Non, je sais bien que non. Elle va te faire culpabiliser pour que tu restes. Tu es faible face à elle.

— Je vais revenir et je te mettrai en cloque. Et tu gagneras des tonnes de fric avec ton bouquin, et je m'arrêterai de bosser pour m'occuper du bébé mal coiffé.

La route longeait une bande de terres agricoles. J'ai contemplé les rangées de choux gris, les tunnels cannelés de polyéthylène. Pourquoi me parlait-il sans cesse de mon livre ? Il n'avait qu'à l'écrire lui-même, s'il trouvait l'idée si géniale que ça.

J'avais beau tenter de contenir ses attentes en semant dans nos conversations des statistiques démoralisantes sur la rémunération des écrivains et en lui rappelant que, même dans mes semaines les plus lucratives, je n'avais jamais atteint le salaire

qu'il gagnait en une journée, il restait démesurément impressionné par le simple fait que j'aie un emploi.

— Je n'arrive plus à écrire. Je n'ai pas écrit une seule phrase potable depuis que j'habite ici.

C'était la première fois que je me formulais cette pensée et, au moment où je l'ai dite tout haut, je me suis aperçue que c'était la vérité. Les larmes me piquaient les yeux, se déversaient en ruisselets tièdes sur mon maquillage soigné. Caden a humecté la pulpe de son pouce pour essuyer les traces.

— Ça reviendra.

— Et tu vas vraiment mettre tout ton argent sur un compte offshore ?

— Oui, si elle continue.

— Et les filles ?

— Les jumelles, elles manqueront jamais de rien.

— Caden, elles ne peuvent pas manger leurs iPad.

Mon téléphone a vibré dans mon sac. *Comment que tu la eu, C comme sa que tu le perdra.*

Il a pressé ma main.

— Elle va s'arrêter bientôt. Je le promets.

— Je n'en peux plus.

— Moi non plus.

— Je vais aller porter plainte. C'est du harcèlement.

— Si tu portes plainte, ça sera dix fois pire. Je l'ai trompée avec toi. C'est normal qu'elle soit énervée.

J'ai repris ma main d'un geste sec.

— Je rêve. Tu la défends ?

— Je la défends pas. Mais mets-toi à sa place. Tu lui as volé son mari.

— Je ne t'ai pas volé. Pourquoi est-ce que tu parles comme elle ?

Le taxi s'est garé devant l'aéroport. Nous avons gâché nos derniers instants ensemble à nous disputer à propos de Rachel. Songeant à quel point elle aurait été contente de le savoir, j'ai

fait un effort pour me reprendre. J'ai pris sa main et nous sommes entrés dans le bâtiment. Le terminal des arrivées avait l'atmosphère morose d'une fête où il manque la moitié des invités. J'ai pensé à notre optimisme échevelé de l'hiver précédent: d'ici fin mars, tout serait revenu à la normale. Mais rien n'était revenu à la normale. Et les choses étaient bien parties pour empirer avant de pouvoir aller mieux. La mer du Nord était finie. Voilà ce que disaient les gens maintenant. Le marché va de l'avant et progresse sans états d'âme, tel le requin, laissant derrière lui tout ce qui est vieux, démodé, obsolète. On en avait bien profité. Mais rien n'est éternel.

— Ne m'oublie pas, ai-je lancé au contrôle des passeports.

Il a remonté le col de mon manteau, comme avant, et posé ses lèvres contre ma tempe.

— Comment je pourrais? a-t-il murmuré dans mes cheveux.

Je l'ai regardé s'éloigner. Il s'est retourné une fois et m'a fait signe de la main. Je ne l'ai plus jamais revu. Qu'est-ce que je croyais? Rien ne porte malheur comme de regarder quelqu'un partir.

La majorité de l'équipage, ils viennent du Teesside. C'est la mafia du Teesside. Ils se connaissent tous. Ils savent qui bosse bien, qui tire au flanc. Quand j'ai commencé, si un gars avait jamais travaillé ou fait d'apprentissage, alors il demandait à un autre de lui filer un CV, de mettre son nom comme garant et de lui trouver un poste dans l'offshore comme technicien qualifié ou comme gréeur. Je connais des gars qui ont zéro expérience, rien, et ils bossent à temps plein sur une plateforme avec un faux CV et un faux garant. Il y a quelques années, il suffisait de te pointer et de dire : « Voilà, j'ai pas d'expérience », et si t'étais honnête avec les gens, ils te disaient : « T'en fais pas, on va t'arranger ça. » Ils te formaient. Et après, tu faisais partie de la profession.

Piper Bravo

- Tu vas où ?
- Nulle part, ai-je répondu. Je rentre chez moi.
- T'en va pas maintenant, a dit l'homme. Viens boire un coup.

Je l'ai examiné pour tenter de déchiffrer ses intentions. C'était un homme baraqué, pas seulement grand mais large, avec un paquet de muscles en travers des épaules qui lui donnait l'air bossu. Il portait une grande doudoune avec une capuche bordée de fourrure rabattue sur sa casquette plate. Dans le train, il m'avait dit qu'il avait été boxeur professionnel dans la catégorie poids mi-moyens, même si je doutais qu'il ait pu être un jour assez léger pour cela.

Quand il était monté à Darlington, il m'avait saluée d'un hochement de tête sous sa casquette, comme si nous nous connaissions déjà. La voiture était vide, tout comme l'aéroport, tout comme la ville entière cet automne-là, et quand il s'était mis à me parler, quelque part après Berwick, la conversation avait débuté tout aussi naturellement. Je ne savais pas pourquoi, mais il m'était familier. C'était comme si nous avions déjà parlé ensemble et que nous ne faisons que reprendre la discussion là où nous l'avions laissée. Tandis que

les Borderlands filaient à toute allure derrière les fenêtres, les lumières au plafond se sont allumées en clignotant, activées par la lumière déclinante du dehors. Par ici, les nuits étaient longues et venaient tôt.

Quand nous sommes arrivés à Aberdeen, il faisait nuit noire. Depuis l'été, j'avais perdu la notion du temps. Les choses avaient cessé de fonctionner par ordre chronologique. Je passais tellement de temps à ressasser des souvenirs récents que ceux-ci me semblaient souvent plus réels et plus tangibles que le présent, qui revêtait une texture hallucinatoire. La saison avait été une succession de longues journées baignées d'une lumière implacable, que j'avais traversée en somnambule, à peine consciente de ce qui se passait autour de moi. La fête de grossesse de ma sœur; l'anniversaire de ma cousine; une semaine à Ibiza. «Ne gâche pas la journée de ta sœur», m'avait avertie tout bas ma mère d'une voix ferme, le jour de la fête. J'étais agacée qu'elle me dise cela, même si j'avais en effet l'impression de gâcher cette journée et de l'empoisonner avec mon mauvais sort, comme la méchante fée qu'on a oublié d'inviter. Pendant les derniers mois, mes rapports avec ma sœur avaient été tendus. Nous jouions désormais pour deux camps adverses. La maison était pleine de ses amies enceintes, majestueuses et joufflues dans leurs maxi-robres, et quand elles me posaient des questions sur mon livre, j'avais l'impression de lire de la pitié sur leur visage.

Dans leur milieu, on n'existait pas si l'on n'était pas la moitié d'un couple; toute question qui ne portait pas sur leur époux ou leur maison n'était que bruit blanc. Assises dans le jardin, elles jouaient à des jeux de société sur le thème des bébés et s'extasiaient à petits cris chaque fois que ma sœur déchirait les papiers cadeau à canards emballant son butin. Et moi, telle Carabosse, je rongais mon frein dans la chambre d'amis en buvant du Campari et en consultant compulsivement mon téléphone.

Ça, c'était au tout début, du temps où je croyais savoir ce qui allait se passer. Je croyais que le choc avait sur Caden un effet analgésique. Le jour où il prendrait conscience de la réalité de la vie sans moi, il reviendrait. J'attendais ce jour comme on attend Noël. J'anticipais le flot de messages malheureux que j'allais recevoir de lui comme une enfant contemple ses chaussons remplis de cadeaux, incertaine du contenu mais à peu près sûre qu'il va lui plaire.

Mais ce jour n'était jamais venu. Une fois écoulée la durée d'un aller-retour complet, quand il a eu laissé passer trois semaines chez lui et trois semaines au travail sans appeler une seule fois, j'ai arrêté d'espérer. Il n'était pas comme moi en train de souffrir, trop fier et trop triste pour prendre son téléphone. Il m'avait simplement effacée de sa vie et de son histoire.

Sa femme, en revanche, faisait preuve d'une plus grande persistance. Elle me passait un coup de fil tous les samedis soir, enhardie par un ou deux cocktails avec ses copines. Elle me prenait pour une imbécile, me disais-je quand je voyais le numéro masqué s'allumer sur mon écran. C'était mal me connaître, moi et mon habitude d'ignorer les appels non identifiés. Sauf que justement, elle me connaissait très bien : elle n'avait donc aucune raison de me prêter la moindre intelligence. Au bout d'un moment, ses appels à elle aussi ont cessé. C'est ainsi que le dernier lien qui m'unissait encore à ce couple a été sectionné à jamais.

Il se peut que j'aie été un peu folle pendant cette période. Telle une archiviste obsessionnelle, une érudite désaxée, je m'acharnais à repasser chaque événement dans mon esprit, à retracer mes pas pour identifier le moment où j'avais commis la faute. J'étais obsédée par les dates – les billets de train, les reçus, les heures de réception des SMS, les vieux numéros de magazines dans la salle d'attente du médecin – et je priais de pouvoir revenir dans le temps afin de corriger ma conduite et

de me défaire de toutes mes mauvaises habitudes. Je pleurais tellement que mes joues étaient en permanence barbouillées de mascara aubergine, comme ces statues de la Vierge qui versent des larmes de sang.

Il y avait quelque chose de remarquable et de curieux dans ce désespoir extravagant, dans ces larmes écarlates. Les gens s'étaient mis à parler de moi comme si je n'étais pas là. Ma mère se demandait à voix haute si je n'étais pas en train de faire un genre de dépression. Mes amis ouvraient de grands yeux quand ils me voyaient et me disaient qu'il fallait que je mange.

Mais ils ne comprenaient pas. Je n'avais pas le temps de manger. J'étais bien trop occupée à pleurer, à écrire de longs emails d'autodisculpation que je n'enverrais jamais, à espionner Caden sur Internet pour déterminer s'il m'envoyait des messages cryptés. Quelques heures après que j'avais posté sur Instagram une photo de moi avec une amie au club DC10 à Ibiza, il avait posté une photo identique. Regarde bien la composition, avais-je ordonné à mon amie. « C'est exactement la même. On est tous les deux en vacances, on a tous les deux le bras autour des épaules de quelqu'un, on sourit tous les deux. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? » Elle a examiné la photo par-dessus mon épaule, les yeux plissés. « Il porte un marcel, a-t-elle répliqué. Comment tu peux être amoureuse d'un homme qui porte des marcel ? »

Étais-je encore folle ? C'est la question que je me suis posée au moment où l'homme a ramassé mon sac, l'a hissé par-dessus son épaule et m'a accompagnée dans le hall de la gare. Ce qui est sûr, c'est que j'avais désespérément besoin de compagnie. L'effet cumulé de tous ces jours et ces semaines passés toute seule commençait à me peser. Je pouvais laisser s'écouler des week-ends entiers sans dire un mot à personne, sauf quand je remerciais une caissière pour ma monnaie ou une serveuse pour mon café. La solitude n'était pas un concept abstrait mais

une menace bien vivante sur laquelle je devais à tout instant maintenir une mince avance, comme l’oiseau du dessin animé dont les pattes disparaissent dans un tourbillon pour échapper aux mâchoires du coyote. Alors j’ai suivi l’homme sans trop y réfléchir ; j’ai traversé avec lui le pont du chemin de fer, monté une volée abrupte de marches de pierre et descendu une suite d’allées étroites. Comme nous étions arrivés à son hôtel par l’arrière, ce n’est qu’au moment où j’ai vu la grille de fer forgé à l’avant que j’ai compris où nous étions.

— Je suis déjà venue ici, ai-je remarqué.

« On dirait qu’elle est déjà venue ici » : c’était exactement ce que les gens avaient coutume de dire quand ils voyaient le bébé de ma sœur. Elle avait de grands yeux sombres et une minuscule marque de naissance couleur fraise sur la joue. Le soir où je l’avais rencontrée pour la première fois, quand tous les autres étaient déjà rentrés chez eux, elle s’était mise à pleurer. Ma sœur et moi nous étions regardées avec une panique non dissimulée : nous n’avions ni l’une ni l’autre la moindre idée de quoi faire. La petite était allongée en travers de mes genoux, aussi brûlante et rigide qu’un tisonnier, et hurlait sans interruption. Ma sœur exécutait au-dessus de nous une danse hésitante, balançant un petit ourson au bout d’une ficelle comme un marabout qui agite un fétiche. Mais la plupart du temps, la petite restait allongée en silence dans son berceau, l’air sombre. « C’est une vieille âme, disaient les gens. On dirait qu’elle est déjà venue ici. »

Moi aussi, j’étais déjà venue. C’était le bar en sous-sol où j’avais rencontré Caden et Tyler, le jour de la neige. La ville était tellement petite que j’étais déjà allée partout deux fois. Le passé n’était pas pour moi un pays étranger mais plutôt une principauté voisine, où l’on parlait la même langue et où les contrôles aux frontières étaient un peu laxistes.

— Ah bon ?

L'homme a jeté un regard par-dessus son épaule. Il n'avait pas l'air de me croire.

— Ça fait un bout de temps, ai-je précisé. L'hiver dernier.

J'ai regardé autour de moi pour m'imprégner de la réalité de la salle. Elle était plus propre, plus petite et moins délabrée que dans mon souvenir. De grandes télévisions à écran plat fixées aux murs à intervalles réguliers montraient les meilleurs moments d'un match de foot, le son baissé au minimum. Il n'y avait que deux autres clients, deux buveurs solitaires assis séparément au bar. Le choc que j'ai ressenti en entrant et ma tentative de faire coïncider cet espace avec le souvenir que j'en gardais m'ont rappelé la confusion momentanée que j'éprouvais en retrouvant Caden, lorsqu'il me fallait réconcilier le vrai lui avec la version qui vivait dans ma tête.

On racontait qu'une femme avait été violée dans ce même hôtel. Pas l'été dernier mais celui d'avant. C'était pendant une longue semaine de canicule en juillet, quand les brumes refusaient de se lever. En débarquant, les équipages avaient trouvé la ville surpeuplée. Vols annulés, hôtels complets. Personne n'avait anticipé cette situation. Les boutiques étaient en rupture de shorts bon marché, de T-shirts et de lunettes de soleil. Les pubs étaient pleins à longueur de journée. Une atmosphère festive régnait sur la ville : la chaleur, le monde, la routine chamboulée. La femme était montée dans une chambre avec un homme qu'elle avait rencontré ce soir-là et avait été retrouvée quelques heures plus tard dans un caniveau. La ville se nourrissait de rumeurs, avalait des histoires qui transitaient par son système de murmures et d'échos avant de les régurgiter, enrichies de détails nouveaux. Celle-ci m'avait été racontée par plusieurs personnes différentes avec les mêmes détails chaque fois, donc j'en déduisais qu'elle devait être vraie.

— Je vais monter mon sac dans la chambre, a dit l'homme. Tu veux que je prenne le tien aussi ?

J'ai hésité. Il m'est venu à l'esprit que j'aurais pu être offensée par son assurance, mais j'étais avant tout soucieuse de ne pas l'offenser lui.

— Non, ai-je dit. Merci.

Quand il est redescendu, je lui ai demandé où il partait.

— Sur la Bruce. Pas ma préférée. La dernière fois, on est restés coincés deux jours à Sumburg. Y a rien là-haut à part des vaches, et les gens du coin sont bizarres. Ils ont tous des cheveux frisés et des chaussures moches. Des genres de sabots. Mais bon, moi je suis pas non plus une gravure de mode, hein.

J'ai souri. L'expression semblait empruntée au vocabulaire de quelqu'un d'autre. Cela dit, il semblait tenir sincèrement à son manteau qu'il n'avait pas retiré. Avec sa fourrure épaisse et lustrée, son luxe ostensible tranchait dans ce décor. Je me suis demandé s'il pensait que j'allais essayer de le lui voler, que toute cette interview n'était qu'une escroquerie de longue haleine et que j'attendais le moment propice pour rouler le manteau en boule, me glisser hors du bar et disparaître dans la nuit.

— Avant la Bruce, j'étais sur la Piper Bravo. Et avant ça, dans les Malouines.

— Et c'était comment ?

— Oh, horrible. Horrible ! Et pourtant, j'ai bossé dans les endroits les plus durs au monde. L'Arabie saoudite : dégueulasse. Il fait chaud, mais pas une chaleur agréable. Mais les Malouines, c'est pire que tout. La plateforme est à mi-chemin entre les îles et le pôle Sud. En plein milieu. La température pouvait passer de quinze degrés à moins dix en une demi-heure. Tu regardais dehors, il faisait beau. Et en deux secondes : paf, le blizzard. Sorti de nulle part. C'est vraiment pas un endroit agréable. Les gens là-bas, c'est des connards, ils ont encore des photos de Maggie Thatcher accrochées partout. Il fait tout le temps nuit, il caille. T'as nulle part où aller. Je faisais cinq semaines de plateforme et trois semaines de repos. Il

me fallait trois jours pour arriver là-bas et trois jours pour revenir. Et c'était pris sur nos congés. Pour moi, c'était trop dangereux. C'est pour ça que je suis parti. Si tu peux pas faire ton boulot correctement, autant pas le faire du tout. La fatigue physique, ça me dérange pas. Je peux supporter. Mais surtout, j'étais vidé mentalement. Ça m'a déprimé. Après ce boulot, j'ai dû prendre dix semaines pour récupérer.

– Tu as vu des pingouins ?

Un bref sourire a soulevé le lourd trapèze de son visage.

– Ouais. Plein. Il y en a quelque chose comme cinq millions sur l'île.

– Moi, j'aurais plus peur de travailler sur la Piper B, ai-je dit. On dirait qu'elle porte malheur, cette plateforme.

Il a hoché la tête sobrement.

– C'est vrai que ça fait peur. Quand ils font monter les conteneurs à bord la nuit et que tu les entends : boum ! Tu travailles sur une bombe flottante. Une bombe flottante qui attend juste une étincelle.

Il m'a expliqué qu'une plateforme, c'était comme une cocotte-minute. Elle contenait à son bord d'énormes quantités de pétrole et de gaz, un stock caché dont on ne pouvait oublier la présence car les émanations suspendues au-dessus de la plateforme et aspirées par les systèmes de CVC étaient recrachées dans les cabines, si bien qu'en se réveillant on avait mal à la tête et l'estomac retourné. Les jours de temps calme étaient les pires, parce qu'il n'y avait pas de vent pour chasser les vapeurs.

Mais l'élément humain était encore le plus explosif. Une centaine d'hommes de tempéraments divers, emprisonnés ensemble dans une boîte en acier à des kilomètres de chez eux et de toute civilisation. Les cabines étaient petites, les lits étroits. La salle de repos mesurait six mètres par six. La qualité de vie dépendait du respect par chacun de quelques règles de courtoisie élémentaire : rincer la mousse du lavabo quand

on se brosse les dents, essuyer la pisse sur la cuvette des toilettes, évacuer ses poils de barbe quand on se rase pour ne pas laisser un anneau grisâtre sur l'intérieur du lavabo, demander à ses camarades de chambrée s'ils préfèrent se doucher en premier ou en dernier, et leur laisser un peu la chambre à eux tout seuls (les «rats de cabine», ceux qui ne mettaient pas le pied dehors de toute la soirée et refusaient d'accorder même cinq minutes de solitude aux autres, étaient plus détestés sur les plateformes que les vrais rats). Les rancœurs mijotaient pendant deux semaines, pour généralement arriver à ébullition au bout de la troisième.

— Avant, on était entre nous. Quand tu avais un problème avec un gars, tu y allais et tu réglais ça entre hommes. Tu le prenais à part et tu lui faisais : c'est quoi, ton problème ? Mais maintenant, il y a tellement de nationalités différentes sur les plateformes que tu peux plus avoir ce genre de discussions. La moitié de l'équipage parle pas un mot d'anglais. Dans les Malouines, j'ai vu des bagarres. Et maintenant, l'ambiance se dégrade. Les gars sont pas contents de se faire remplacer.

— Comment ça, remplacer ?

— On nous dit qu'il y a plus de boulot mais elles sont où, les plateformes qui ont fermé ? On les voit pas dans les ports. On les voit pas stockées à terre. En réalité, elles tournent toujours. Sauf qu'ils remplacent les équipages. C'est ce que j'ai vu ces dernières années. Ça a commencé qu'ils remplaçaient les agents de ménage. Puis ils ont imposé le travail de nuit, et après ça ils ont dit : «On va remplacer les grutiers.» À quoi ça sert de te payer deux cents balles par jour s'ils peuvent prendre un Roumain payé quatre-vingts à faire la même chose ?

L'homme scrutait intensément la table en parlant, comme un bulldog face à un Rubik's Cube. Les leçons de l'histoire étaient là, sous nos yeux. Les ignorer relevait de la négligence grave. La catastrophe de Piper Alpha avait eu lieu juste après

la récession de 86, quand la compagnie s'était débarrassée des bons travailleurs pour ne garder que ceux qui leur faisaient économiser de l'argent et qui contournaient les règles. Évidemment, ils ne pouvaient plus licencier les gens de manière arbitraire. Ils devaient inventer des traces écrites, appliquer une grille de codes sournois, évaluer les travailleurs selon leurs « compétences interpersonnelles », leur « flexibilité » ou leur « savoir-être ». Mais quoi qu'il en soit, tous ceux qui étaient consciencieux, qui avaient des principes et qui contredisaient leurs supérieurs étaient écartés. Tout désaccord était exorcisé. La contestation était devenue une vieille habitude pittoresque et démodée qu'on ne rencontrait plus que chez les vieux, comme enlever son chapeau quand on voit passer un corbillard ou se lever quand une femme entre dans la pièce. Les hommes qui avaient des familles à nourrir et des emprunts à rembourser savaient qu'il valait mieux la fermer. L'habitude consistant à blacklister certains travailleurs en marquant leur fiche du sigle NRB, l'abréviation de *Not Required Back* (ou « indésirable à bord »), était bien réelle, malgré les dénégations des compagnies pétrolières.

— Le S de « sécurité », c'est le signe du dollar, a dit l'homme. Ça veut rien dire d'autre. S'ils ont le choix entre perdre des millions et perdre un ouvrier, tu sais qu'ils se poseront pas de questions. Pour eux, on est juste des numéros.

— Tu es syndiqué ?

— Ouais. Chez Unite. J'ai voté contre le trois-trois. Il paraît que presque personne a voté.

Des claquements sont parvenus du dehors. Un vent de mer s'était levé, formant des petites tornades de feuilles et de détritiques qui tourbillonnaient dans les rues vides. De la musique parvenait très faiblement de derrière le bar. Les paroles étaient tout juste audibles par-dessus le murmure du match de foot.

*I know that you think it's fake
Maybe fake's what I like¹*

J'ai soudain été prise d'une envie d'être chez moi tellement violente qu'elle m'a presque pliée en deux. Parfois, je me disais que Caden n'avait pas été autre chose que l'expression d'une sévère nostalgie de mon pays natal. Je pensais rarement à ma région sans penser à lui, ni à lui sans penser à ma région, même s'il avait grandi à plus de cent cinquante kilomètres de ma ville d'origine.

— Les gens agissent rarement dans leur intérêt, ai-je dit. Je ne sais pas pourquoi.

— Tout ça, je l'ai vu venir. Les gens étaient payés des fortunes à rien foutre. Des agents d'entretien à trois cents balles par jour. L'industrie pétrolière, elle a la mémoire courte. Pendant les années de croissance, ils payaient des salaires de dingues. Et maintenant, tous ces licenciements, ça leur coûte du fric.

Il buvait très vite. Quand nous étions dehors, j'avais remarqué qu'il fumait avec la même intensité, aspirant férocement la fumée, les doigts en coque autour de la braise: sa cigarette, surmontée d'une mitre vacillante de cendre, s'était consumée en quelques secondes. Quand je me suis levée pour aller au bar, il a posé la main sur mon bras.

— C'est pour moi.

— Non, laisse.

— T'es une fille. Je peux pas te laisser payer.

— Je déduis ça de mes impôts. C'est pour mon travail.

— Tu es sûre ?

Shower. Ses voyelles avaient le même glissement mélismatique. En l'entendant, j'ai senti dans ma poitrine un tiraillement de reconnaissance. Ce vieil amour, cette relique inutile.

1. Je sais que tu crois que c'est pour de faux / peut-être que j'aime tout ce qui est faux. (Tame Impala, «New Person, Same Old Mistakes»)

— Oui, ai-je répondu. Je suis sûre.

Quand je me suis rassise, j'ai remarqué qu'il avait enlevé sa casquette. Sans elle, il semblait plus vieux et moins attirant. Mais surtout, son crâne était barré d'une profonde indentation. La plaque centrale de son front était affaissée vers l'intérieur: vu de profil, on aurait cru que quelqu'un lui avait creusé la tête avec une cuiller. Ce n'était pas comme une blessure de boxe. On aurait dit que quelqu'un l'avait frappé plusieurs fois avec un instrument contondant, comme un club de golf ou une clé à molette.

— Les autres pays, ils nous comprennent pas, a-t-il poursuivi tandis que je lui tendais son verre. Nous, on est peignards, on aime rigoler. Mais dès qu'on veut les chambrer, ils le prennent mal. Et puis on parle tellement vite, avec des accents tellement pas habituels. L'accent du Teesside, c'est le pire de tous. Les Américains comprennent que dalle à ce que je raconte.

— Tu viens d'où, dans le Teesside ?

— Billingham. C'est à peu près à sept kilomètres de Middlesbrough. Tous les métiers où on a les mains dans le cambouis, c'est des gars du Nord-Est. Et les échafaudiers, ils viennent presque tous du Teesside. À Aberdeen, souvent, quand tu entres quelque part, tu te dis: «Lui, je le connais du lycée, ou bien du pub de mon quartier.» Ça doit être pour ça que j'ai fini dans l'offshore. J'avais des copains au lycée qui avaient toujours les meilleures fringues, les meilleures baskets, le meilleur jean. Parce que leur père travaillait dans les Shetlands ou sur une plateforme.

— Et toi, tu fais quoi ?

— Je suis mécano de formation. J'ai travaillé à l'usine chimique ICI. Et ensuite je suis passé dans l'extraction: le pompage, le traitement du brut.

Au bar, la cloche a sonné pour annoncer les dernières commandes.

– C'est facile de parler avec toi, a-t-il dit.

– C'est mon métier.

– J'ai l'impression que je pourrais te parler de tout et n'importe quoi.

J'ai ouvert de grands yeux innocents et je me suis efforcée de débarrasser ma voix des intonations subtiles de la curiosité journalistique.

– Tu peux. Tu peux me raconter absolument n'importe quoi.

– Tu dois te sentir seule, des fois, ici, a-t-il dit. Sans personne.

J'ai hoché la tête comme si je venais juste de m'en apercevoir.

– Des fois, oui.

– Je vais te donner un conseil. Fais gaffe à ce que tu fais. Les gars, ils peuvent être un peu... chauds quand ils débarquent. C'est seulement quelques-uns, mais ils font du tort à tous les autres.

– Je fais toujours attention.

– T'as un copain ?

– Non.

Sur l'écran au-dessus de nous, un joueur se roulait par terre sur la pelouse, le tibia entre les mains, le visage déformé par la souffrance. Ses gesticulations, ses grimaces agonisantes avaient quelque chose de théâtral qui me faisait penser que c'était du chiqué. La vraie douleur est intime et pour l'essentiel inexprimable.

– Regarde-moi ça, ai-je dit. Il en fait des tonnes.

– J'arrive pas à croire qu'une belle jeune fille comme toi soit célibataire.

– Je ne suis pas une jeune fille.

Il a posé sur moi un long regard possessif. J'ai été traversée par l'impulsion, aussitôt réprimée, de ramasser mon sac à main et de m'enfuir du bar.

- Pourtant, on dirait.
- J'ai trente-quatre ans.
- T'as l'air à peine plus vieille que ma fille.
- Alors, ai-je répondu précautionneusement, c'est que ta fille doit avoir l'air vieille.

J'ai regretté de lui avoir dit la vérité sur ma situation. Un mélange de regret et de ressentiment. S'il existait un délai de péremption au droit de me présenter comme la maîtresse répudiée d'un menteur, alors je n'étais pas loin d'atteindre la date limite. Et pourtant, je me trouvais de plus en plus souvent empêtrée dans des conversations comme celle-ci, dans lesquelles me décrire comme la propriété d'un autre homme constituait la meilleure porte de sortie.

- J'avais un copain. On s'est séparés.
- T'es pas encore remise ?
- Pas vraiment.
- Il était d'ici ?
- De Stockton.
- Alors je dois le connaître. Il s'appelle comment ?

J'ai secoué la tête en souriant.

- Tu continues de garder ses secrets ?
- La force de l'habitude.

Ses yeux se sont promenés sur mon visage. Dans le train, il m'avait paru vif et observateur, mais il y avait maintenant dans ses réactions un léger délai, comme s'il percevait mes paroles à travers un glacis alcoolisé.

- Tu sais garder les secrets ? a-t-il demandé.
- Des fois.

Il tenait sa casquette à deux mains. Ses joues étaient rouges, même si la salle était suffisamment froide pour que je garde mon manteau fermé.

- Ton truc, il est éteint ?

Je l'ai éteint et je l'ai laissé tomber dans mon sac.

- Maintenant, oui.

- J'ai tué quelqu'un. Il y a une dizaine d'années.
- Tu l'as fait exprès ?
- Ouais.

Mes yeux sont revenus sur sa cicatrice. Son front était traversé de rides profondes, si profondes que la chair semblait avoir été gravée au cutter. Elles déviaient en diagonale en atteignant la déclivité de son crâne avant de reprendre leur cours de l'autre côté.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?
- J'ai été jugé. Et acquitté. Manque de preuves.
- Non, je veux dire... Pourquoi tu as fait ça ?
- Il fallait que je le fasse.
- Mais pourquoi ?
- Parce qu'il fallait que je le fasse. Chacun fait ce qu'il a à faire.

Son attitude, suppliante quelques instants plus tôt, avait pris une tournure ennuyée et quasi méprisante. On aurait dit une célébrité repoussant les assauts d'une journaliste à potins trop occupée à remuer la boue à la recherche de détails croustillants. J'ai regardé une nouvelle fois autour de moi. Les deux hommes au bar étaient partis et la salle était vide. L'idée m'a effleurée qu'il mentait. Il aurait été étrange d'inventer une chose pareille, mais tout aussi étrange de l'avouer si c'était la vérité. S'il avait été prêt à me le dire à moi, une femme qu'il ne connaissait que depuis quelques heures, alors à combien d'autres gens avait-il pu le dire ? Peut-être avait-il besoin de se soulager, comme on le fait avec un prêtre. Sauf que l'aisance avec laquelle sa confession lui avait échappé ne donnait pas l'impression qu'il était accablé. Peut-être, alors, le disait-il à tout le monde. Ou bien peut-être réservait-il cette histoire aux femmes, à celles qui, selon lui, trouveraient excitante cette promesse de violence.

- Tu devrais garder cette information pour toi, ai-je dit. À moins que tu aies envie d'aller en prison.

Quand nous nous sommes levés, je me suis aperçue que j'étais saoule. Le gros visage de l'homme devenait flou, puis retrouvait sa netteté. Il m'a offert de me raccompagner. Ainsi, m'a-t-il expliqué, il n'aurait pas à se faire de souci pour moi. J'ai pensé dire non, mais je me suis surprise à faire un pas de côté pour le laisser sortir en premier. Après tout, qu'est-ce qui pouvait m'arriver de grave ? Le plus grave était déjà arrivé. Et moi j'étais là, échouée sur l'autre rive.

Nous avons monté l'escalier, pris plusieurs fois le mauvais chemin, parcouru les couloirs tapissés de moquette de l'hôtel, poussé les lourds battants de la porte anti-incendie dans un sens, puis dans l'autre. Je lui ai emboîté le pas à travers la ville, me servant de sa corpulence comme d'un brise-vent. Des adolescents traînaient près d'une statue d'Edward VII avec un chien sans laisse qui courait autour d'eux. Je me suis arrêtée pour le caresser et l'homme m'a crié d'un ton sec de le laisser tranquille. J'ai laissé le chien tranquille et j'ai couru pour le rattraper.

Quand nous sommes arrivés à ma rue, je me suis arrêtée au coin. Je n'aimais pas cet endroit après la tombée de la nuit. La route des docks était bordée de vieux entrepôts reliés entre eux par des ruelles humides et des arches étroites. La nuit, le silence qui s'abattait sur ces rues était tellement absolu qu'il me rendait nerveuse. Je me souvenais d'une fois où j'avais été tellement mal à l'aise que j'avais dû changer de route. Je venais d'emménager et je rentrais chez moi à pied, quand j'avais vu un homme qui attendait devant l'ouverture d'une arche. Il gardait les yeux fixés sur moi tandis que j'avançais tout en effectuant dans ma tête les calculs de la femme seule : à quelle distance se trouve ma porte ? À quelle vitesse puis-je courir avec ces chaussures ?

Alors que j'approchais, il avait reculé d'un pas jusqu'à se trouver sous le couvert de l'arche, le visage caché dans l'ombre. J'étais jusque-là décidée à passer devant lui, mais l'aspect

calculé de son mouvement ne présageait rien de bon. J'avais tourné les talons et j'étais repartie à la gare.

— Voilà, je suis arrivée, ai-je dit en m'arrêtant à quelques portes avant la mienne.

L'homme s'est tourné et a tendu la main vers moi. Pendant une longue et sinistre seconde, j'ai cru qu'il allait m'attraper par la gorge, mais il s'est contenté de pincer entre ses doigts le col de mon coupe-vent en frottant distraitement le Gore-Tex.

— T'as l'air d'une petite cambrioleuse, avec ce manteau.

J'ai failli lui répondre (mais j'ai aussitôt réprimé mon envie) qu'il était bien placé pour reconnaître une criminelle.

— Merci de m'avoir raccompagné.

— Tu m'as menti sur la distance. Je vais devoir rentrer en taxi.

Quelques rues plus loin, une portière de voiture a claqué. Une mouette solitaire a piaulé au-dessus de nous. Dans ma poche, j'ai serré mes clés dans mon poing.

— Tu sais, la question que tu m'as posée tout à l'heure ? ai-je lancé.

Il a posé sur moi un regard inexpressif. Une odeur d'alcool se dégageait de lui par vagues. Il était fumant, comme on disait par chez lui.

— Il s'appelait Tyler. Tyler Accord.

Je me suis dit qu'il était possible qu'il ait oublié la conversation, même si elle remontait à moins d'une heure. Il ne verrait peut-être dans mes paroles qu'une confession dépourvue de contexte. Mais il s'est penché vers moi et il a collé son visage au mien. Son souffle était chaud et laborieux, sa voix sonore dans mon oreille.

— Tu veux que je le bute ? a-t-il demandé.

Ils étaient échafaudiers tous les deux, et c'était pas vraiment une bagarre. Le premier gars, disons qu'il s'appelait Jim, il travaillait déjà sur la plateforme. C'était le genre de mec tranquille, apprécié de tout le monde. On va dire que l'autre s'appelait Tom. Il y avait déjà un passif entre eux, ça remontait aux dernières fois où ils avaient bossé ensemble. Ça faisait plusieurs rotations que Tom avait été mis en poste sur la même plateforme que Jim et sur le même calendrier. Il a entendu dire que Jim était à bord, alors il a commencé à parler mal de lui aux collègues, à raconter qu'il allait le choper et lui casser la gueule. Les mots, c'est une chose et les actions, c'en est une autre. Ça a pété un matin : Jim est entré d'un coup dans les vestiaires, et Tom était encore en train de déblatérer sur lui. Jim a pris Tom dans un coin. Tom a voulu le cogner. Mais Jim, c'est pas un lent : avant que Tom arrive à lui en coller une, il lui avait déjà envoyé un coup de poing dans le nez, et l'autre avait du sang partout sur son T-shirt. Et ça s'est fini comme ça. Tom s'est retrouvé avec deux yeux au beurre noir, il est resté à l'écart pendant un petit bout de temps. Quand les gens lui demandaient ce qui lui était arrivé, il répondait qu'il s'était cogné dans une rampe d'escalier.

Ninian Central

— Donc en gros, tu traînes dans les bars, tu picoles toute la journée, et la nuit tu vas dans des boîtes de striptease.

— Oui, c'est plus ou moins ça.

— Eh ben. T'es sponsorisée par Carlsberg, c'est ça ?

— Ce n'est pas si marrant que ça en a l'air, ai-je répondu. Vous voyez ça ?

J'ai tapoté du doigt ma joue gauche. Les deux hommes ont regardé docilement. À travers le fond de teint luisait un cercle de boutons dont les couleurs éclatantes se détachaient sur ma peau sèche et blafarde.

— C'est dû à une mauvaise nutrition. J'ai une vie de vampire. Dès que je rentre chez moi, je vais faire une détox intensive. Pas d'alcool pendant un mois.

— Tu y arriveras jamais. Surtout avec Noël qui approche.

— Noël, c'est dans des siècles, ai-je répliqué. Tu as l'impression que c'est bientôt parce que tu ne comptes pas les semaines où tu es en mer.

C'était la dernière semaine d'octobre et l'air était peuplé de fantômes. Un brouillard épais s'était posé sur la ville et tous les vols étaient annulés. Les pubs étaient pleins d'hommes désœuvrés qui attendaient leur tour pour partir. J'avais trouvé

ces deux-là assis dans le bar près de l'entrée de la gare. L'un était blond et mince avec un visage d'oiseau et une allure légèrement débraillée. L'autre était petit, noiraud et trapu, avec une tête rasée de près et couverte de taches de rousseur comme un œuf de poule.

Quand j'étais adolescente, au mois d'octobre, ma meilleure amie et moi avions l'habitude de concevoir nos « nouveaux looks ». Nos créations étaient pensées pour coïncider avec la rentrée scolaire et avec la saison Automne/Hiver, même si elles étaient moins inspirées par la haute couture que par la musique. C'était l'époque où les clips de rap faisaient l'événement : Hype Williams imposait son style aux visions mégalomanes et aux budgets illimités, les artistes s'offraient cinq ou six changements de costume en trois minutes et faisaient des apparitions dans les clips les uns des autres (pourquoi les rappeurs de nos jours ne sont-ils plus copains entre eux ? me demandais-je parfois) : Busta Rhymes à dos d'éléphant dans les couloirs d'une citadelle africaine, Janet Jackson avec ses lentilles de contact argentées et sa frange sévère, Missy Elliott qui roulait de gros yeux farceurs dans sa combinaison noire gonflable, les troupes de filles aux corps de rêve en imperméables et Timberland. Nous couchions nos idées de nouveaux looks dans un bloc de papier quadrillé, assortis d'indications comme « mèches ondulées au fer », « vernis à ongles cassis », « mini-pull vert » ou encore « mascara à cheveux Dior (rouge ???) ». Nous donnions à nos looks des noms comme « Femme de Rappeur » ou « Princesse Inuit ». Pendant deux jours, nous disséquions toutes ces tenues et débattions des traits de caractère qu'il nous faudrait développer pour aller avec. Puis nous n'y pensions plus jusqu'à l'année suivante.

Et voilà que, pour la première fois de ma vie, j'entrais réellement dans l'automne avec un nouveau look. Comme beaucoup d'autres biens acquis à l'âge adulte, celui-ci était l'aboutissement d'un processus bien moins amusant que je ne

l'aurais imaginé dans mon adolescence. J'étais plus mince que jamais et mon métabolisme semblait irrévocablement détraqué – ou bien hyperactif, selon la manière dont on regardait la chose. Souvent, j'oubliais de manger. La nuit, je restais allongée, les yeux grands ouverts, à écouter crisser les rouages de mon cerveau, aussi alerte que si je venais de sniffer une ligne de coke. J'avais arrêté de me masturber et laissé repousser mes poils pubiens (c'était comme prendre l'habit : un signe extérieur d'une résolution intérieure). J'avais acheté un nouveau parfum, une fragrance orientale et désuète, et je me maquillais davantage. Une véritable armure d'anticerne, de fond de teint, d'ombre à paupières et de khôl. Un rouge à lèvres plus foncé, d'un rose profond presque pourpre. Trois épaisseurs de mascara waterproof. Une couche de fard à joues mat pour sculpter les ombres de mon visage. Je ressemblais à une hôtesse de l'air, ou bien à une de ces femmes qui guettent les passants aux comptoirs des grands magasins pour les asperger de parfum. Je semblais plus âgée.

Un matin, quelques semaines plus tôt, j'avais été éveillée par l'interphone. Je n'avais aucune idée de qui ça pouvait être. Personne dans la ville n'avait mon adresse. J'ai regardé par la fenêtre. Une Range Rover blanche était garée devant l'immeuble, le moteur allumé. Ma bouche s'est desséchée, mon cœur s'est mis à cogner dans ma poitrine. J'ai entendu des pas rapides sur l'escalier extérieur – le pas léger d'un homme petit – et j'ai ouvert la porte, les mains moites.

Un homme chargé de l'entretien était debout devant moi. Il m'a dit que l'agence immobilière l'envoyait inspecter l'appartement. Mes yeux se sont remplis de larmes, menaçant de déborder. J'ai demandé à voir sa carte et il m'a répondu sèchement qu'il avait déjà les clés de l'appartement et que s'il avait frappé, c'était seulement par politesse. Je lui ai avoué avec franchise qu'il tombait au mauvais moment. J'étais en pyjama et à peine éveillée. Il m'a traitée de connasse et il est reparti.

Cet incident m'a remis les idées en place. Ce jour-là, j'ai remballé mes fantasmes et je me suis forcée à regarder la dure vérité en face. Il ne reviendrait jamais. Mon esprit l'avait déjà compris depuis un moment. Désormais, je le savais aussi dans ma chair. J'avais si longtemps organisé ma vie autour de ses rotations que je ne pouvais pas m'empêcher de calculer quand il était en mer ou à terre, mais j'avais cessé d'espérer, les semaines où il était chez lui, que je trouverais à mon réveil un SMS maladroit, un message balbutiant sur ma boîte vocale. Il n'allait pas apparaître à ma porte pour admettre qu'il était malheureux lui aussi et qu'il avait attendu que je l'appelle. Et même si je croyais constamment le voir (debout à un coin de rue dans l'ombre du crépuscule; en train de parler au téléphone devant la gare; marchant à pas pressés sur Union Street, les épaules voûtées pour se protéger du froid, ou traversant la rue, son profil pâle juste devant moi) et que je sentais chaque fois une décharge électrique en le reconnaissant, je savais qu'il était improbable que je tombe sur lui. Il n'habitait pas ici. Il ne faisait que frôler les marges de la ville quand il partait au travail.

Je savais que je n'allais pas réussir à tricher en rencontrant un autre homme qui m'aiderait à guérir. J'avais bien eu quelques rendez-vous, mais c'était comme essayer de traiter une addiction à l'héroïne avec du Dafalgan. Chaque fois, je pleurais en rentrant chez moi jusqu'à ce que ma tête et ma gorge me fassent mal, et j'avais honte en croisant mes voisins dans l'escalier le lendemain. J'acceptais le fait que j'étais malade. J'étais malade et lui seul détenait l'antidote, et il n'allait pas me le donner parce qu'il ne pensait pas que je le méritais. Il fallait que je m'en sorte toute seule, sans antidouleur.

Je travaillais parce que je n'avais rien d'autre à faire. Je vivais un simulacre de vie, comme dans un film noir: je me levais à midi et j'allais tout droit à la gare où je buvais mon

premier verre de la journée. Une personne plus courageuse et compétente que moi aurait pu accoster ces hommes en étant sobre, mais j'étais timide et j'avais besoin de boire. J'avais passé un marché avec le videur du club de striptease près de la gare pour qu'il m'envoie un SMS quand la salle se remplissait. Quand je rentrais chez moi après une journée d'interviews, je mangeais n'importe quoi, je prenais une douche, je me changeais et je ressortais. J'étais fatiguée en permanence. Ma tolérance à l'alcool grimpa en flèche. J'étais passée de la bière au whisky, sous prétexte que c'était une boisson plus « propre ». Il me fallait un effort de volonté pour désapprendre les principes de prudence élémentaire que j'avais appris depuis toujours. Et sur le visage des hommes que j'interviewais, je reconnaissais les traces du même conflit entre les trois parties de l'âme : désir, colère et raison.

La plupart avaient appris à ne pas parler aux journalistes, comme les enfants apprennent à ne pas parler aux inconnus. Seulement, ils avaient devant eux une femme, une *vraie* femme, la première qu'ils voyaient depuis trois semaines, et qui leur offrait de leur payer un verre en échange de dix minutes de leur temps. Je leur demandais rarement leur nom. Je ne me présentais jamais comme une journaliste. « Écrivaine » me semblait plus neutre, moins susceptible de leur attirer des ennuis avec leur employeur. Les interviews de groupe étaient rarement productives : elles avaient tendance à tourner à l'échange de vanes, comme un ping-pong superficiel. Le rapport entre temps investi et dividendes récoltés était moins avantageux. Mais certaines fois, un homme me racontait tout. Je le captuais dans le bar de l'aéroport ou le hall de la gare, et il me livrait tous ses secrets.

Ces hommes me parlaient de chez eux avec une nostalgie d'exilés, sous l'effet de la perspective déformée que produit la distance. La maison de leurs regrets était une maison de poupées dans laquelle femmes et enfants étaient disposés en

tableaux. J'ai été sidérée, même si je n'aurais pas dû l'être, par le nombre d'hommes qui m'ont avoué avoir des aventures, et par la diversité des catégories de liaisons qui coexistaient dans l'esprit des hommes mariés. J'ai découvert les innombrables espèces en compétition dans la taxonomie de l'«histoire à côté»: la copine, l'aventure, le plan cul, la pute, la maîtresse toute-puissante et détentrice du pouvoir de briser un mariage, la raccommodeuse d'ego, la pourvoyeuse d'attention. L'Autre Femme, sous toutes ses incarnations.

Pendant qu'ils étaient au travail, ils communiquaient avec elles au moyen de téléphones prépayés ou d'applis qui ne laissent aucune trace. Dès leur atterrissage, ils faisaient sauter la carte SIM, escamotaient le deuxième portable, effaçaient les applis. Ces femmes n'existaient à proprement parler que lorsqu'ils étaient en mer. De retour à la maison, la porte se refermait et la maîtresse disparaissait. Je devais de plus en plus souvent lutter contre une tendance compulsive à me ranger dans leur camp, à la jouer complice en partageant mes propres anecdotes: la fois où j'ai fait ci, où j'ai fait ça. Et cette tendance n'était pas uniquement due à un désir d'enfreindre les principes élémentaires du journalisme.

Ce que je voulais, ai-je fini par comprendre, c'était avoir droit à ma journée au tribunal, à ma chance de m'expliquer face à un auditoire favorable. Raconter à mes amis ce que Caden m'avait fait ne me suffisait pas. Je voulais aussi le dire à ses amis à lui, à ses collègues, pour lui faire honte auprès de ses pairs. Mon rêve aurait été de rencontrer par hasard des gens qui le connaissaient bien, des gens dont il tenait à être bien vu. Je leur aurais alors livré ma version des faits et je les aurais ralliés à mon camp grâce à mes arguments irréfutables. Mon scénario favori – improbable mais pas impossible, car la mer du Nord est toute petite et la météo était à nouveau en train de tourner – aurait été de réunir autour de la même table tous les participants de ma première interview, sauf lui. Je les

aurais mis au courant de ce qui s'était passé depuis cette nuit-là et, ensemble, nous l'aurions vilipendé. Chacun aurait rivalisé d'histoires illustrant son ignominie, non sans oublier de remarquer combien j'étais en beauté ce soir-là – information qu'ils lui auraient transmise par la suite.

La tentation d'en dire trop était toujours là. Et il y avait eu des moments où, avec quatre bouteilles de bière au compteur, ma faculté à choisir les membres de mon jury s'était trouvée altérée : j'avais craqué. Quand cela s'était produit, certains hommes m'avaient répondu par ces mots : « Eh ben, j'espère que t'as retenu la leçon. »

Mais c'est une leçon d'un genre très différent que m'avaient proposée la plupart d'entre eux. La meilleure cure serait de coucher avec eux, disaient-ils. Je ne devais pas prêter attention aux signes et aux signifiants de leur vie domestique – l'alliance, les stridulations du téléphone, les visages de bébés dodus ou les voiles vaporeux d'une robe de mariée sur leur photo de profil WhatsApp, ou même une fois, que je n'oublierai jamais, la photo froissée d'une échographie du cinquième mois, produite avec une fierté timide quelques instants plus tôt : il me suffisait de m'abandonner à leurs bons soins. C'est juste pour une seule fois, promettaient-ils. Juste une. Et si on ne le fait pas maintenant, on n'aura plus jamais l'occasion. Tout le monde a le droit à un écart de temps en temps. Je fais tout pour elle, mais elle n'a aucune reconnaissance. Elle ne supporte pas que je fasse des choses pour moi. Elle est jalouse, elle veut me contrôler. Elle ne se rend pas compte à quel point je travaille dur.

Je commençais à maîtriser des bribes de ce langage, comme une expatriée qui a appris quelques phrases après six mois dans un nouveau pays. « Mon ex est dingue » : je traite mal les femmes. « Mon ex veut toujours tout contrôler » : je l'ai trompée. « Mon ex est aigrie » : je suis incapable de faire le lien entre cause et effet. « Mon ex veut tout me prendre » : elle a

reçu un montant proportionnel à sa contribution à notre mariage. « Mon ex ne veut pas me laisser voir les enfants, alors que je passe mon temps à envoyer du fric » : je crois que les paiements de pension alimentaire fonctionnent comme des billets de concert VIP qui permettent d'acheter l'accès à un artiste, indépendamment de mes manquements à mon rôle de père. « Tu es pas comme les autres filles » : je pense que les femmes sont plus ou moins interchangeables. Je restais assise à les écouter, en songeant que les mères qui racontent à leur fille qu'elle est unique ne font que les envoyer au casse-pipe. À l'occasion, je demandais à ces hommes pourquoi ils s'étaient mariés. Ils me faisaient toujours la même réponse : « Un homme, ça veut jamais se marier. C'est toujours pour leur copine qu'ils le font. »

— Qui voudrait dire quelque chose ? ai-je proposé en poussant mon téléphone en direction de l'homme brun.

Sans savoir pourquoi, c'est à lui que j'adressais mes questions. Il émanait de lui une sorte de magnétisme ténébreux, l'autorité naturelle des gens qui ne font pas d'effort pour plaire.

— Toi, ou lui ? ai-je poursuivi.

— Lui, il aura plus de choses à dire que moi, a répondu le noiraud. C'est toujours comme ça.

Je me suis tournée vers le blond, qui s'est mis à parler comme s'il était soucieux de se montrer à la hauteur. Sa plateforme, la Ninian Central, était célèbre pour être difficile à quitter. (Chaque fois que je disais que je voulais parler avec un homme qui y travaillait, on me répondait toujours par la même plaisanterie : « Tu trouveras personne, ma belle. Ils sont tous coincés à bord. ») La Ninian Central se trouvait dans le nord de la mer du Nord et elle était mal conçue. Si le vent soufflait dans une certaine direction, l'air chaud qui sortait des cheminées des turbines se diffusait sur l'héliplateforme et faisait caler les moteurs des S-92. Mais les vents du sud n'étaient pas le pire de leurs soucis. Les vols de retour pouvaient aussi

être annulés pour toutes sortes de raisons absurdes: des oies sur la piste d'atterrissage à Scatsta; du verglas sur la piste d'atterrissage à Scatsta (comme si le verglas était une condition impossible à anticiper dans les îles Shetland en plein mois de novembre); un pilote qui ne savait pas piloter de nuit; une ampoule manquante dans la cabane de stockage des combinaisons de survie. Les travailleurs restaient parfois coincés là sept ou huit jours après la fin de leur rotation, transformant leur trois-trois éprouvant en un quatre-deux dangereux. Cela dit, m'avait expliqué l'homme, la plupart du temps, il s'était retrouvé coincé dans le sens inverse. Sa vie avait toujours été comme ça. C'était un veinard-né.

— J'ai une taupe sur ta plateforme, ai-je dit quand il a eu fini. Il m'envoie des e-mails pour me dire ce qui ne va pas là-bas. J'ai entendu qu'il y a eu une bagarre, l'autre jour.

Les deux hommes se sont regardés. Le noiraud, surpris, a laissé échapper un aboiement de rire.

— C'était pas une bagarre, a-t-il dit en secouant la tête.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu. On m'a dit qu'un homme avait reçu un coup de poing.

— C'est ta taupe qui t'a dit ça?

— Je l'ai entendu de deux personnes différentes.

Ils ont paru ravis. Le blond s'est agité dans son siège. Il avait un rire adorable, comme le gargouillis d'un bébé qu'on chatouille.

— Tu as participé à la bagarre? ai-je demandé. Tu y étais, c'est ça?

— Tu rigoles? J'ai l'air de quelqu'un qui sait se battre?

J'ai été forcée d'admettre que non. Il était aussi dégingandé qu'un dessin de Lowry, tout en angles et en coudes.

— Tu en as entendu parler? ai-je insisté.

— J'ai entendu des rumeurs. C'était rien de plus. Des sales rumeurs.

– Moi aussi je les ai entendues, les rumeurs, a ajouté le noiraud. J’ai entendu que c’était plus qu’un coup de poing. Carrément plus grave qu’un coup de poing.

– Qu’est-ce que tu as entendu ?

– C’est tout. J’en ai déjà trop dit.

– Vous êtes pas drôles, tous les deux. Vous êtes nuls à interviewer.

Ils se sont regardés à nouveau et ont éclaté de rire. Le blond s’est tourné vers moi, le menton posé dans la paume de sa main comme un présentateur de télévision écervelé.

– Moi, je veux savoir qui est ta taupe.

J’ai répondu par un sourire complaisant en tirant mes manches par-dessus mes poignets.

– Les journalistes ne peuvent pas être forcés à révéler leurs sources.

– *Haway !* a-t-il insisté, en répudiant mes scrupules d’un geste de la main. Dis-nous qui c’est. Si je pars pas en mer demain, j’aurai déjà tout oublié.

– Une taupe, c’est une source anonyme.

– Il travaille pour qui ? Tu peux bien nous dire au moins ça.

– Je ne sais pas, ai-je répondu. Je ne sais pas grand-chose sur lui, à part qu’il travaille sur votre plateforme et qu’il n’est pas content.

– C’est forcément un échafaudeur, a murmuré le noiraud.

La croyance selon laquelle les échafaudeurs sont des hommes paresseux, stupides, malhonnêtes, accros aux stéroïdes, incompetents jusqu’à un degré criminel et portés à raconter des mensonges sans queue ni tête était profondément ancrée chez presque tous les travailleurs offshore que j’avais rencontrés.

– Il dit que chez vous, l’OIM traite la plateforme comme si c’était son château, ai-je répondu. Et que son hélicoptère à lui part toujours à l’heure. Quel que soit le temps qu’il fait.

— Je vais te dire quelque chose qui s'est passé la dernière fois que j'y étais. J'étais couché dans mon lit et j'entends deux hélicos qui arrivent. L'un des deux, c'était pour l'OIM. Et ils ont réussi à atterrir tous les deux, pile-poil en plein milieu de la piste.

— J'ai entendu dire qu'il s'était fait construire une unité de production toute neuve dont personne d'autre ne voulait, juste au moment où ils licenciaient, ai-je poursuivi.

— Oh, je veux pas faire de commentaires là-dessus.

— Et le jeune qui a respiré du sulfure d'hydrogène l'autre jour, qu'est-ce qu'il est devenu ?

Le coude du blond a manqué le plateau de la table et son bras a glissé du bord. Il s'est redressé en se retournant vers moi.

— Alors ça, comment tu le sais ?

— C'est ma taupe qui me l'a dit.

— Ils sont même pas sûrs si c'est du sulfure d'hydrogène.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— T'es une curieuse, toi.

— Je suis obligée, c'est mon métier.

— Ouais. C'est pas faux. Bambin timide repart les poches vides, comme disent les Écossais.

Nous avons bavardé sans but tandis que la nuit tombait. Ils m'ont dit que les compagnies pétrolières écumaient les réseaux sociaux à la recherche du commentaire aberrant, de l'opinion fortuite qui pourrait leur permettre de transformer une réduction de personnel en licenciement pour faute, et d'éviter ainsi de verser des indemnités. Des hommes étaient suspendus ou perdaient leur emploi pour avoir été identifiés dans un post Facebook. Certains étaient mutés sur la Murchison, ce qui revenait à moyen terme à se retrouver au chômage, puisque cette plateforme devait être mise hors service en mars. Le blond a souri en évoquant la Murchison, où il avait passé sept ans.

C'était la plateforme la plus agréable de toutes, parce qu'elle avait été conçue en fonction des travailleurs.

Ils ont parlé de leurs conditions de travail en hiver, de la neige qui tombait à l'horizontale et des bourrasques de cent cinquante kilomètres heure qui faisaient valser les ancrages et trembler la superstructure sur ses échasses (« La plateforme est carrée, donc quand le vent monte au-dessus de cent kilomètres heure, ils nous disent, euh... d'éviter certains côtés de la plateforme », a dit le blond en se frottant l'arête du nez de son index osseux). En décembre, la nuit tombait à deux heures et demie. Le vent pouvait faire chuter la température jusqu'à moins vingt. Pourtant, par tous les temps, les hommes restaient agglutinés dehors autour de la baraque à thé. Ils étaient en train d'assister au démantèlement méthodique de tous leurs droits, à un renversement de la pyramide des besoins.

Le blond travaillait dans l'offshore depuis plus d'une décennie, et il n'avait jamais vu le moral aussi bas. Comment être heureux quand vos amis se retrouvent au chômage ? Il avait vu des collègues manquer des vacances et des enterrements. Il avait vu des hommes malades rester bloqués sur la plateforme quand ils auraient dû être évacués en hélicoptère.

Rentrer chez soi à temps était vécu comme un petit miracle, et toute possibilité de mutation était réduite à néant. Ils avaient déjà de la chance d'avoir un boulot, leur disait-on. Il y avait des hommes qui contactaient les compagnies pétrolières pour leur proposer d'effectuer une première mission à l'essai sans être payés. L'offshore était désormais envahi par des travailleurs d'un genre nouveau surnommés les « Monsieur-six-semaines ». Des travailleurs indépendants qui, après une rapide formation de mise à niveau, volaient les emplois des vrais artisans et demandaient plus cher. Des plombiers qui s'improvisaient tuyauteurs. Des superviseurs en soudage qui n'avaient jamais tenu une pince à souder de leur vie. C'étaient des mercenaires, bien équipés pour cette nouvelle ère : des honoraires élevés et

aucun droit. C'était le capitalisme à l'état pur, la libre entreprise distillée jusqu'à son essence.

— Hier soir, j'ai rencontré quelqu'un qui travaillait pour la même compagnie que vous, ai-je dit. Un ancien Marine. Il a été sniper en Irak. Il m'a dit qu'il avait tué beaucoup de gens.

— Ça doit être un échafaudeur, pour dire ce genre de truc, a lancé le noiraud.

Chaque fois qu'il parlait, il croisait les bras en haut de sa poitrine. Avec ses mains calées sous ses aisselles et ses sourcils froncés, il ressemblait à un ours en peluche grognon.

— Ils racontent n'importe quoi. Sérieux.

Le blond a pouffé de rire.

— Tu sais, il a dû te mentir.

— Pas du tout, ai-je insisté.

Je racontais cette anecdote comme un épisode comique, mais sur le moment je m'étais sentie mal à l'aise. À mesure que l'homme descendait ses triples whiskys, ses réponses lucides et pleines d'humour s'étaient transformées en ruminations paranoïaques sur des conspirations du gouvernement et des assassinats commandités. Adossé au mur boisé du pub, avec sa barbe et son regard dément, il m'avait fait penser à un marin naufragé rendu fou par la déshydratation. C'est une chose que les hommes ne savent pas sur les femmes : ils nous font peur, surtout quand ils ont bu.

— Il était dingue, c'est sûr. Il a essayé de m'attraper la tête et de m'embrasser en plein milieu du pub. Je l'ai esquivé et il m'a dit : « On réglerà ça plus tard. » Il avait l'air un peu violeur sur les bords.

— Un peu violeur sur les bords ? a répété le noiraud.

— Tu l'as pas laissé aller te chercher un verre au bar, j'espère ? a soupiré le blond.

— Tu t'es pas réveillée à côté de lui le matin, j'espère ? a ajouté le noiraud.

— Non, rien de tout ça. Et au fait, il était plombier.

– Boulot de gonzesse ! ont-ils répliqué à l'unisson.

Un groupe d'hommes a fait irruption dans le pub, comme propulsés à l'intérieur par une bourrasque, et ils ont laissé tomber par terre leurs sacs de voyage. Le blond est parti au bar. J'ai demandé à son ami où il travaillait. La Tiffany, a-t-il répondu. J'ai senti un picotement dans les paumes de mes mains.

– Je crois que je ne connais personne sur celle-ci, ai-je dit.

Oh que si. Caden est apparu derrière l'épaule de l'homme. J'ai cligné des yeux pour faire disparaître cette vision (elle était entrée par la porte avec le vent, je le sentais). *Va-t'en*, ai-je protesté. *Arrête de m'interrompre. Tu es insupportable.*

– Oui, elle est plutôt petite, a dit l'homme en penchant la tête d'un air modeste. En tout, on est pas plus de soixante-dix.

– Ça doit être... sympa, ai-je répondu faiblement.

Caden était toujours là à flotter près de lui, et ne semblait nullement disposé à partir.

– Et intime, ai-je ajouté en détournant le regard.

– C'est un putain de trou à rats.

– Et tu fais quoi là-bas ?

Un sourire a soulevé le coin de sa bouche. Il avait des fossettes, deux indentations si profondes et parfaitement arrondies qu'on aurait dit qu'elles avaient été imprimées par la pointe d'un crayon.

– Je suis échafaudeur.

Le ciel, tout juste visible par la verrière au plafond, était devenu noir. La lumière à l'intérieur avait viré à une teinte froide et grisâtre. Deux sorcières en guêpières et un diabolin à la queue en tire-bouchon sont passés en courant devant la fenêtre et ont monté l'escalier principal, faisant résonner leurs cris aigus dans le hall vide de la gare. Le noiraud s'est hissé de son tabouret. Il avait un train à prendre. J'ai agité les doigts dans sa direction. «Fais gaffe à toi», lui a crié le blond dans son dos. J'ai jeté un regard à l'horloge au mur. Ces derniers

temps, j'étais toujours pressée, toujours consciente du temps que j'avais perdu et du peu qui me restait.

— Je dois y aller, ai-je dit. J'ai un ami qui fait un pot de départ.

— T'en cherches un nouveau pour le remplacer ?

Nous nous sommes toisés mutuellement avec l'air indécis de deux enfants qui peuvent jouer à tout ce qui leur plaît, maintenant que les adultes sont partis.

— Je crois que j'ai la flemme.

— Alors laisse tomber. Viens avec moi au bureau de paris.

— Tu reviens ici après ?

— Peut-être, a-t-il répondu.

*

Saïd s'en allait. Sa compagnie avait licencié tous les jeunes diplômés. Ils ne partiraient pas en stage à Brunei. Ils ne partiraient en stage nulle part. Il rentrait chez lui pour suivre une formation de comptabilité. Le monde, raisonnait-il, aurait toujours besoin de comptables. Quant au back-to-back, il partait en France pour la saison du ski. Et après, qui sait ?

Je me sentais abattue par leur départ. Je trouvais qu'après toutes leurs études, abandonner l'industrie pétrolière était un gâchis. C'était la différence entre eux et moi. Ils étaient jeunes et sans états d'âme. Ils connaissaient l'illusion des coûts irrécupérables.

J'aurais dû faire plus d'efforts avec Saïd, me suis-je dit en traversant la ville à pied. Mais pour moi, il appartenait à ces semaines du début de l'été, une période que j'associais, en vertu de la pensée binaire des cœurs brisés, avec l'*avant*. À cette époque, je le voyais presque tous les jours et, lorsque nous étions éloignés, nos téléphones gazouillaient à longueur de journée, animés par le bavardage incessant de deux nouveaux amis qui ne cessent de se découvrir des points communs. Je

craignais que le voir me rende triste et me fasse retomber dans le passé. De toute manière, je ne me souvenais même plus de la dernière fois que j'étais sortie boire un verre avec quelqu'un sans lui glisser mon téléphone sous le nez.

J'ai d'abord vu le back-to-back. Il était accoudé gracieusement à une balustrade sur le côté de l'annexe et discutait avec une fille blonde qui semblait l'ennuyer. Il m'a accueillie les bras tendus comme si je faisais partie de sa famille. J'avais dépassé une frontière physique : maintenant, j'étais comme lui. Étroite, contenue. Une fine brindille consumée par une quête permanente.

Je me suis étonnée une fois de plus de la chaleur qu'il dégageait. À le regarder, je m'attendais toujours à ce qu'il soit froid au toucher. Je crois que cette idée m'était venue à cause de sa peau blanche, de son affection fuyante et féline.

– T'étais passée où, putain ?

– Mmm, ai-je répondu. Tu es bien chaud.

Il m'a tenue à bout de bras, les mains posées sur les épaules. La fille blonde m'a jeté un regard qui suggérait qu'elle ne tenait pas trop à savoir où j'étais passée mais qu'elle aurait bien voulu que j'y retourne.

– Je rigole pas. T'étais où ? Je croyais qu'on allait te voir tout le temps.

Je me suis mordu les lèvres pour ne pas m'excuser. Mon regret était sincère mais, comme toujours, mon apitoiement se portait avant tout sur moi-même. Les choses auraient peut-être été plus faciles pour moi si nous étions restés amis.

– Je ne sais pas. Pourtant, j'avais sorti mon filet à papillons de l'amitié et tout ça. C'est juste que... Rien ne s'est passé comme je l'avais prévu.

– Ouaip, a-t-il marmonné en jetant un regard pensif aux alentours. Je comprends.

– Je suis désolée. Saïd m'a raconté. J'aurais voulu en parler avec toi.

— Sois pas désolée. Je détestais mon travail.

— Tu retrouveras autre chose.

— Ouaip. J'y compte bien.

— Non, ai-je repris en posant la main sur son bras. Ça sonnait comme une banalité. Je voulais dire que toi, tu vas forcément trouver quelque chose. Tu es tellement intelligent. Tu peux faire tout ce que tu veux. Si j'avais une société, je t'embaucherais tout de suite. En fait, j'inventerais un poste juste pour pouvoir t'embaucher.

— Tu vois, c'est pour ça que je suis content de te voir. Ma vie n'est qu'une longue série de déceptions. Et toi, tu arrives à me remonter le moral.

— Tu mérites d'avoir le moral, ai-je répondu. Tu es une personne merveilleuse.

Saïd nous regardait avec une expression indéchiffrable. Chaque fois que je parlais avec lui, j'avais l'impression, difficile à expliquer mais plus difficile encore à faire disparaître, de le contrarier. Nos rapports étaient cordiaux mais l'air entre nous crépitait de rancunes et de concessions. Mon invitation à son pot de départ avait l'allure d'un pardon officiel, comme lorsqu'une duchesse égarée du droit chemin est réadmise dans la bonne société après un séjour au couvent. J'étais peut-être parano, mais les événements de l'été passé m'avaient transformée. Je m'en remettait désormais au culte de l'instinct et j'avais la certitude, quelque part dans la zone située derrière mon plexus solaire, que je l'énervais.

— Qu'est-ce que tu deviens ? a-t-il demandé en posant un baiser froid sur ma joue.

— Ça va, ai-je répondu, constatant avec stupeur que c'était presque la vérité et que, même si ça n'allait pas tout à fait, c'était déjà mieux qu'avant. Je bosse.

— Ah bon ? Tu as l'air en forme ce soir.

Il m'évaluait de la manière prudente dont on considère un serpent dans un bac ou un gros chien sans laisse, en se demandant si on peut le toucher et si on va se faire mordre.

— Tu veux dire que d'habitude je n'ai pas l'air en forme ?

— Tu sais bien que ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Pourquoi les femmes doivent toujours tout prendre de travers ?

Nous sommes restés silencieux. J'ai senti le besoin puissant d'une cigarette.

— C'est grâce à mon nouveau look. C'est inspiré de Valeria dans *Narcos*.

Il a hoché la tête en tirant les coins de sa bouche vers le bas.

— D'accord. Ça te va bien.

— Saïd ?

— Ouais ?

— Deutag, on leur dit merde. Franchement, merde à eux. Il y a des gens qui ne sauront jamais reconnaître le talent, même quand ils l'ont juste sous le nez.

— Tu as raison. Merde à Deutag. Et merde à Aberdeen. De toute manière, il fait trop froid dans cette ville pourrie.

Le silence s'est installé entre nous. J'ai jeté un regard vers la terrasse.

— Je vais aller... par là. Vers le coin fumeurs.

— Hé, m'a-t-il dit en me retenant par le poignet.

— Quoi ?

— Ouvre ta main.

— Quoi ? ai-je répété avec un demi-sourire.

J'ai senti la réticence instinctive qui vient quand on vous dit de fermer les yeux, de ne pas bouger, de rester là. Ma main est restée immobile le long de mon corps.

— Ouvre ta main et tu verras.

J'ai ouvert ma main. Il a sorti de sa poche revolver un petit sachet en plastique et l'a tapoté au-dessus de ma paume. Quelques cristaux grisâtres en sont tombés. J'ai léché ma main

en grimaçant et je lui ai fait signe de me passer sa bière. Ce goût. Je ne m'y ferais jamais.

— Merci, ai-je dit en avalant.

Il m'a répondu d'un pâle sourire.

— De rien.

Les choses reviennent toujours à leur point de départ. Et dans une petite ville, on tourne vite en rond. Je suis sortie dans l'air humide et j'ai allumé une cigarette. C'était là que Caden et moi nous étions assis, le jour où il avait voulu que je porte une robe et des talons hauts. Il faisait chaud alors, c'était le mois de juin. Le soleil cognait sur l'annexe, les succulentes exhalaient leur haleine moite, les feuilles au-dehors se pressaient contre les parois de la véranda (et ce soir, c'était la nuit qui se pressait contre les vitres). La pièce donnait l'impression d'un terrarium géant dont le sol aurait été recouvert de lattes de bois au lieu du terreau. C'était ce jour-là que nous avons inventé le bébé mal coiffé. «Je l'ai inventée»: c'était une expression que mes amies et moi utilisions au lycée quand nous invitions une fille mal dans sa peau à sortir avec nous et qu'elle se métamorphosait sur le tard en une personne populaire. «C'est moi qui l'ai inventée. Cette fille, c'est ma meilleure invention. Non, c'est pas toi qui l'as inventée. C'est moi.» J'avais inventé Saïd. Ou peut-être que c'était lui qui m'avait inventée. Tout cela n'avait plus d'importance, puisque nous partions tous les deux.

— Alors elle, putain, elle t'adore. T'as vu ?

C'était le back-to-back qui s'était faufilé derrière moi. La fille blonde était de l'autre côté de la vitre, en train de parler à son amie. Son profil avait une expression tendue et mécontente. Ses yeux revenaient sans cesse en direction de la terrasse. Elle a vu que je la regardais et elle m'a rendu mon regard. Son expression disait qu'elle souhaitait ma mort. Elle rêvait que je périsse dans un incendie de plateforme pétrolière.

— On dirait que ça te fait plaisir. Qu'est-ce qu'elle a ?

— Oh, rien. On a niqué une fois ou deux, c'est tout. Si ça se trouve, je vais lui remettre un coup tout à l'heure.

— Ah bon ?

— Je pense, oui. Où est le problème ?

J'ai haussé une épaule et laissé tomber ma cigarette dans une flaque. De l'eau tombait de l'avancée du toit, des gouttières et des arbres nus qui se penchaient au-dessus de la terrasse comme pour une confidence.

— Alors dans ce cas, arrête de faire le malin avec d'autres femmes. Rentre et va lui parler.

Même si je venais tout juste d'éteindre ma cigarette, je reluquais la sienne avec convoitise. J'avais trop de vices pour une seule personne. Quand je partirais d'Aberdeen, j'allais devoir me purifier de tout ça.

— Tu viens à Tunnels ?

J'ai secoué la tête.

— Je dois retrouver quelqu'un.

— Beau gosse ?

— Bof.

— T'es pas vraiment habillée pour ce froid. Avec ta grenouillère.

— C'est une combinaison.

Il a souri. La pente si émouvante de cette rangée de dents.

— Ouais, c'est pareil.

Le *haar*, une brume arrivée de la mer, serpentait dans les rues en vrilles humides. Les réverbères projetaient autour d'eux de maigres halos qui ne suffisaient guère à pénétrer le brouillard. Des colonnes d'humidité dansaient dans la faible lueur orangée. Les bras croisés sur la poitrine, j'ai pressé le pas. Je n'étais en effet pas du tout habillée pour ce temps, comme à mon habitude. On blague souvent sur les femmes du nord de l'Angleterre et leur incapacité à s'habiller pour l'hiver. Elles affrontent les congères sans manteau, sans rien de plus pour les protéger des éléments qu'un combishort et quatre

couches d'autobronzant. Mais en vérité, aucune femme ne peut se couvrir suffisamment pour l'hiver à Aberdeen, pas si elle achète ses vêtements ailleurs en Grande-Bretagne. Il fait dans cette ville un froid d'une rigueur scandinave. Un froid d'un autre temps, un froid qui n'a pas sa place dans la culture contemporaine. Avant de vivre là, je croyais savoir ce qu'était le froid, l'humidité glaciale et languissante de Liverpool, le ciel bleu hivernal de Londres. Mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, je m'étais trompée.

Le blond m'attendait dans un bar près de Bon-Accord Street. Je divisais les bars d'Aberdeen en trois catégories : vulgaire, mal fréquenté ou ennuyeux (certains parvenaient à occuper deux camps à la fois, comme l'intersection sur un diagramme de Venn). J'avais jusque-là réussi à éviter celui-ci, que j'avais rangé quelques mois auparavant sous la double étiquette « vulgaire » et « ennuyeux », mais comme tous les autres bars ce soir-là, il était plein de monde. Des gens débordaient par les portes jusque sur la terrasse à l'avant, et le grand bar carré au centre de la salle était bordé de longues queues des deux côtés. Les serveurs flottaient dans leur enclos de bois, séchant des verres et essuyant des surfaces avec une lenteur voluptueuse. L'homme m'a demandé ce que je voulais boire et je lui ai dit de me faire une surprise. Il s'est exécuté et m'a rapporté un cocktail que j'étais incapable d'identifier et que je n'aurais jamais commandé moi-même. La boisson était sombre, forte et écœurante. Une énorme cerise confite flottait dans la glace pilée comme une bouée perdue sur la banquise.

— Ils travaillent dans l'offshore, eux, pas vrai ? ai-je dit en indiquant de la tête un groupe d'hommes de l'autre côté du bar.

Ils portaient des polos et des jeans moulants, avec des manches de tatouages qui leur descendaient jusqu'aux mains et des portions de cheveux rasées un peu n'importe où. Surtout,

leur nationalité anglaise se lisait sur leurs jeunes visages avec une fervente évidence.

– Oui, je crois, a dit l'homme. Tu arrives à les repérer facilement, maintenant ?

Je les ai regardés à nouveau.

– C'est un peu plus difficile avec les hommes de ton âge. Mais les jeunes, ils sont tous pareils.

– Je suis sûr qu'ils vont te manquer quand tu seras partie, pas vrai ?

La question m'a surpris. Je n'y avais jamais pensé. Parler à ces hommes était mon métier. Un métier que je m'étais inventé, certes, mais qui s'accompagnait des mêmes plages d'ennui, de la même sensation de contrainte qu'un job de bureau.

– Oui, j'imagine. Ils sont ce qui s'approche le plus pour moi de collègues de travail.

– Honnêtement, je sais pas comment tu as fait jusqu'à maintenant. Si je reste coincé ici plus de deux jours, je m'ennuie à crever et je me sens seul. Je déteste être seul.

J'ai piqué la cerise flottante avec un cure-dents et j'ai regardé l'homme. Dans la pénombre, ses pupilles étaient dilatées et ses yeux commençaient à loucher. Ses cheveux pâles étaient hérissés par paquets comme des touffes de plumes. On aurait dit qu'il avait passé la nuit dans une benne.

– Quoi ? a-t-il demandé. Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

– Rien, toi, c'est tout. Il y a des choses qui se voient tout de suite chez quelqu'un. Ça saute tellement aux yeux que tu es comme ça. Ce n'est pas une insulte, d'ailleurs. C'est plutôt un compliment, le fait que tu aimes les gens.

Nous étions assis dans un box au bord de la piste de danse. La musique était forte et nous étions obligés de crier pour nous entendre. Un groupe de jeunes femmes étaient assises à la table d'à côté, avec leurs sacs à main au luxe discret et leurs longs rideaux de cheveux luisants. L'une d'elles portait des

lentilles couleur d'ambre aux pupilles en forme de fentes verticales. Une autre dévoilait en riant de longues canines taillées en forme de crocs. Les princesses d'Aberdeen. Ce que les hommes leur reprochaient, c'était en somme ce qu'ils reprochaient à la ville en général : fermée, vénale et austère. Ces filles leur permettaient de cristalliser leur insatisfaction et de lui donner un nom.

En les voyant, j'ai ressenti une solitude d'un genre nouveau. Mes amies me manquaient, me suis-je dit en les regardant évoluer sur la piste de danse. Comme j'avais été inconsciente de les abandonner pour déménager ici. Il fallait des années pour connaître quelqu'un, pour qu'un lien s'enracine et mûrisse, et moi j'avais tout envoyé balader, comme si j'allais pouvoir me recréer des amitiés d'une qualité comparable en l'espace de six mois.

— Viens, on va ailleurs, ai-je dit. Il y a trop de bruit, ici.

— Monkey House ?

J'ai secoué la tête. Le Monkey House était lui aussi un bar situé à une intersection : à la fois « vulgaire » et « mal fréquenté ».

— Et ton hôtel ? On pourrait boire un verre au bar ?

— C'est rempli de connards.

— Oui, le même genre de connards que je passe mon temps à interviewer.

— Non, a-t-il tranché avec une fermeté inattendue. Je vais passer assez de temps avec ces gars-là pendant les trois semaines qui viennent.

J'ai jeté un regard au groupe de l'autre côté du bar. Des Anglais déracinés. Des enfants, quel que soit le critère qu'on adopte.

— Tu sais, ma toute première interview, je l'ai faite à ton hôtel. Il y avait un homme horrible. *Jason*. Il m'a traitée de pute. Je suis partie en claquant la porte.

Il a soutenu mon regard. Ses yeux avaient cette teinte terne et ferreuse qu'on appelle «bleu», même si en y regardant de plus près ils ne contenaient pas la moindre trace de cette couleur.

– C'est pas Jason, a-t-il répondu. C'est Jayden.

– Quoi ?

– Le gars dont tu parles. Il s'appelle Jayden. Je le connais. Je connais l'histoire.

Mes paumes se sont remises à picoter. Sous la table, j'ai enfoncé mes ongles dans mes poings. Mon cœur, insensible au signal, a cogné contre mes côtes. J'ai senti un fourmillement dans tout mon corps. Le champ de force de ma vie passée faisait irruption dans mon présent. En levant les yeux, j'ai vu que l'homme me regardait attentivement et qu'il était en train de calibrer sa prochaine action.

– Je vais te dire un nom, a-t-il lancé. Caden Doyle.

La mer du Nord est toute petite. L'étonnant, ce n'était pas ce qui était en train de se passer, mais plutôt le fait que j'aie dû rencontrer tellement d'hommes avant que ça n'arrive. L'espace d'un instant, j'ai songé mentir et lui dire que je n'avais jamais entendu ce nom, mais je me suis dit que c'était le genre de réaction qu'il aurait eue lui. Rachel, ma compagne constante de ces derniers mois, me chuchotait à l'oreille : *Moi je ment jamais. Je suis sur il te la dit.* Elle et sa syntaxe campagnarde, sa grammaire native. Son respect immense pour la vérité.

Nous nous étions aimés, d'un amour assez fort pour briser une famille. Puis avec le passage des semaines et des mois, cet amour avait pris la texture fuyante et trompeuse d'un rêve. Mais sur le moment, il était bien réel.

– Je connais Caden, ai-je dit. Mais pas très bien.

Il a souri, plus content de ma compagnie maintenant que nous nous étions trouvé une connaissance en commun.

— Tu sais, au moment où tu m'as raconté ça, j'ai pensé que j'avais déjà entendu cette histoire quelque part. J'ai entendu ça le lendemain du jour où ça s'est passé. Je me suis dit: il peut pas y avoir tant de journalistes que ça dans le coin, des filles qui interviewent les travailleurs de plateformes offshore.

— Non, en effet. Il n'y a que moi. Enfin, pour ce que j'en sais.

— C'est un dingo, Caden. Je le connais parce qu'on vient du même coin. Tout le temps défoncé.

J'ai alors été frappée par cette fureur que ressent n'importe quelle femme lorsqu'elle apprend que l'homme qui l'a brisée respire encore. Pourquoi Caden était-il en vie? À quoi pouvait-il bien servir? Et pourquoi continuait-il à sortir et à s'amuser quand il aurait dû rester assis dans une mansarde quelque part, à pleurer sur mes vieux SMS? Son insistance à exister, exactement comme avant, avait quelque chose de têtue et d'indécent. Il se portait comme un charme tandis que moi, j'étais altérée à un niveau cellulaire. Ce n'était pas juste. Pas juste! Il avait tué quelque chose en moi. Il aurait dû expier cette faute en se tuant lui-même.

— Ah bon? ai-je répondu. Je ne savais pas.

Les yeux de l'homme se sont attardés sur mon visage comme s'ils y trouvaient une source de réconfort.

— Tu savais pas?

Caden s'est remis à flotter devant moi. Veste coupe-vent. Deux profonds sillons de chaque côté de la bouche. Je t'aime, murmurait la bouche. Oh, va te faire foutre, ai-je répondu.

— La dernière fois que je l'ai vu, c'était ici. Il était fumant. Aucun bar voulait le laisser entrer.

— Vous vous êtes chicanés, c'est ça?

Il m'a jeté un regard inquisiteur, la tête penchée sur le côté.

— Pourquoi tu dis ça?

— Pour rien.

— Ça avait pas l'air d'être pour rien.

Le fantôme était toujours là. Il me souriait d'un air encourageant, comme un parent à un récital de piano. «*Haway !* Raconte-lui. De toute manière, on peut pas diffamer un mort. » J'ai secoué la tête pour le faire disparaître.

— Rien d'intéressant. On peut parler d'autre chose ?

Le jour avant l'hélico, c'est comme la veille de Noël. C'est trop bon. Chez nous, il y a tout un tas de rumeurs sur les Super Pumas, mais même si tu devais monter dans un Chinook, tu y regarderais pas à deux fois. De toute façon, on a pas les moyens d'être superstitieux. On passe sous des échelles à longueur de journée. Mais il y a un gars que j'ai connu sur la Taqa Eider. Il était chef échafaudeur et il avait des gants en cuir. À chaque mission, le dernier jour, il sortait sur la plateforme, il prenait ses gants et il les balançait dans la mer du Nord. C'était un rituel. C'était sa manière de dire : ça y est, j'ai fini ma putain de mission. Je me barre d'ici.

Clyde

— Où ça, chez lui ?

Pendant qu'il disait cela, j'ai regardé sa bouche. Ses lèvres étaient fines et relevées aux commissures. Cela lui donnait un air joyeux même lorsque son visage était au repos, ce qui produisait le même effet qu'un sourire véritable. Je ne pouvais pas le regarder sans lui sourire à mon tour.

— Stockton, ai-je répondu.

*

Pour ma dernière soirée à Aberdeen je suis sortie avec Ryan, qui était pour moi la personne s'approchant le plus d'un ami maintenant que Saïd était parti. Une nuit, quelques semaines plus tôt, il était apparu à la sortie d'une ruelle sur la route des docks et s'était mis à me parler. Il boitait légèrement à cause d'une vieille blessure qu'il s'était faite sur la Ninian Sud où il avait glissé d'une poutrelle et chuté en arc de cercle au bout de sa corde de sécurité pour s'écraser contre un pilier de la plateforme. Malgré cela, il s'était rapidement adapté à mon pas.

— Comment tu t'appelles ? avait-il demandé.

— Pascale.

- Comme l'unité de pression ?
- Avec un e.
- Et où tu vas comme ça, Pascale avec un e ?

Je m'étais tellement habituée à parler à des inconnus que je ne voyais rien de dangereux ou d'inhabituel à ce que ce petit homme émerge de sous un porche pour entamer une conversation avec moi. Le principal attrait de Ryan résidait dans ses poches, toujours pleines de cocaïne qu'il recevait par la poste de Doncaster, et dont la puissance était telle qu'une seule ligne me laissait le souffle court et le cerveau bourdonnant de prémonitions accélérées. Ce soir-là, assise à la table de ma cuisine où je déposais des petits tas de poudre avant de les découper en lignes, je me suis dit que j'aimais bien Ryan, qui cachait sous son apparence débraillée une âme sensible d'artiste, mais que j'aimais mieux la cocaïne.

C'était bien normal. Après tout, je ne connaissais Ryan que depuis peu, tandis que la cocaïne avait été pour moi la compagne incisive d'une vingtaine d'années. Par certains côtés, il s'agissait de la relation consensuelle la plus réussie de ma vie d'adulte. Elle ne me faisait pas de fausses promesses. Elle ne cherchait pas à minimiser ses défauts. Et lorsque je choisissais de mettre un peu de distance entre nous, comme cela m'arrivait occasionnellement, elle ne restait pas derrière ma porte à comploter pour me faire revenir, à me harceler depuis sept téléphones différents ou à me bombarder de SMS indésirables. Elle respectait ma décision et me fichait une paix royale.

À trois heures, Ryan a appelé un taxi et j'ai brusquement déchargé sur lui toutes les possessions de Caden : des appareils électriques encore dans leurs cartons, un short, quatre polos Hugo Boss. Je désespérais de trouver un homme assez petit pour entrer dans ses vêtements, mais le destin a une manière bien à lui de boucler la boucle : en plus de travailler dans le même domaine que mon ex, Ryan avait en commun avec lui ses mensurations réduites, ce qui me portait à me demander

si cette petite taille faisait partie des qualités requises dans ce métier. J'ai eu plaisir à le voir chargé de ces emblèmes de mon vieux amour : des achats impulsifs et des objets jetables.

Le taxi est arrivé et Ryan a disparu dans la nuit, sa capuche noire rabattue au-dessus de son visage, ses appareils flambant neufs dans les bras. J'ai fermé la porte, certaine que je ne le reverrais jamais. Encore un lien flottant qui se défaisait. Encore une demi-amitié dissoute.

Je me suis réveillée quelques heures plus tard et j'ai fait mes valises à la hâte. J'ai été surprise de la facilité avec laquelle j'abandonnais les choses que j'avais achetées. La couette d'hiver, les mugs en forme d'oiseaux ventrus, les serviettes blanches. Ils n'avaient aucune histoire pour m'attacher à eux. Quelques objets sont parvenus jusqu'à mes bagages : le plaid en laine, le coussin à tête de chien, l'ouvre-boîte hors de prix de Saïd. Au fond de ma valise, il luisait du même scintillement arrogant que dans mon bac à couverts. Il savait depuis le début qu'il en réchapperait. Quand j'ai déposé les clés à l'agent immobilier, il m'a saluée froidement. Cette fois-ci, il n'avait rien à me vendre et je l'avais appelé peu de temps auparavant pour me plaindre de son ouvrier.

Je suis arrivée à l'aéroport en avance sur l'horaire d'enregistrement et je me suis installée au bar, encerclée par une haie de valises. Des hommes traversaient le hall vide, projetant leur ombre pâle sur les murs carrelés de blanc. Ils erraient par groupes de deux ou trois, chargés de sacs, l'air démoralisé comme des réfugiés débarqués d'un pays en faillite. L'un d'eux s'est assis près de moi. Les traits de son visage étaient vaguement asiatiques – larges pommettes, yeux obliques – mais ses cheveux coupés au bol étaient d'un roux sombre et sa peau était très rose, comme s'il s'était frotté le visage avec un gant de toilette chaud. Il portait un survêtement kaki à la fermeture éclair remontée jusqu'au menton, comme un boxeur au repos.

– Je cherche des hommes comme toi, lui ai-je dit. J'écris un livre sur l'industrie de l'offshore.

– Tu es journaliste ou quoi ?

Son accent ressemblait un peu au mien, mais avec le r roulé du Pays de Galles et les voyelles traînantes et mâchonnées du Cheshire.

– Ça me rendrait service. J'ai trop d'hommes de Middlesbrough. Il me faut quelqu'un du Nord-Ouest. Pour l'équilibre.

Cette proportion dans mes interviews, a-t-il répondu, reflétait la population des plateformes. Il y avait trop de gars du Teesside. Ils étaient comme une invasion de sauterelles. Ils avaient colonisé tout le champ de Clyde et les autres plateformes dans la zone centrale de la mer du Nord. Ils se multipliaient dès qu'on avait le dos tourné. Ce qui en soi n'aurait pas été un problème, s'ils n'étaient pas tellement pénibles. Quand ils n'étaient pas occupés à se plaindre de la nourriture – ils refusaient de manger tout ce qui n'était pas du poulet cordon bleu ou des œufs au plat avec des frites –, ils parlaient trop fort dans la salle de repos, monopolisaient la bande Internet pour s'engueuler avec leurs copines sur FaceTime, s'accaparaient toutes les meilleures machines dans la salle de sport en s'envoyant des boissons protéinées gluantes comme du blanc d'œuf, et recouvraient les murs des toilettes de graffiti qui disaient *BORO EN FORCE* comme s'ils étaient encore au collège. Bref, ils traitaient la plateforme comme une succursale de Middlesbrough, et le travail comme un long week-end entre potes. Voilà ce qui arrivait quand une ville entière se retrouve transposée ailleurs. Les gens finissaient par croire que l'endroit leur appartenait.

– Leurs certificats, ils se les achètent, a-t-il poursuivi en les singeant, le visage grimaçant. Moi j'ai fait ci, moi j'ai fait ça. On est qualifiés pour faire ci, on est qualifiés pour faire ça. Moi, j'ai ce diplôme-ci et ce diplôme-là. C'est de l'arnaque ! Ils se les refilent entre potes. Ils changent juste le nom sur les papiers.

J'ai fait de mon mieux pour garder un air impassible et feindre la surprise, comme si je m'étonnais d'apprendre qu'un homme du Teesside pouvait ne pas apprécier la bonne cuisine ou raconter des mensonges.

— Avant, je croyais que c'était un truc du Nord-Est, que les gars de Newcastle aussi étaient comme ça. Mais non, c'est pas vrai. C'est juste un truc du Teesside. Ils gueulent plus fort que tout le monde. Ils pensent que Boro, c'est le centre du monde. Ils croient que sans eux la plateforme coulerait. Ils sortent de ces conneries : « Chez nous, on fait ci et on fait ça. Chez nous, on a ci et on a ça. » T'as juste envie de leur dire : « Écoute, mec, tu racontes que de la merde ! », a-t-il crié en pointant le doigt dans ma direction, ce qui m'a fait sursauter.

— Tu fais quoi dans la vie ? ai-je demandé.

— Je suis plaqueur.

— Comment tu es entré dans le métier ?

— Le père de mon ex-femme travaillait dans l'offshore. Il m'a dit d'essayer.

— Tu as l'air trop jeune pour avoir une ex-femme.

Il a éclaté de rire.

— Je suis vieux, moi. Vingt-neuf ans le mois prochain. Je craque de partout !

— Il t'a aidé ?

— Non ! Jamais il aurait aidé personne à faire quoi que ce soit. C'était déjà un vieux radin de merde à l'époque et il a pas changé. Attends...

Il a regardé mon téléphone.

— J'ai le droit de dire des gros mots ?

Je me suis demandé une fois de plus d'où ces hommes croyaient que je tenais mon autorité. À quelle instance se référaient-ils quand ils me demandaient s'ils « avaient le droit » de dire des gros mots ?

— Ce n'est pas grave, ai-je répondu, tu as le droit. Il n'y a que mon téléphone qui t'entendra.

Il m'a parlé de sa ville natale qui, bien que située à trois sorties d'autoroute de la mienne, restait pour moi un territoire inexploré. Dans cette région prospère, c'était là qu'échouaient les gens qui traversaient une mauvaise passe. Les gens en faillite, les chômeurs, les divorcés, les dépossédés. Cet arrière-pays sans culture ni identité propre se trouvait plus près de Liverpool que de Manchester, et pourtant on y rencontrait des supporters d'United, coupés de leur ville comme les musulmans qui vivent dans les Balkans, loin des lieux saints de leur religion. Les seuls emplois qui rapportaient un salaire décent étaient à la raffinerie de pétrole, mais il y avait un prix à payer. La qualité de l'air y était mauvaise, et l'incidence des maladies respiratoires élevée.

Cet endroit n'avait rien pour plaire, et pourtant les gens ne le quittaient que rarement. Les plus chanceux parvenaient à s'établir dans des banlieues voisines, mais la ville exerçait sur eux une attraction étrange et fascinante qui les empêchait de quitter son orbite. La mentalité fermée et mesquine qui y régnait était à la fois une cause et un symptôme de cette immobilité. Il n'y avait pas de sang neuf, hormis une grosse communauté de gens du voyage établis là depuis des années et qui avaient décidé d'y rester. Tout le monde se connaissait et échangeait à longueur de temps des ragots sur les uns et les autres. L'accomplissement de soi y était regardé comme suspect, et la réussite comme accidentelle. Un vrai panier de crabes, a-t-il conclu en terminant sa pinte et en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Ça a l'air pourri, ai-je répondu.

— Forcément que tu penses ça, toi, a-t-il lancé avec un grand sourire. T'es une bourge.

— Je ne suis pas une bourge, ai-je répliqué, reprenant une fois de plus le refrain geignard que je ne cessais de répéter ces derniers temps. C'est juste que j'ai un prénom de bourge. Ma

mère était prof. Elle a pensé que ce nom me donnerait une meilleure chance dans la vie.

— Et ça marche ?

Derrière nous, la pluie martelait la vitre. Les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, la ville grise et abattue sous la froide lumière hivernale. Le calendrier lui aussi était nu, vide de toutes festivités jusqu'à Noël. Il n'y avait pas si longtemps de cela, je voyais Noël comme une occasion d'afficher ma réussite et celle de ma vie londonienne. Les semaines qui précédaient étaient une période de préparation frénétique consacrée au régime, au blanchiment de mes dents, à l'épilation de mes sourcils et à la teinture de mes cils ; à la coupe de mes cheveux, que je faisais lisser au moyen d'une solution chimique ; à l'application de gel sur mes ongles de pieds ; à l'injection d'une émulsion de sang et d'acide hyaluronique sous mes yeux. J'effectuais alors une tournée des pubs que j'avais fréquentés dans mon adolescence, du temps où il m'avait fallu vivre avec mes dents non blanchies et mes cernes intacts, et je me félicitais de tout ce chemin parcouru, de la distance que j'avais su installer entre moi et la rustaude adolescente d'autrefois.

Mais cette fois, la force gravitationnelle de ma ville natale était devenue irrésistible. Je rentrais chez moi jusqu'à nouvel ordre, et l'écart entre les deux versions de moi allait se refermer. Tout compte fait, le glissement temporel que je percevais en entendant de la house récente aux sonorités garage n'était rien d'autre qu'une prémonition, puisque les vingt années écoulées n'avaient compté pour rien. En rentrant, je pourrais peut-être prendre des nouvelles de mon ex pour voir si j'arriverais à le convaincre de m'emmener faire un tour dans sa voiture. Je pourrais lui dire que ma tentative de départ avait été une expérience ratée, que pendant toutes ces années je m'étais appliquée à jouer le rôle d'une adulte comme une comédienne de l'Actors Studio mais que c'était fini, et que j'étais prête maintenant à revenir vers lui.

Nous pourrions passer le restant de nos jours à lacer nos baskets dans les règles de l'art, à ceinturer nos coupe-vent Berghaus, à régler de vieux comptes avec des rivaux vieillissants et, de manière générale, à obéir à chacun des préceptes sévères qu'il édicterait. Cela faisait un moment maintenant qu'il était sorti de prison. À moins bien sûr qu'il n'y soit retourné depuis. Ce qui était possible – voire probable –, puisque la vie n'était qu'une série de motifs circulaires et de séquences que nous sommes tous condamnés, à l'exception des plus sains d'entre nous, à reproduire jusqu'à la mort.

– Ça marche super bien, merci, ai-je répondu.

*

Nous avons traversé ensemble le tarmac. Tout au fond de la piste, un groupe d'hommes en combinaisons de survie jaune couraient sous la pluie en file irrégulière. De loin, on aurait dit un groupe d'enfants qui marchaient en rang dans la ville pour se rendre à leur école maternelle, harnachés dans des vestes fluorescentes. Les travailleurs qui repartaient sur leur plateforme avaient paraît-il le droit de refuser de monter à bord d'un Super Puma. Mais dans un climat pareil, qui était prêt à faire valoir ses droits ? Notre avion est resté immobilisé avant de décoller, tellement longtemps que j'ai commencé à croire que nous ne partirions jamais. J'ai regardé au loin le ciel qui s'assombrissait prématurément et j'ai imaginé le pire. Et si nous n'arrivions jamais à décoller ? Et si nous restions coincés ici à jamais ?

Je n'en ai rien dit mais j'ai pensé que l'homme entretenait peut-être en secret les mêmes craintes. Lorsque l'avion s'est mis à rouler sur la piste et s'est hissé dans l'air à travers la pluie et les strates de nuages noirs, je lui ai demandé à quoi on trinquait. Il a déclaré en cognant son gobelet contre le mien : « À notre chance d'être sortis de cette ville de merde en un seul morceau. »

L'avion était à moitié vide, ce qui par le passé aurait été inhabituel pour un mardi mais ne l'était plus aujourd'hui. La cabine était silencieuse à l'exception du ronron des moteurs et des tintements du chariot à boissons qui s'éloignait. L'homme a enlevé sa veste, révélant des avant-bras minces et blancs. Chose inhabituelle, il n'avait pas de tatouages. Voir un homme à la peau vierge me semblait maintenant bizarre : ses bras me paraissaient délavés et sans défense, comme le visage d'une femme sans maquillage. Ses mains étaient longues et minces, ses doigts parsemés de taches de rousseur pâles. Ses jambes étaient longues elles aussi. Même en les écartant en biais pour que ses pieds dépassent dans l'allée centrale, il n'avait pas l'air d'être dans une position très confortable.

– Tu es grand, ai-je remarqué en buvant une petite gorgée.

– Je l'ai toujours été.

Mon quatrième whisky à la main, j'avais l'impression de flotter au-dessus des courants de la conversation, au-dessus de la notion même de conséquence.

– Je n'ai jamais compris pourquoi on faisait tout un plat des hommes grands. Les femmes disent qu'avec eux elles se sentent en sécurité. Mais statistiquement, une femme a plus de chances d'être tuée par son partenaire que par n'importe quelle autre personne. Donc si tu te soucies de ta sécurité, mieux vaut choisir un homme petit contre qui tu peux te défendre, non ?

– Je vais pas te tuer, si c'est ça qui t'inquiète.

– Non, je ne suis pas inquiète, ai-je répondu. C'est juste pour dire.

– Alors tu aimes bien les nabots ? Dommage.

– En fait, ça m'a passé. Mon ex était petit.

– Il a quand même réussi à te taper ? a-t-il demandé avec un sourire moqueur.

– Ce n'est pas drôle.

– Désolé. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il n'aimait que les choses neuves.

Si on m'avait posé la même question à n'importe quel autre moment, j'aurais donné une réponse différente. Ma pensée traversait des phases et des vogues en fonction des personnes ou des événements auxquels j'attribuais la responsabilité de notre rupture, mais je finissais toujours par m'en vouloir à moi-même, ce qui me donnait au moins une illusion de contrôle. C'était ma faute si j'avais perdu ses faveurs car je m'étais mise en situation d'offre excédentaire. Certaines femmes étaient comme l'or : dotées d'une valeur stable, elles faisaient l'objet d'une demande constante. D'autres étaient comme le baril de brut : pathétiquement vulnérables aux fluctuations du marché. Mais Aberdeen était maintenant à des kilomètres derrière moi, et avec la distance me venait une douloureuse lucidité. Pour la première fois, j'avais une vision d'ensemble, pareille à la vue de la ville que j'aurais pu avoir en regardant par le hublot si le temps avait été moins nuageux : ses banlieues de pierre, ses chaînes de forêts sombres, ses prairies vallonnées, ses côtes frileuses.

Ma main s'est levée pour tripoter la croix autour de mon cou. Ce geste était devenu obsolète : la chaîne n'était plus là. Quelques jours plus tôt, alors que je me séchais les cheveux, elle s'était prise dans le moteur du séchoir. Impuissante, je l'avais regardée s'enrouler autour de l'hélice tandis que la boucle d'argent se resserrait autour de mon cou comme un collet. J'ai tiré dessus, ce qui n'a fait que serrer le nœud davantage. Après une brève lutte sans espoir – qui m'a semblé longue de plusieurs minutes mais n'a sûrement duré que quelques secondes –, la chaîne s'est cassée en deux endroits. Suppliciée par un crucifix : une variation inédite sur ma vieille crainte de mourir étouffée sans personne pour me porter secours.

— Il était marié. Il l'a quittée pendant un moment. Tout allait bien jusqu'à ce qu'elle découvre mon existence.

— Il avait des enfants ?

J'ai levé deux doigts.

— Des jumelles.

Les jumelles. Toujours évoquées au pluriel. Il avait une photo d'elles en fond d'écran, vêtues de maillots de football assortis, debout devant une clôture aux poteaux fraîchement repeints. J'avais pris l'habitude de détourner les yeux chaque fois qu'il sortait son téléphone : leurs visages étaient dans mon esprit deux ovales flous et dépourvus de traits, comme les *douens* du folklore trinidadien, comme les premières images impressionnistes que je retenais de lui.

— Comment elle a fait pour te trouver ?

— Je ne sais pas comment elle a eu mon numéro. Elle m'a envoyé un texto en se faisant passer pour lui.

— Simple mais classique. J'adore.

L'homme semblait amusé. Il avait déjà entendu la même histoire. Tout l'argent qu'on dépense, toute l'énergie qu'on gaspille pour se donner l'impression d'être hors du commun. Mais à la fin, le cliché finit toujours par vous rattraper. Je me suis souvenue du moment où j'avais reçu ce message. J'attendais Caden dans le hall de la gare. Le haut-parleur avait tinté et récité une liste de gares inconnues, là-bas dans le nord du pays, qui m'étaient pourtant devenues familières à force d'entendre leurs noms : Inverurie, Elgin, Forres, Nairn.

J'avais regardé les passagers monter à bord et, lâchement, j'avais été tentée de m'enfuir avec eux, de quitter la gare, de laisser loin derrière moi cet homme et toutes les catastrophes qu'il charriait. J'avais failli répondre au message en m'excusant, puis je m'étais ravisée. Je savais que si je le faisais, cela créerait un précédent qui serait retenu contre moi, comme quand un conducteur s'excuse sur les lieux d'un accident. En y repensant, je n'aurais pas dû m'en faire : quoi qu'il arrive, tous les torts seraient retenus contre moi.

— Après ça, les choses ont dégénéré très vite. Il est rentré chez lui chercher ses affaires. Il m'appelait tous les jours pour me donner des nouvelles. Une amie à elle l'a agressé dans un bar. Il a fallu que sa mère et son cousin se mettent à deux pour la faire lâcher. Et ensuite, c'est sa femme qui l'a vu en ville et qui lui est tombée dessus, elle aussi. Elle a dû être maîtrisée par des vigiles.

— Où ça, chez lui ?

L'homme m'examinait d'un air soupçonneux.

— Peu importe.

— Où ça, chez lui ?

Pendant qu'il parlait, j'ai regardé sa bouche. En voyant la courbure en trompe-l'œil de ses lèvres, j'ai senti un sourire réciproque étirer par réflexe la commissure des miennes.

— Stockton, ai-je murmuré.

— Où ça ? Parle plus fort, je t'entends pas.

— Stockton-on-Tees.

Il a mis une grande claque triomphante sur sa tablette.

— Qu'est-ce que je te disais ? Des sauvages !

— Et encore, ça, c'est rien. Il m'a dit qu'une fois, il l'avait vue jeter une femme par-dessus un mur.

L'homme a secoué la tête en souriant dans son verre.

— Putain, les gonzesses là-haut, elles plaisaient pas.

— Il disait que j'étais comme de l'héroïne, mais finalement c'était elle la plus addictive. Il ne pouvait pas s'empêcher de capituler devant elle. Chaque fois qu'elle appelait, il sautait sur ses pieds et il sortait de la pièce en courant. Et elle l'appelait sans arrêt. C'est là que j'ai compris que même s'ils divorçaient, leur mariage ne serait pas dissous pour autant. Ils étaient obsédés l'un par l'autre. Quand il a su qu'elle était allée voir un avocat, j'ai cru qu'il allait tomber dans les pommes. Peut-être parce que c'était un geste tellement officiel. Et puis elle allait lui prendre beaucoup d'argent.

— Le mariage, c'est du racket. Moi, j'ai trois gamins. Je paie une pension astronomique.

J'ai ignoré sa tentative de ramener la conversation sur son propre terrain. À quel moment ma solidarité avait-elle quitté le camp de ceux qui signent les chèques pour revenir dans les rangs de mon propre sexe ? Peut-être quand je m'étais trouvée à court d'argent et incapable de payer mes factures.

— C'est là que tout a commencé. D'abord, c'étaient des petits détails. Tellement subtils qu'ils auraient échappé à n'importe qui d'autre. Il mettait un tout petit peu plus longtemps à répondre à mes SMS. Il me promettait de me rappeler et il oubliait. Si je lui faisais remarquer ce genre de choses, il disait que je me racontais des histoires. Et je l'ai presque cru. Sauf que je le sentais. J'avais ce trou qui me rongeaient au fond de mon ventre. Quand on se parlait, ça s'en allait. Mais ça revenait toujours au bout de quelques heures. Comme la faim.

L'homme a sorti la rondelle de citron de son verre et s'est mis à grignoter l'écorce.

— C'est l'instinct.

— Il buvait beaucoup. Il brûlait tout son argent. Il éteignait son téléphone et il disparaissait. Je ne dormais plus. Je ne mangeais plus. J'avais l'impression qu'il allait mourir, ou bien se remettre avec elle, ce qui pour moi revenait au même. J'ai demandé au docteur des cachets pour dormir, mais ça n'a rien changé. La peur me transperçait même dans mes rêves.

Je me souvenais encore de ces rêves. Pas tellement de leur contenu, mais surtout de la sensation de claustrophobie qui les accompagnait. Il apparaissait devant moi, entré dans un tunnel ou montait sur une scène – l'aéroport d'Aberdeen avait été transformé en une grande pièce sombre qui sentait le renfermé, comme la salle des fêtes d'une école – avant de disparaître dans un nuage de fumée, dans la déflagration feu-trée d'un flash d'appareil photo. Je n'étais pas du genre à fantasmer sur les mariages en blanc mais une fois ou deux,

j'avais été visitée par une version inversée et maléfique de ce rêve. J'étais seule au fond d'une église, habillée tout en noir, à une distance respectueuse de sa vraie famille. Je me préparais à recevoir le premier coup de fil hésitant d'un parent à lui, désigné par les autres pour me communiquer la nouvelle. Encore eût-il fallu qu'ils décident que je méritais un appel, ce qui était peu probable.

— Je crois que ses réactions étaient tellement imprévisibles qu'elles m'ont rendue accro. Je me réveillais le matin sans savoir à qui j'allais avoir affaire. À l'homme doux et solide qui avait tout quitté pour être avec moi ? Ou bien à cette nouvelle personne, froide et chaotique, que je ne reconnaissais même pas ? Mes paroles et mes actions pouvaient déclencher des réactions complètement différentes d'une heure à l'autre. Il me promettait de venir me voir, et ensuite il me disait qu'il avait besoin de prendre ses distances. Il changeait d'avis trois ou quatre fois dans une même conversation. C'était impossible de se disputer avec lui, parce qu'il ne comprenait pas la différence entre ce qu'il désirait et ce qui était juste. Ou plus précisément, dès qu'il désirait quelque chose, il se mettait comme par magie à voir cette chose comme la solution juste. J'avais l'impression de ne plus savoir communiquer avec lui, un peu comme j'avais oublié le français que j'avais appris à l'école. Sauf que le processus n'a pas été progressif. Tout s'est passé du jour au lendemain.

— Tu aurais dû le larguer.

— C'est ce que j'ai fait. Et chaque fois, il me suppliait de lui donner encore une chance. Il avait une manière tellement abjecte de s'excuser. Les femmes croient toujours qu'il y a un rapport entre la capacité d'un homme à se rabaisser et le regret qu'il ressent en réalité. Mais tout ce que ça prouve, c'est qu'il est doué pour les excuses et qu'il a eu beaucoup d'occasions de s'entraîner. Au bout de trois semaines de ce régime, il est reparti en mer. Il faisait du delirium tremens. Il tremblait en se

réveillant le matin et il était très parano. Il s'était mis dans la tête que ses deux téléphones étaient sous écoute. Il me disait qu'on ne pouvait parler que sur la ligne de son bureau. C'est là que j'ai craqué. Je lui ai dit: si tu veux vivre comme ça, c'est ton problème. Mais moi, je ne vais pas me laisser pourrir la vie par une femme que je n'ai jamais rencontrée. Tu l'as quittée ! Maintenant, aie des couilles et dis-lui d'aller se faire voir ailleurs.

L'homme a bâillé en se passant la main sur le visage.

— Je peux me reposer sur toi ?

J'ai remonté l'accoudoir et il s'est étendu, la tête sur mes genoux. Son visage avait la même expression de fatigue languoureuse que les starlettes des années cinquante, comme s'il avait reçu une fléchette de somnifère. Ses cils étaient aussi épais et parfaitement recourbés que s'il avait été une femme, j'aurais juré que c'étaient des faux. Il avait des cils de vache ou de danseuse de cabaret.

— J'aime bien tes taches de rousseur, a-t-il dit en me regardant à travers ses cils mi-clos.

— Elles sont fausses.

— Quoi ?

— Elles sont fausses. Je les dessine au crayon.

— Pas possible.

— Je te jure. Essaie d'en effacer une.

Il a levé un doigt vers moi et frotté la peau au milieu de ma joue.

— Oh putain ! Tu as raison. Elles ont l'air tellement vraies.

— C'est normal, je me les dessine tous les jours depuis que j'ai quinze ans.

— Voilà pourquoi les hommes ne font pas confiance aux femmes.

— Ça doit être tellement dur pour vous.

J'ai caressé ses cheveux d'une main distraite, les divisant du bout des doigts en une raie approximative.

- Continue, a-t-il dit en fermant les yeux. Je t'écoute.
- Je ne me souviens plus où j'en étais.
- Il était reparti en mer.
- Ah oui. Clairement, il voulait me faire redescendre en grade pour que je redevienne sa maîtresse. Mais avec ces choses-là, on ne peut pas revenir en arrière. Pendant cette période, elle m'appelait six, sept, huit fois par jour. Plus il voulait se débarrasser de moi, plus elle devenait obsédée par l'idée d'entrer en contact avec moi. Mais il m'avait interdit de lui parler, alors je ne décrochais pas.
- Jusqu'au jour où tu as décroché.
- J'étais en train d'écrire sur lui. Il me fallait un dénouement.
- Et comment elle était ?

J'ai pris un instant pour réfléchir. Comment décrire, comment communiquer la longue spirale d'horreur qu'avait été cette nuit-là ? Au bout de quelques heures, sa voix stridente était devenue étrangement familière à mon oreille. J'avais presque fini par me laisser convaincre par ses jugements approximatifs sur ma personnalité. J'avais à peine le temps de fermer les yeux qu'elle était déjà de retour au bout du fil, avec une longue liste d'exigences dont la première était que je signe une sorte de contrat attestant que j'étais la putain de son mari. Elle avait l'intention de me faire porter une partie des torts du divorce, comme si on était en 1922.

J'avais répondu à ses appels avec la docilité hébétée d'un détenu privé de sommeil qui reçoit un agent du FBI. En parlant avec elle, j'avais découvert que j'étais trop effacée. Le monde était plein de gens comme elle, dont l'assurance est infiniment supérieure à leur valeur. Si je voulais parvenir à quelque chose dans la vie, il fallait que j'arrête de me cacher timidement au fond de la salle et que je joue des coudes pour arriver au premier rang, aux côtés des gens comme elle.

- Elle était incroyable, ai-je répondu.

— C'est vrai ?

— Non, bien sûr que non. Elle avait vingt-neuf ans et elle parlait comme une ado. La seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir qui était la plus belle, qui était la plus mince, qui était une crasseuse, qui était une salope...

— Et elle était jolie ?

— Ses photos étaient tellement filtrées que c'était difficile de comprendre à quoi elle ressemblait.

— Je déteste ça. Publicité mensongère. Sur Tinder, j'avais une règle : pas de filtres. Les gonzesses avec des putain d'oreilles de chien, des museaux de biche ou des couronnes de fleurs, elles dégagent direct à la poubelle.

— Dommage que les femmes ne puissent pas en faire autant avec les hommes qui filtrent leur personnalité pourrie pendant les six premiers mois.

J'ai retiré mes baskets et replié mes jambes sous moi.

— Je lui avais tellement répété : « Quoi qu'il arrive, ne dis pas que c'est juste sexuel entre nous. » Et quand je décroche, quelle est la première chose qu'elle me dit ? « Il dit qu'avec toi c'est juste sexuel. »

— Les hommes disent toujours ça quand ils se font prendre.

— Si mon mari me quittait, je préférerais que ce soit pour quelqu'un qu'il aime plutôt que pour un trou entre deux jambes.

— T'es pas comme les autres filles.

J'ai éclaté d'un rire plus moqueur que je ne l'aurais voulu.

— Elle n'arrêtait pas de répéter : « C'est juste des textos. Il m'a quittée pour des textos. » Et en un sens, elle n'avait pas tort. On ne s'était vus que six fois. Elle m'a dit des choses horribles sur lui. Qu'il faisait ce genre de choses depuis le début de leur mariage. Que c'était un mythomane. Il mentait sur tout. Il mentait même quand la vérité était plus intéressante que le mensonge. Il truquait tous les aspects de sa personne, tous sans exception. Même ceux qui m'avaient paru impossibles à truquer.

— Quoi, par exemple ?

— Par exemple... Il avait des érections tellement dures que ça faisait presque mal. Et en fait, j'ai appris qu'il était accro au Viagra. Elle m'a dit qu'il ne pouvait pas baiser sans.

L'homme a changé de position et rouvert les yeux.

— Il m'a appelée le lendemain. Il n'arrêtait pas de me demander si j'avais des preuves. Je me suis souvenue de quelque chose que j'avais lu sur les menteurs. Une personne qui dit la vérité va t'attaquer sur les faits eux-mêmes. Alors qu'un menteur, il t'attaquera sur ton manque de preuves.

— Il était énervé ?

— Il était tellement furieux qu'il n'arrivait même pas à parler.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien. Enfin si. Avant de raccrocher, il m'a dit que je parlais exactement comme sa femme.

— C'est abusé.

— Véridique. C'était un escroc. Sauf que lui, ce qu'il soustrait aux femmes, c'était leur temps et non leur argent.

— Et tu n'as plus jamais eu de nouvelles de lui ?

L'homme eut l'air sceptique. Les ruptures nettes avaient apparemment subi le même déclin que les photos réalistes et le cours du baril de Brent. Au début, j'avais moi-même du mal à le croire. Je relisais nos vieux messages tous les matins, je regardais sa photo de profil WhatsApp plusieurs fois par jour. Il était dans un champ et portait ses lunettes de soleil à verres miroir. Parfois, je le voyais se connecter et je manquais de faire tomber mon téléphone en essayant de l'éteindre précipitamment. J'avais fini par effacer son numéro et l'archive de messages. Voir sa présence s'allumer sur l'écran m'épuisait nerveusement. Je l'avais perdu si complètement qu'il aurait aussi bien pu être mort. Et pourtant, il était là, vivant et en bonne santé, dans une autre dimension.

— Tu crois qu'il s'est remis avec elle ?

- Je ne sais pas.
 - Elle te l'aurait dit. Les gonzesses, c'est compétitif.
 - Quand deux femmes sont en compétition, c'est juste parce qu'un homme s'est proposé à la plus offrante.
 - Il avait des enfants. Pour un homme attaché à sa famille, c'est ça qui fait pencher la balance.
 - Qu'est-ce qui te dit qu'il était attaché à sa famille ? C'est tellement énervant cette tendance qu'ont les hommes de se défendre entre eux.
 - Les femmes en font autant.
 - Oh, non, ai-je répondu en regardant par le hublot le losange de nuit noire. Non, pas du tout.
 - Tu as dit qu'il était sur quelle plateforme ?
 - La Tiffany.
 - Il paraît que c'est une poubelle. Toutes ces plateformes CNR, elles sont pourries jusqu'à l'os.
 - Bien fait pour lui.
 - Comment il s'appelait ?
- J'ai failli refuser de répondre, puis j'ai décidé qu'il ne méritait pas mon silence. J'étais certaine que s'il se retrouvait un jour dans ma position, il ne tairait pas mon nom pour me protéger.

- Caden Doyle.
- On dirait un faux nom.
- Peut-être que c'en est un.
- Et maintenant ?

La question était tellement vaste que je ne savais pas bien comment y répondre. Et maintenant ? Pour la première fois de ma vie, je n'en avais aucune idée. Nos projets d'avenir, qui m'avaient paru plausibles sur le moment, me semblaient aujourd'hui légèrement punitifs. Un bébé. Une maison dans la lande. Une paire de belles-filles rousses. Une ex-femme qui s'était donné pour mission de ne jamais s'en aller. Rachel aurait mieux fait de se détendre et d'échanger de son plein gré

son avenir contre le mien, mais elle n'était pas sensible aux principes de la justice poétique

– J'ai toujours dit que j'arrêteraï au bout de cent interviews.

– Avec moi, ça t'en fait combien ?

– Cent trois.

– Et lui, c'était le numéro combien ?

– Le premier.

Il a hoché la tête comme si je venais de confirmer ses soupçons.

– La première chose à faire, ça va être de tout rédiger. Il va me falloir des semaines. J'aimerais bien avoir un esclave pour tout retranscrire à ma place. Ou peut-être pas un esclave. Un serviteur.

– Et qu'est-ce que ça va être, ce livre ? Un thriller ?

– Plutôt une enquête. Je voulais savoir comment se comportent les hommes sans femmes autour d'eux.

– Sauf que toi, tu étais là.

– Oui, le dispositif était un peu faussé. Comme le chat de Schrödinger sur une plateforme pétrolière.

– Est-ce qu'il y aura du cul dans ton livre ? Comme dans *Cinquante Nuances de Grey* ?

– J'espère que non. Tu as lu *Cinquante Nuances de Grey* ?

– Ma copine, elle l'a lu.

– Normal.

– Tu as un titre ?

– *Brefs entretiens avec des hommes hideux*.

– C'est un peu méchant.

– Pardon. Mauvaise blague. De toute manière, c'est déjà pris.

*

Quand nous avons atterri, l'aéroport était désert. La nuit s'étendait au-dehors, noire et impénétrable. Dans la salle des

bagages, l'homme m'a aidée à me lever jusqu'à ce que mes yeux se retrouvent à la hauteur de sa poitrine. J'ai examiné sa veste. De près, le tissu était quadrillé et le crocodile rampant du logo était légèrement décroché. J'ai résisté à l'envie de le remettre à plat. Son odeur était familière. Aftershave, lessive avec adoucissant. L'odeur d'un pavillon de banlieue méticuleusement tenu.

— J'aimerais bien qu'on se revoie, a-t-il dit à voix basse, même si personne ne pouvait nous entendre.

— Je crois que ce n'est pas une bonne idée.

Je me suis dégagée doucement de ses bras. Il a pris mon menton entre son pouce et son index et a levé mon visage vers lui. Il souriait toujours. Il n'avait peut-être pas l'habitude qu'on lui dise non.

— Tu es sûre ?

Les valises tournaient derrière nous. L'une d'elles est tombée sur le côté avec un choc sourd qui nous a fait sursauter tous les deux.

— Peut-être, ai-je répondu. Je crois, oui.

*

Les craintes que j'avais éprouvées au décollage se sont avérées prémonitoires à quelques jours près. Peu après Noël, une tempête a balayé la côte est de l'Écosse. Les vols et les trains en partance d'Aberdeen ont été annulés et les routes bloquées. Le Don, l'Ythan et le Dee sont entrés en crue l'un après l'autre, comme synchronisés. Des inondations ont submergé toutes les terres environnantes, sans égard pour les marques de présence humaine qu'elles trouvaient sur leur chemin. Des sections de route se sont éboulées dans la mer. Les eaux du Dee n'arrêtaient plus de monter. Des mobile-homes portés par ses courants ont été précipités comme des brindilles dans des piliers de ponts. Dans les champs pétroliers de la mer du Nord,

en l'absence de montagnes, la tempête a pu donner libre cours à sa rage. Le champ de Valhall a été évacué lorsqu'une barge a rompu son ancrage et dérivé vers la plateforme. Les champs d'Eldfisk et d'Embla ont eux aussi été abandonnés. Dans le secteur norvégien, un homme est mort et deux autres ont été blessés quand une vague gigantesque s'est fracassée contre la plateforme COSL Innovator dans le champ de Troll. Cet hiver a été le plus pluvieux jamais répertorié en Écosse.

Pendant la période de creux qui a suivi Noël, la météo était le seul sujet couvert par le journal télévisé. Les reportages s'attardaient sur les images de ponts effondrés, de rivières en crue, de champs inondés. On voyait des gens s'échapper à la rame sur des places transformées en lacs, des rues en canaux. Ma famille ne cessait de souligner ma chance, tandis que des images de banlieues ravagées et de terres agricoles gorgées d'eau défilaient à l'écran. Tu t'es sauvée juste à temps, disaient-ils. Oui, répondais-je. On dirait bien. J'avais du mal à faire le lien entre les événements qui se déroulaient à l'écran et ma vie à moi, même si pendant un temps les deux s'étaient trouvés suffisamment proches pour se toucher. Je me sentais déjà tellement dissociée de cette expérience que c'était comme si je n'avais jamais passé la frontière. Après moi le déluge.

Comme j'étais arrivée au bout de mes économies, j'ai trouvé un travail dans un snack. Par coïncidence, celui-ci se trouvait dans la ville du dernier homme. L'agglomération se composait de quatre grosses cités HLM reliées entre elles par une rue principale délabrée. C'était un coin reculé, coupé du reste du pays. On aurait dit une enclave espagnole où personne ne dînait avant neuf heures du soir. Plusieurs de nos habitués travaillaient dans l'offshore. C'étaient des contractuels qui faisaient la navette entre les plateformes et la raffinerie, et ils me rapportaient des bribes d'informations.

Après la crise, le prix du brent était remonté, et les compagnies s'étaient remises à recruter. Seulement, cette fois, les

travailleurs étaient embauchés pour démanteler les plateformes, reboucher les puits et ramener à terre les pièces détachées. La mer du Nord fermait boutique. Je me suis dit que cette tâche devait être particulièrement déprimante : c'était de la liquidation d'actifs à l'état pur. Le seul résultat visible de leur labeur était le vide : un kilomètre carré de mer rendu à son état original. Surtout, ces structures étaient les mêmes qui leur avaient permis pendant des années de nourrir, de loger et d'habiller leur famille. Ce travail de démantèlement devait être pour eux un rappel permanent du fait que leur mode de vie était en voie d'extinction. S'ils avaient été prudents, pessimistes ou les deux, ils auraient économisé assez d'argent pour tenir le temps de réfléchir à une nouvelle voie. Mais il y aurait toujours des gens pour suivre l'exemple imprévoyant de notre gouvernement et imaginer que leur chance durerait toujours.

Je m'intéressais à la ville à la manière d'une observatrice extérieure : ses vieilles rancunes, ses rivalités sanglantes, ses énormes familles connectées entre elles par des liens aux ramifications multiples. Le taux de chômage était élevé. Beaucoup de gens gagnaient leur vie en vendant de la drogue. La prison faisait partie des risques de ce marché mais n'entamait pas forcément les recettes. Quand un dealer était emprisonné, son activité était léguée à ses frères mais conservait, comme c'est toujours le cas des affaires de famille, le nom de son fondateur. Les clients vivaient dans un état de dette permanente, achetant des drogues à crédit qu'ils revendaient pour payer d'autres dettes plus anciennes, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils aient épuisé toutes leurs options et se trouvent forcés de rembourser leur premier créancier. Ils tournaient ainsi en boucle, toujours endettés à quatre-vingt-dix pour cent de leur revenu.

Les résultats de ce système bancal de crédit et de transferts de fonds étaient visibles partout. Souvent, de jeunes hommes – qui avaient reçu la même éducation à la rude que mon premier ex – entraient dans le snack avec un œil au beurre noir,

une lèvre fendue, un poing violacé. Le protocole de la ville exigeait qu'on ne pose pas de questions et qu'on fasse comme s'il était normal de se promener dans cet état. À l'occasion, j'étais forcée d'intervenir dans des bagarres devant le snack. Une fois, j'ai dû ordonner à un jeune homme de lâcher sa petite amie, qu'il essayait de faire monter de force à l'arrière de sa voiture, comme on ordonne à un chien de lâcher son os. J'ai baissé le rideau de fer et j'ai fait sortir la fille et son amie par la cuisine. «Il ne changera pas, tu sais», ai-je dit en déverrouillant la porte de derrière. «J'arrête pas de lui répéter la même chose, a répondu son amie. Mais elle écoute rien, putain.»

Vu que mon emploi précédent avait été avant tout une excuse pour satisfaire ma curiosité, il fallait s'attendre à ce que mon aspect favori de ce nouveau travail soit d'échanger des ragots avec les gens du coin. Tout cela a pris fin quand notre livreur a été renvoyé et que j'ai été rétrogradée pour le remplacer. En effet, il avait pour habitude de disparaître avec les recettes en plein milieu de son service. Il refaisait surface le lendemain, avec toujours une excuse plausible et la somme manquante, mais toujours dans des coupures différentes. Il devait avoir une addiction au jeu, devinait le patron. Ou alors des dettes. Ou bien les deux, car les problèmes de ce genre entretenaient généralement un rapport de comorbidité. C'est ainsi que, telle Antoinette Cosway dans *La Prisonnière des Sargasses* à cheval dans sa robe de bal déchirée, j'ai ressorti mes vieux vêtements londoniens – mes bottes de cheval, mon legging en cuir et mon seul bon manteau – pour sillonner les chemins de terre, livrer mes commandes et encaisser mes pourboires, jusqu'à ce qu'ils deviennent usés jusqu'à la corde, troués et immettables.

J'ai développé une relativement bonne connaissance de la ville, meilleure en tout cas que celle de la majorité des habitants qui se restreignaient par loyauté à leur quartier d'origine.

La ville était en pleine expansion et il y avait beaucoup de nouvelles constructions en périphérie. Une nuit, on m'a envoyée à une nouvelle adresse juste derrière une bretelle d'autoroute. Mon téléphone a tenté plusieurs fois de la trouver avant de s'avouer vaincu. Pendant que je parcourais en tous sens des impasses obscures, parmi les entrepôts vides et les marchands de bois de construction, je me suis mise à croire que l'appel était un piège et que j'allais être violée et jetée dans le canal. Puis, soudain, j'ai passé le coin d'une rue et je me suis retrouvée sur une allée goudronnée de frais et bordée de hautes maisons étroites. Elles ne ressemblaient pas à des maisons britanniques mais plutôt à des bâtiments de style huguenot, avec des toits à lucarnes et des balcons. Les proportions étirées de ces maisons tout droit sorties de Cendrillon et leur situation improbable donnaient à l'expérience une tonalité irréaliste. Une fois de retour au snack, je me suis mise à douter que tout cela s'était vraiment passé. J'ai essayé d'imaginer ce que ça me ferait d'habiter là, de laisser mon enfant rentrer à pied à travers la zone artisanale abandonnée ou même de le faire moi-même, mais je n'y suis pas parvenue.

Il y a normalement une rationalité à l'œuvre derrière le développement d'une ville, une raison qui explique pourquoi une partie est occupée par des habitations et une autre par l'industrie, mais ces nouveaux lotissements défiaient toute logique. Ils étaient parachutés n'importe où sur un coin de friche industrielle, dans des zones sans commerces ni voies d'accès. Certains étaient construits en surplomb de la raffinerie, d'autres sur les contreforts de l'autoroute. Certains étaient baignés par les eaux brunes et mousseuses du fleuve. Dans d'autres, l'air semblait grésiller – un son à la limite de la sensation, un picotement dans l'atmosphère – parce qu'ils étaient adossés à la sous-station électrique ou bordés de rangs de pylônes.

Sur la rue principale étaient installés de grands panneaux qui servaient à indiquer la qualité de l'air. *Mauvaise*, affichaient les panneaux certains jours. *Très mauvaise*, disaient-ils le reste du temps. Jour et nuit, la raffinerie brûlait des substances nocives qui restaient suspendues au-dessus de la ville en un nuage sulfureux, teintant le coucher du soleil d'un jaune malsain. Parfois, le snack sentait l'œuf pourri : j'avais d'abord cru que c'étaient les égouts, jusqu'à ce que mon patron me détrompe. J'ai alors mieux compris la tolérance de cette ville vis-à-vis de la violence. Qu'était un passage à tabac ou un coup de couteau, comparé à cette agression environnementale permanente, au prix que payaient les gens pour cette vie gouvernée par la chimie ?

Quand je travaillais pour des magazines, la proximité de l'argent des autres m'apportait un certain éclat par procuration. Je subissais maintenant le même processus, mais à revers. Je ressemblais de plus en plus à mes clients. Mon teint perdait sa couleur. Mes cheveux commençaient à se dessécher et à tomber. Sur les photos de cette période, je ressemble à une pin-up médiévale : pâle, les traits tirés, le front plus haut de quelques centimètres.

Un nouveau garçon m'a remplacée au comptoir. Il était massif et disgracieux, avec de petits yeux perçants comme des tessons de verre bleu. Il avait tendance à se trouver toujours exactement au mauvais endroit au mauvais moment. Il parvenait à transformer n'importe quelle tâche en catastrophe : le monde physique se liguaient contre lui. Un jour, il a voulu ranger l'aspirateur et s'est retrouvé emmêlé dans les câbles, tel Laocoon. Le tuyau et le fil électrique s'étaient enroulés autour de lui, puis entortillés entre eux, et il a passé dix minutes à tourner dans un sens puis dans l'autre pour essayer de s'en dégager. Les gens le prenaient pour un idiot, mais il était en réalité plutôt intelligent. Cette manière de faire l'imbécile, de jouer au bouffon, faisait partie de son intelligence : cela lui

permettait d'éviter tout effort. Je m'en suis rendu compte quand il m'a dit qu'il passait ses A-Levels au lycée et que ses professeurs avaient prédit qu'il aurait deux A et un B.

— C'est les mêmes notes que j'ai eues, ai-je dit. On ne sait jamais : si tu t'y mets sérieusement et que tu étudies vraiment à fond, dans vingt ans tu pourras peut-être travailler dans un snack comme moi.

C'était une plaisanterie mais quand j'ai levé les yeux, personne ne riait. Le garçon s'est raclé la gorge.

— Comment ça avance, ton livre ? a-t-il demandé.

Je continuais à aller à la bibliothèque tous les jours pour écrire, même si le projet commençait à ressembler à un alibi, à une couverture élaborée pour dissimuler ma véritable vocation.

— Ça avance, ai-je répondu.

— Ça parle de quoi, déjà ? a-t-il demandé, les sourcils froncés. Des grues ?

Dans les moments de calme, nous restions assis au comptoir à regarder les gens passer. Il y avait deux filles dans l'immeuble d'à côté qui me fascinaient. Elles semblaient être de la même famille, mais l'une était d'une maigreur décharnée et l'autre plutôt ronde. La plus grosse des deux avait des cheveux courts qu'elle teignait d'une couleur différente chaque semaine : gris plomb, rose, vert comme une aile de perroquet. Je les avais baptisées (dans mon for intérieur) «les clochardes», parce qu'elles passaient leur temps à traîner dans la rue avec leurs vêtements informes, comme deux personnages de Beckett. Elles se retrouvaient toujours coincées hors de leur immeuble. Un jour sur deux, j'en voyais une qui attendait devant la porte d'entrée tandis que l'autre, restée à l'intérieur, secouait furieusement la poignée. Ces incidents avaient une apparence presque stylisée, comme une chorégraphie malencontreuse. C'était comme regarder un de ces films muets dans lesquels le héros laisse tomber une liasse de papiers en plein vent, ou se

coince un lacet de chaussure dans une grille d'égout. J'imagine qu'elles n'avaient qu'une seule clé pour deux et que la serrure était grippée, mais la distance et mon ignorance de la réalité de leur situation imprimait à leurs tourments une tonalité dramatique.

– Pourquoi les gonzesses ici sont tellement moches? s'est interrogé le garçon.

– Parce qu'elles sont pauvres, ai-je répondu. Elles ont la vie dure.

– Tu crois que celles qui sont jolies se trouvent un homme riche et se barrent d'ici?

J'ai secoué la tête.

– Ce n'est pas comme ça que ça marche.

La plupart des soirs, je le ramenais chez lui en voiture. Il vivait à mi-chemin entre le snack et chez moi, et je n'aimais pas l'idée qu'il rentre tout seul. Je le croyais incapable de se débrouiller, malgré sa taille. Il semblait mal armé pour affronter la ville, ses habitants rusés et imprévisibles, ses échauffourées soudaines. « Allez, *Buggerlugs* », ai-je lancé en faisant tinter mes clés. « On y va. » *Buggerlugs*, « oreilles de bestiole » : un petit nom que me donnait mon père dans mon enfance, du temps où il pouvait encore parler.

Quand nous descendions la rue principale en voiture, nous croisions souvent des gens qu'il connaissait et il me chuchotait des commentaires :

– Lui, il était à mon lycée. Complètement taré.

Et une autre fois, sur un ton plus approbateur :

– Shane Walsh. Je le suis sur Insta. Il est grave cool.

J'ai regardé le jeune homme en question quand nous nous sommes arrêtés au feu rouge. Il était haut et bien bâti. Son visage était rond sans être gras et ses cheveux, dans la fluorescence trouble de l'intersection, pouvaient passer pour roux. Quand j'avais commencé à travailler dans le snack, j'avais souvent pensé à lui et je m'étais demandé si je le reverrais un jour.

Puis le temps passant, la possibilité m'avait paru de plus en plus lointaine. Je commençais à avoir l'impression que je l'avais inventé, lui comme tous les autres. Quand je racontais aux gens que j'avais vécu à Aberdeen et que j'étais partie là-bas pour écrire un livre, l'histoire sonnait comme un mensonge, même à mes propres oreilles. Je l'ai regardé à nouveau. Ce n'était pas lui: trop jeune. La voiture derrière moi a klaxonné. Le feu était passé au vert.

Les torchères de la raffinerie projetaient de hautes flammes blanches. Des panaches de fumée s'élevaient de l'usine et restaient suspendus en nappes épaisses au-dessus du fleuve.

— Il y a un incendie ? a demandé le garçon.

— Parfois, ils font brûler du gaz. Normalement, c'est fait exprès.

— Ça se dirait pas, a-t-il répondu d'un air sombre.

J'ai accéléré sur la bretelle. Cet échangeur était inhabituel: on approchait l'autoroute par en bas et non par en haut, ce qui fait que l'on ne voyait la circulation arriver qu'au tout dernier moment. De nombreuses fois, j'avais fait la grimace et lutté contre l'envie irrationnelle de fermer les yeux au moment où j'entrais sur la voie lente. La nature hasardeuse de la conduite sur autoroute, le peu de marge d'erreur qu'elle autorisait, continuait de me faire peur. Une part de moi restait secrètement convaincue que la mort, que j'avais trompée vingt ans plus tôt, reviendrait un jour réclamer son dû, qu'elle avait battu en retraite mais ne faisait qu'attendre son heure. La nuit, dans mon lit, je voyais défiler en un flot grisâtre toutes les fois où j'avais failli y passer, où je m'étais échappée de justesse, toutes mes décisions hasardeuses, tous les dangers que j'avais ignorés. Ces visions dansaient à l'intérieur de mes paupières et m'empêchaient de dormir.

*When I go to bed at night, I think of you with all my might.
Remember ? Relate.*

Que se serait-il passé si j'avais mal calculé mon entrée sur l'autoroute, si le camion dans la voie d'à côté ne m'avait pas vue ou avait refusé de se rabattre ? Si les conditions avaient été moins favorables, si j'avais dérapé en zigzag sur la route mouillée et percuté ses roues, ou bien si je l'avais manqué de quelques centimètres pour me fracasser contre le terre-plein central ? Et si ? Et si ? Il me semblait statistiquement impossible, dans un monde semé de tant de catastrophes en puissance, que je m'en sorte indemne.

– Je peux mettre du son ? a demandé le garçon.

– Non.

– Pourquoi tu dois toujours me traiter comme de la merde ?

– Quand tu auras appris à conduire, tu pourras mettre tout ce que tu voudras.

– J'ai pas besoin d'apprendre à conduire. Tu es là.

– Il faut que tu apprennes, ai-je insisté d'un ton sévère. Les filles ne vont pas t'aimer si tu n'apprends pas à conduire.

Cette affirmation était dépourvue de tout fondement. Je n'avais aucune idée de ce qu'aimaient ou n'aimaient pas les jeunes filles de nos jours. La chose était sans aucun doute vraie de mon temps, mais à en croire ce que le garçon m'avait raconté, l'ordre de la vie banlieusarde avait bien changé depuis mon époque.

– Et puis de toute façon, ai-je ajouté, je ne serai pas toujours là pour te conduire.

Le garçon n'a pas répondu. À la différence d'un adulte, il ne se sentait jamais obligé de me faire la conversation pendant ces trajets. Il ne semblait pas être au courant du pacte social qui exige au minimum de répondre aux questions de la personne qui vous reconduit chez vous. Par moments, en apercevant sa silhouette massive du coin de l'œil, j'avais l'impression d'avoir un énorme fils adolescent. Quand il était monté dans la voiture, il était d'humeur agitée – il avait bricolé son siège, crié

dans son téléphone, négocié le droit d'ouvrir sa fenêtre pour vapoter ou de passer de la musique, juste cinq minutes – et maintenant que je lui avais tout refusé, il était tombé dans le silence et regardait distraitement son écran de téléphone.

Je me suis déportée dans la voie de droite pour doubler un camion-citerne. Cette section d'autoroute entre la raffinerie et le terminal pétrolier était toujours pleine, même la nuit. Des semi-remorques conduisaient côte à côte et slalomaient d'une voie à l'autre comme s'ils se prenaient pour des petites berlines agiles. Une route suivait l'autoroute en parallèle, presque entièrement cachée par une haie. Parfois, des phares apparaissaient à travers le feuillage, donnant l'impression que la voiture roulait sur la mauvaise voie et fonçait sur nous à contresens. De l'autre côté, vers le sud, les terres s'effiloçaient au loin jusqu'à l'estuaire. C'était un pays liminal et indéfini, aux contours changeants selon la marée. Des bras de mer huileux traçaient des chemins dans la végétation rase. Les fossés s'emplissaient d'eau saumâtre et envahissaient les champs environnants. De ce côté, les machines étaient souveraines. Il n'y avait aucune habitation ni aucun signe de vie humaine, rien que des usines et des bassins de rétention, des pipelines et des tours de distillation. On racontait qu'un jeune homme était mort là quelques années plus tôt. Il était tombé dans une cuve de toluène et s'était noyé. Mais c'était de l'histoire ancienne. Tout le monde avait déjà oublié.

– Est-ce que les gens vont toujours en soirée en voiture ?

– Hein ?

Le garçon a levé vers moi un regard hébété, comme si je l'avais secoué pour le réveiller.

– Est-ce que les gens partent toujours en voiture pour aller en boîte dans d'autres villes ? Et est-ce qu'ils rentrent chez eux après ?

– Bah, non. Ils économisent pour aller dans les festivals.

Et voilà. Une tranche de vie anglaise effacée à jamais. Il ne connaîtrait jamais la sensation de foncer à pleine vitesse dans la nuit, tandis qu'une sous-culture tout entière se déverse par

l'autoradio. MC Det au micro, ses cris de ralliement cryptés pour échapper à la surveillance des adultes : *Spéciale dédicace à tous les frères dans leur canap', au possee de la chambre à coucher. Spéciale dédicace à tous les frères sur la route, à tous ceux qui partent en résoi. Ferme les yeux et souviens-toi (sauf si t'es au volant). Celle-là c'est pour Marissa, pour Kazia. Et pour ma Maman, là-haut dans le Nord.*

Dans ces heures vides, l'Angleterre nous appartenait. Regroupés en convois, nous prenions possession des routes, nous envahissions le réseau vasculaire de la nation comme pour y instaurer la loi martiale. Je me suis souvenue de moi à seize ans : l'idée du risque ne me traversait même pas l'esprit. Depuis le monde était plus sûr mais tellement surveillé. Quelque chose se perd forcément chaque fois que l'on restreint la liberté humaine.

Nous foncions vers l'ouest dans la nuit d'été ensommeillée. L'autoroute s'étendait devant nous, plate et vide. Au moment où j'ai allumé les pleins phares, le garçon a poussé un cri étranglé en laissant tomber son téléphone à ses pieds.

— La sortie ! a-t-il gesticulé frénétiquement. Tu vas rater la sortie !

Prise de panique, j'ai écrasé l'accélérateur. La petite voiture a bondi en avant, doublant une camionnette qui passait sur la voie de gauche. J'ai braqué et je lui ai barré la route. Ignorant le hurlement du klaxon derrière nous, j'ai gardé le pied au plancher, traversé d'un élan la file de gauche et me suis retrouvée sur la voie de sortie. Pendant une seconde, la voiture a échappé à mon contrôle, effleurant à peine l'asphalte de ses pneus. J'ai freiné brusquement et nous nous sommes arrêtés en dérapant dans un crissement de pneus, tandis qu'un arc de gravillons pleuvait sur le châssis. Mon cœur cognait dans ma poitrine. Mes mains ont glissé le long du volant.

— Désolée, ai-je dit. Je suis vraiment désolée. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

À côté de moi, le garçon se tordait de rire.

— T'es grave, toi. T'as failli nous crasher !

J'ai gardé un silence repentant pour tout le reste du trajet. Quand il est sorti de la voiture, je lui ai lancé :

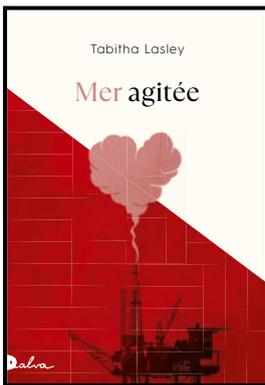
— Tu ne diras rien à ta mère, hein ?

— Mais non, a-t-il répondu sans rancune. Je suis pas une balance.

J'avais fait un détour pour le déposer. Je devais ensuite rebrousser chemin et reprendre l'autoroute, ou bien emprunter une succession de petites routes de campagne. L'autoroute était plus directe mais je n'aimais pas avoir l'impression de revenir sur mes pas, alors j'ai choisi la seconde solution. L'itinéraire était tortueux et plein de virages en apparence illogiques. Pendant la plus grande partie du trajet, j'ai eu l'impression de n'aller nulle part. La route a traversé un ruisseau et remonté en pente raide pour enjamber l'autoroute. En passant le pont, j'ai regardé les autres voitures en bas, conduites par des automobilistes plus raisonnables que moi.

De l'autre côté, la route était très sombre et il m'a fallu un moment avant de comprendre que je m'étais trompée d'itinéraire. Somnolente, j'ai traversé des tunnels d'arbres et des cuvettes d'ombre profonde à la recherche de mon chemin.

L'été était arrivé d'un coup, et le feuillage était si dense et luxuriant qu'il m'empêchait presque de voir la route. Mais le ciel était clair et les étoiles brillaient avec une telle autorité qu'il m'était difficile de me sentir complètement perdue. J'ai fini par émerger, comme tirée d'un état de transe, sur une route que je pensais reconnaître. Je ne l'avais jamais prise dans ce sens mais en passant l'intersection, j'en ai eu la certitude : je n'étais plus très loin de chez moi.



Mer agitée
Tabitha Lasley

Cette édition électronique du livre

Mer agitée de Tabitha Lasley
a été réalisée le 9 mars 2023
par les Éditions Dalva.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 978-2-494466-09-8)